





NOTICE HISTORIQUE

SUR

F.-J.-V. BROUSSAIS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue Jacob, 30.



A
L'ILLUSTRE AUTEUR
DE LA
MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE
ET DU
COURS DE PHRÉNOLOGIE
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
PROF. DE LA FACULTÉ DE MÉD. DE PARIS
MÉDECIN EN CHEF DE L'HÔPITAL MILIT.
DU VAL DE GRACE ETC.
SES DISCIPLES
RECONNAISSANTS
1836

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LA VIE, LES TRAVAUX, LES OPINIONS MÉDICALES ET PHILOSOPHIQUES

DE

F.-J.-V. BROUSSAIS,

PRÉCÉDÉE

DE SA PROFESSION DE FOI,

ET SUIVIE

DES DISCOURS PRONONCÉS SUR SA TOMBE;

PAR H. DE MONTÈGRE,

D.-M.-P.,

Secrétaire de M. Broussais pendant plusieurs années.

PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

Rue de l'École-de-Médecine, n. 17.

LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT STREET.

1839.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AU FONDATEUR

DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE;

AU PROFESSEUR
QUI RENOUVELA LA SCIENCE DANS LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE;

AU PHYSIOLOGISTE ET AU PHILOSOPHE
QUI A COMPLÉTÉ LES TRAVAUX DE BICHAT ET DE CABANIS;

A L'INFATIGABLE RÉFORMATEUR
QUI, SEUL ET PENDANT VINGT ANNÉES DE LUTTE INCESSANTE,
A SOUTENU LE FARDEAU
D'UNE RÉVOLUTION AUJOURD'HUI VICTORIEUSE
PAR SA PERSÉVÉRANCE ET SON GÉNIE;

A L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN
QUI SERA L'UN DES MODÈLES DE LA LITTÉRATURE NATIONALE
POUR AVOIR PLUS QUE NUL AUTRE PORTÉ,
DANS LE STYLE DE LA SCIENCE,
L'ÉCLAT D'UNE PUISSANTE IMAGINATION,
LA CLARTÉ, LA MÉTHODE
D'UN ESPRIT VIGOUREUX AUTANT QUE PROFOND;

AU COEUR TOUJOURS PLEIN D'UNE ARDENTE CONVICTION;

A L'HOMME SAGE ET BON
QUI CONSACRA SA VIE AU CULTE DE L'AMITIÉ;

A L'HOMME MODESTE ET SIMPLE
QUE JAMAIS SON IMMENSE RENOMMÉE NE RENDIT ORGUEILLEUX,
PARCE QU'IL ÉTAIT TOUJOURS SUPÉRIEUR A SA FORTUNE.

LE MONDE ENTIER RENDRA HOMMAGE
A SA MÉMOIRE,
MAIS CEUX-LA SEULS LE PLEURERONT
QUI ONT EU LE BONHEUR D'ÊTRE APPELÉS SES AMIS.



PROFESSION DE FOI

DE F.-J.-V. BROUSSAIS.

Il se présente un rapprochement tout naturel entre la profession de foi qu'on va lire et la fameuse *Lettre posthume* de Cabanis *sur les causes premières*, publiée en 1824 par M. Bérard. Il ne faudrait pas cependant pousser ce rapprochement trop loin : Cabanis, dans sa Lettre où il exprime ses véritables sentiments, est en opposition complète avec l'auteur des *Rapports du physique et du moral.* C'est une sorte de désaveu très formel, mais qui n'en est pas moins honorable ; quant à la profession de foi de Broussais, il

en est tout autrement : c'est l'explication claire et franche des opinions qu'il a soutenues toute sa vie, et qu'il veut défendre, une fois pour toutes, contre les interprétations malignes dont elles ont été trop souvent et dont elles pourraient être encore une fois l'objet. Broussais n'a rien à rétracter, il n'a au contraire qu'à confirmer ce qu'il a dit, parce qu'on l'a mal compris; et en faisant cette déclaration suprême, il pourrait dire avec Montaigne : « Je me garderai, si je puis, que ma » mort die chose que ma vie n'ait premièrement dite » et apertement..... Je remets à la mort l'essai du fruit » de mes études; nous verrons là, si mes discours me » partent de la bouche ou du cœur. » Plusieurs de ses amis ont souvent demandé à Broussais de résumer ainsi sa croyance, et c'était pour eux seuls qu'il l'avait écrite, disait-il en la leur communiquant. Du reste voici cette profession de foi qui n'est en contradiction sur aucun point avec ce qu'a écrit Broussais durant sa vie entière. Ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre si l'on a dénaturé ses opinions ; il avait le droit de les rétablir, puisqu'elles avaient provoqué contre lui jusqu'à des persécutions.

Sur un papier joint à la page où est écrite cette pièce se trouvaient ces mots de la main de M. Broussais :

Ceci est pour mes amis, mes seuls amis.

DÉVELOPPEMENT DE MON OPINION ET EXPRESSION DE MA FOI.

Je sens comme beaucoup d'autres qu'une intelligence a tout coordonné ; je cherche si je puis en conclure qu'elle a créé ; mais je ne le puis pas, parce que l'expérience ne me fournit point la représentation d'une création absolue ; je n'en conçois que de relatives, et ce ne sont que des modifications de ce qui existe, dont la seule cause appréciable pour moi est dans les molécules ou atomes, et dans les impondérables qui font varier leurs activités ; mais je ne sais ce que c'est que les impondérables, ni en quoi les atomes en diffèrent, parce que le dernier mot sur ces choses n'a été dit ni par les physiciens ni par les chimistes, et que je crains de me représenter des chimères.

Ainsi, sur tous les points, j'avoue n'avoir

que des connaissances incomplètes dans mes facultés intellectuelles ou mon intellect, et je reste avec le sentiment d'une intelligence coordonnatrice, que je n'ose appeler créatrice, quoiqu'elle doive l'être *; mais je ne sens pas le besoin de lui adresser un culte extérieur autre que celui d'exercer, par l'observation et le raisonnement, l'intelligence pour l'enrichir de nouveaux faits, et les sentiments supérieurs, parce qu'ils aboutissent au plus grand bien de l'homme forcé de vivre avec ses semblables, c'est-à-dire, social. Je crois aussi que ce culte exige que les premiers besoins soient satisfaits, sans nuire aux autres hommes, soit dans la même satisfaction, soit dans celle des sentiments supérieurs, et un de mes sentiments me pousse à les seconder de tout mon pouvoir dans cette double satisfaction, parce que j'y trouve le plus doux

* Ces derniers mots sont ajoutés au-dessus de la ligne et comme par surcharge.

et le plus pur des plaisirs. J'applique cela aux animaux voisins de nous.

Telle est ma foi, et je ne crois pas pouvoir en changer ; car toutes les personnifications anthropomorphiques d'une cause générale pour l'univers, et d'une cause particulière pour l'homme, m'ont toujours inspiré une répugnance invincible que je me suis en vain efforcé de méconnaître et de vaincre pendant long-temps.

Je ne crains rien et n'espère rien pour une autre vie, parce que je ne saurais me la représenter.

Je ne crains pas d'exprimer mon opinion, ni d'exposer ma profession de foi, parce que je suis convaincu qu'elle ne détruira le bonheur de personne. Ceux-là seuls adopteront mes opinions qui étaient organisés pour les avoir, et je n'aurai été qu'une occasion pour eux de les formuler. Les gens nés pour l'anthropomorphisme n'en seront point changés. Les personnes affectueuses et bienveillantes

qui trouvent leur bonheur dans cet anthropomorphisme, me plaindront; et celles qui sont en même temps dominées par l'anthropomorphisme et la méchanceté m'anathématiseront, pendant que les gens qui sont athées par constitution se moqueront de moi. Tout cela m'est indifférent, parce que je ne suis point haineux, quoique, par instants, vif et même un peu colère; mais plus je vis, plus facilement l'intelligence réprime ces mouvements qu'elle condamne : c'est parce que je l'ai beaucoup exercée à cela.

Avant d'avoir les représentations que j'ai des faits chimiques et physiques sur la causalité accessible, ma répugnance pour l'anthropomorphisme existait déjà, et j'étais aussi déiste que je le suis. On avait beau me dire : «La nature ne peut pas s'être faite elle-même; donc une puissance intelligente l'a faite. — Je répondais: Oui; mais je ne puis me faire une idée de cette puissance.» —Dès que je sus par la chirurgie que du pus accumulé à la surface

du cerveau détruisait nos facultés, et que l'évacuation de ce pus leur permettait de reparaître, je ne fus plus maître de les concevoir autrement que comme des actes d'un cerveau vivant, quoique je ne susse ni ce que c'est qu'un cerveau ni ce que c'est que la vie. Ainsi les études anatomiques, physiques et chimiques, ne m'ont rendu ni plus ni moins croyant, c'est-à-dire, capable de me figurer, avec conviction, un Dieu opérant comme un homme multiplié, et une âme faisant mouvoir un homme, parce que cette âme me paraissait un cerveau agissant et rien de plus, sans que je pusse dire comment il agissait.

Beaucoup d'autres hommes sont comme moi ; le sentiment ne suffit donc pas pour prouver les faits extérieurs à toutes les intelligences, parce qu'il ne démontre rien que sa propre existence. On l'a en soi, c'est chose sûre, puisqu'on le sent ; mais on ne l'a que pour agir sur l'extérieur, et cet extérieur n'est montré que par l'intelligence d'après les for-

mules des sens. Si l'on croit voir un autre extérieur, on se trompe, on ne peut voir que celui-là. Telle est ma croyance.

NOTICE

SUR

F.-J.-V. BROUSSAIS.

PREMIÈRE PARTIE.

BIOGRAPHIE.

François-Joseph-Victor Broussais naquit à Saint-Malo, le 17 décembre 1772. La maison qu'habitait alors son père était située près du marché; mais ce n'est pas là que devait se passer son enfance; c'est à Pleurtuit, petit village situé près de Saint-Malo, sur le bord de la mer. C'est la Bretagne qui a donné naissance au réformateur de la médecine moderne, au fondateur d'un système qui devait renverser tous les précédents et qui leur survivra ; c'est la Bretagne aussi qui, trois ans auparavant, avait donné naissance à l'un des chefs

de la littérature contemporaine, à M. de Chateaubriand, qui commença, quinze ans avant Broussais, une révolution littéraire dont le siècle porte encore l'empreinte, mais destinée à être moins féconde et moins vaste que celle de l'immortel physiologiste ; c'est aussi un Breton et un Malouin que M. Lamennais, cet éloquent révolutionnaire de l'Eglise, comme c'était aussi un Breton que Descartes, le fondateur de toute la philosophie moderne. Ainsi le nom de Broussais vient se placer à côté de ce grand nom ; et la postérité, qui commence déjà pour lui, le comptera certainement, avec le philosophe du XVIIe siècle, parmi ces hommes en petit nombre qui ont rendu d'impérissables services à la science humaine.

Les premières années de Broussais s'écoulèrent à Pleurtuit, sous la surveillance d'un père et d'une mère pleins de tendresse, et qui n'avaient qu'à lui transmettre des exemples d'énergie, de travail et de vertu. Son père était médecin, et son caractère grave et plein de fermeté avait pris sur son fils un ascendant qui n'excluait point la plus vive affection. Mais c'était surtout à sa mère que le jeune Broussais avait voué une adoration toute filiale. Le caractère de sa mère, autant que j'en ai pu juger par les récits de mon excellent maître, avait beaucoup de rapport avec celui de son fils. Vive, animée comme lui, et fort spirituelle, c'est avec elle qu'il sympathisait sans doute davantage, et je l'ai vu plusieurs fois pleurer, dans les dernières années de sa vie, au souvenir de l'effroyable catastrophe qui

lui arracha ses parents, comme je le dirai un peu plus loin

Voici le trait le plus saillant de cette première enfance; le caractère généreux et plein de vigueur de Broussais s'y révèle déjà tout entier. Sa grand'mère, madame Desvergers, qu'il appelait maman-marraine, était venue, par suite de quelques démêlés avec l'un de ses fils, loger dans la maison de sa fille, mère de Broussais. Là elle avait trouvé asile et protection. Cependant le fils dont elle avait eu malheureusement à se plaindre, l'y poursuivit, et il voulut la contraindre, malgré ses refus, à venir de nouveau loger avec lui. Elle résista à ses demandes; mais cet homme, d'un naturel fougueux et sans frein, résolut d'obtenir ce qu'il voulait par la violence; la présence de sa mère chez lui servait, à ce qu'il présumait, ses intérêts les plus chers. Il arriva donc un jour à Pleurtuit, et entrant dans la maison un fouet à la main, il annonça qu'il venait chercher la bonne femme, et qu'il avait pour l'emmener une litière toute prête dans la voiture de paille qu'il conduisait. La mère résista aux injonctions grossières de son fils, et celui-ci allait se porter jusqu'à la maltraiter, lorsque le jeune Broussais, qui n'avait alors que six ans, indigné de la triste scène qui se passait sous ses yeux, saisit un bâton et s'élança avec fureur sur le fils dénaturé. L'énergie de l'enfant, son geste plein d'une juste colère, la décision et la fermeté de ses regards, les coups même qu'il cherchait à porter, étonnèrent et intimidèrent si bien son oncle que celui-

ci se retira et dut renoncer à son projet; des voisins d'ailleurs étaient accourus aux cris de l'enfant, et s'étaient interposés pour mettre fin à une querelle dans laquelle, pour un moment du moins, le plus faible n'avait pas le dessous.

Il avait une tante religieuse, sœur de son père, et qu'il aimait presque autant que sa mère; il avait appris d'elle des chansons et des cantiques semi-grivois, semi-sacrés. Des couplets tout entiers lui revenaient parfois à la mémoire, et il nous les chantait encore avec les intonations qu'il avait retenues de cette première éducation. Le curé du village était fort lié dans la famille, et le jeune Broussais, par une distinction qu'enviaient sans doute les compagnons de son âge, servit plus d'une fois la messe et fit sa partie au lutrin.

Il m'a raconté, de la tendresse de sa mère, une circonstance qui l'avait beaucoup frappé, et qui prouvait qu'en elle, dans certains cas, l'affection pouvait aller jusqu'au délire. Plusieurs enfants réunis jouaient un jour sur le bord de la mer non loin de la maison de la famille Broussais; un gros bâton flottant sur les vagues captivait toute leur attention, et leur causait une joie qui se manifestait par des cris confus quand le flot venait à le submerger pour quelques instants. La mère de Broussais, occupée dans l'intérieur de la maison, entend au milieu des cris retentir ces mots : Il se noiera, il ne se noiera pas.— Est-ce mon fils? s'écrie-t-elle.— Oui, lui répond une voix, sans doute celle de l'un des

enfants; et aussitôt la pauvre mère éperdue s'élance vers le bord de la mer, et court dans son désespoir, sans reconnaître que le fils auquel elle va porter secours l'entoure de ses bras et cherche à la rassurer par des caresses dont pendant plusieurs minutes elle ne s'aperçut pas.

Il faut ajouter aussi qu'elle était fort distraite dans lès occasions les plus ordinaires de la vie, et que ces lacunes d'attention la disposaient sans doute plus qu'une autre femme à ces absences que les émotions les plus extrêmes causent rarement dans les esprits plus attentifs.

Fanchin, c'était le sobriquet qu'on donnait au jeune François Broussais, entra au collége de Dinan vers l'âge de douze ans. Il y resta tout le temps habituellement consacré aux études classiques, c'est-à-dire huit ans, durant lesquels il montra beaucoup d'application et d'aptitude. Il y fit d'excellentes humanités, et y apprit surtout le latin, qu'il lisait avec une extrême facilité; il conserva toujours pour les auteurs écrits en cette langue un goût tout particulier.

Malgré la pétulance que Broussais devait avoir à cet âge, et dont ceux-là seuls peuvent se faire une juste idée qui l'ont personnellement connu, le jeune François était très dormeur. Jamais il n'accomplit autrement que par le plus profond sommeil les pénitences infligées à la légèreté et à la malignité naturelles de son âge. Plusieurs fois on le trouva dans la salle des arrêts gisant sur le carreau et renversé sur le dos, dans

une sorte de léthargie qui lui rendait le châtiment fort léger. Du reste ce besoin impérieux de sommeil s'est prolongé dans Broussais jusqu'à la fin de sa vie; il est vrai qu'il l'augmentait souvent par les veilles excessives auxquelles il se livrait, et qui lui laissaient dans le jour peu de force pour résister à l'assoupissement qui l'accablait. Cette propension au sommeil est un fait physiologique qu'il serait peut-être très difficile d'expliquer dans une organisation telle que celle de Broussais, pleine de ressources et d'une activité qui ne s'est pas un seul jour démentie, comme l'attestent suffisamment ses nombreux ouvrages. Plus loin je parlerai des habitudes de Broussais, et l'on verra que, constamment préoccupé comme il l'était de l'idée du temps et de l'emploi le plus fructueux qu'il en pouvait faire, jamais homme ne sut mieux que lui user du court espace accordé à l'existence de chacun de nous.

Ce qu'on remarqua le plus au collége, c'est que le jeune François avait l'esprit bouillant et querelleur sans qu'il perdît rien de cette sensibilité de cœur que nous lui avons tous connue; il conserva même cette tournure de caractère dans un âge très avancé. Il ne refusa jamais un défi, et quand il ne fut plus convenable qu'il se servît de l'épée, la plume lui fournit une polémique dont on sait l'ardeur et l'incomparable énergie. Du reste, c'était rarement pour des affaires personnelles qu'il se passionnait. J'ai vu ses bras sillonnés de plusieurs cicatrices reçues dans des rencontres qu'il acceptait le plus souvent pour le compte

d'autrui. Il était d'une intrépidité à toute épreuve. Ses camarades du régiment avaient recours à son épée aussi souvent qu'à sa bourse : l'une et l'autre ne leur manquaient jamais. Aussi s'était-il vingt fois exposé et endetté pour quelques uns qui, étant moins forts ou moins économes, consentaient volontiers à l'échange de personne et aux dons d'argent qu'il s'empressait toujours de leur offrir.

Mais j'anticipe ici sur les années qui suivirent; tout ce que je veux faire remarquer, c'est que, dès cette époque, sa vie fut une lutte, et ce trait si remarquable de son organisation ne s'est jamais effacé.

Dans son enfance, il avait acquis une redoutable habitude des combats à coups de tête, qui sont une manie nationale en Bretagne, et il n'y avait pas un seul de ses camarades qui tînt devant lui quand il se précipitait la tête basse, avec l'audace et l'emportement d'un jeune taureau. Il est à croire que les luttes de ce genre, corps à corps, très fréquentes et toujours très dangereuses, contribuèrent à développer beaucoup chez lui les muscles antérieurs et postérieurs du cou qui donnaient à sa tête une apparence fort semblable par derrière à celle de l'Hercule Farnèse. La dernière fois même qu'il parut à l'Institut, alors que déjà sa maladie fort avancée l'avait beaucoup amaigri, des personnes placées près de moi faisaient cette observation que ne démentaient même pas les rides profondes de l'âge et de la souffrance.

Son père avait ébauché, mais d'une manière très

incomplète, l'éducation que le jeune Broussais trouva au collége. Les nécessités de sa position ne lui avaient pas permis de se livrer aux soins qu'il aurait voulu donner à l'intelligence de son fils. Souvent le jeune Broussais passait une partie des jours, même des nuits, à porter au loin aux habitants des campagnes des médicaments que son père avait prescrits le matin. Chose assez remarquable! dans un pays où la superstition est une sorte de maladie presque générale, le jeune Broussais, quoiqu'assailli des visions nocturnes dont on avait rempli son imagination d'enfant, n'eut jamais peur, et ne recula pas dans les courses qu'il devait ainsi faire. Seul à cheval, au milieu des ténèbres, en dépit de toutes les intempéries de la saison, traversant les bois et les champs déserts, il s'aguerrit bien vite à la vie presque militaire qu'il menait déjà. Son père le mettait souvent lui-même à cheval, lui indiquait le chemin jusqu'à un endroit connu de l'enfant, et il ajoutait : « Une fois là, laisse la bride sur le cou du cheval, » et il te conduira bien où tu dois aller et où il est » allé ce matin avec moi. » Jamais le petit Broussais ne s'émut de ces indications fort vagues et auxquelles peu d'enfants certainement auraient eu le courage de se confier.

On conçoit sans peine que ce mode d'éducation, s'il exerçait beaucoup le caractère et le corps de Broussais, n'était pas très propre à développer les rares facultés que la nature avait mises en lui. Il est certain que son éducation fut en général fort peu soignée jusqu'à son

entrée au collége. Que de fois ne l'ai-je pas entendu se plaindre et de la brièveté du temps et du hasard qui l'avait fait naître dans des circonstances et à une époque où son instruction première s'était réduite à si peu de chose! « Le temps, me disait-il, le temps me préoccupe » toujours; toute ma vie le temps a été présent à ma » pensée : comment l'occuperai-je? combien en ai-je » employé à ceci, à cela? combien m'en faut-il pour » faire telle ou telle chose? combien en ai-je passé à ne » rien faire ou à me mal occuper? Si j'avais à recom- » mencer ma vie, je me mettrais pendant dix ans à » travailler pour m'instruire, à refaire mon éducation » sans toucher une plume. Je suis venu dans un temps » où l'éducation des jeunes gens était bien négligée, » et ma jeunesse s'est passée dans des occupations ex- » centriques, à être soldat, à ne rien apprendre. » Sans doute ces regrets et ces exclamations avaient quelque chose d'exagéré; les années qu'il passa au service ne furent certainement perdues ni pour lui ni pour la science; mais il pouvait avoir raison quand il désirait d'être né cinquante ans plus tard, afin de pouvoir profiter des moyens sans nombre que l'enseignement de nos jours eût offerts aux besoins de son intelligence.

Il resta au collége jusqu'en 92, et lorsque la Législative déclara la patrie en danger, Broussais, qui faisait alors sa philosophie, fut un des premiers de Saint-Malo à répondre à cet appel. On conçoit, sans que je le dise, avec quel enthousiasme un cœur tel que le sien dut à ce

moment offrir au pays tout ce qu'il avait de force et de dévouement. La garde nationale dont il faisait partie avait été convoquée en réunion solennelle, et dès que la proclamation de l'Assemblée nationale eut été lue par les magistrats municipaux et qu'ils eurent demandé les hommes de bonne volonté, Broussais, avant tous les autres, s'élança hors des rangs, et inscrivit son nom le premier parmi ceux des défenseurs que cette partie de la Bretagne devait fournir à la cause de la liberté.

Parti simple volontaire, il était en très peu de temps devenu sergent, et l'on peut croire qu'avec la force de corps et les talents éminents dont la nature l'avait si généreusement pourvu, il eût été, s'il avait suivi la carrière militaire, une des gloires les plus éclatantes dont la France se serait honorée; mais par des circonstances particulières, il dut quitter bientôt la partie active du service. Une maladie dont il fut atteint l'ayant forcé à venir chez ses parents, ils obtinrent de leur fils qu'il quitterait les armes pour entrer dans le corps des officiers de santé; c'est en cette nouvelle qualité qu'il fut reçu à l'hôpital de Saint-Malo. Il est vrai que depuis trois générations au moins la famille dont il sortait s'était consacrée à l'art de guérir ou aux arts accessoires qui en dépendent : son père était médecin, comme je l'ai dit, son grand-père était pharmacien, le père de son grand-père était aussi médecin. Il est assez naturel de croire que cette espèce de dévouement à la science, mais par-dessus tout cela une

vocation secrète, indice de son génie, le décidèrent à quitter une carrière où ses services paraissaient peut-être moins évidents que dans celle qu'avait suivie sa famille, et où ne tardèrent pas à l'appeler ses propres goûts.

A l'hôpital de la marine de Brest, il apprit l'anatomie sous MM. Billard et Duret. C'est alors que paraît s'être manifestée pour la première fois sa vocation médicale. Il se mit avec ardeur au travail ; ses études bien dirigées portèrent des fruits; en peu de temps il se fit recevoir officier de santé, et après avoir fait un voyage de courte durée dans la marine marchande, il fut nommé chirurgien de seconde classe.

C'est à cette époque et pendant qu'il était à Brest qu'un coup affreux vint le frapper. Les deux grands partis politiques qui divisaient alors la France étaient plus prononcés en Bretagne qu'ils ne pouvaient l'être partout ailleurs. La discorde civile produisit bien vite, dans un pays ignorant et à demi-barbare, des attentats et des cruautés dont cinquante ans n'ont point encore effacé le souvenir. En même temps que l'étranger envahissait la frontière, les royalistes de l'intérieur formaient des bandes qui préludaient par l'assassinat aux vengeances que le triomphe de l'émigration devait rendre plus complètes et plus générales. Le patriotisme et l'exaltation de Broussais lui avaient fait sans doute aussi des ennemis personnels : pendant qu'il était éloigné de la maison paternelle, quelques misérables que sa présence eût intimidés, y pénétrèrent, et dans leur lâche fureur ils égorgèrent le père et la mère de Broussais;

l'un et l'autre étaient alors assez âgés, ils s'étaient mariés à plus de quarante ans, et le père de Broussais en avait alors près de soixante-cinq. Surpris et trahis aussi, dit-on, par une domestique qui introduisit les assassins, ils tombèrent après quelque résistance. Le cadavre mutilé du père fut trouvé, la tête séparée du tronc, dans le grenier de la maison d'où il avait repoussé pendant quelques instants à coups de fusil les attaques de ces forcenés. Le corps de sa femme avait éprouvé des mutilations semblables, et les vainqueurs tout souillés de sang avaient en se retirant ajouté l'incendie au meurtre; ils avaient livré la maison aux flammes, après avoir brisé tout ce qui avait pu céder à leurs coups. Broussais apprit cette effroyable catastrophe par une lettre laconique du maire de Saint-Malo qui commençait ainsi : « Frémis en recevant cette lettre. » On peut se figurer quelle fut l'ineffaçable impression qu'un malheur pareil laissa dans une âme telle que celle de Broussais. Son cœur filial et patriote en ressentit une atteinte que rien ne put détruire. Plusieurs années après, un de ses amis avec lequel il se promenait lui fit remarquer une femme qui venait à eux ; Broussais fut saisi d'une sorte de mouvement convulsif, il pâlit, fut prêt à défaillir : il avait reconnu dans cette femme la servante de ses parents qui avait ouvert la porte aux assassins, et avait été ainsi la cause de leur mort. Je l'ai entendu plusieurs fois lier ces épouvantables souvenirs au retour des Bourbons en 1814 : l'humiliation et le malheur du pays étaient de plus pour lui comme

une humiliation et un malheur personnel, car c'était en quelque sorte au nom et sous l'invocation des Bourbons réfugiés à Coblentz que ses parents avaient été massacrés.

Je crois pouvoir placer à cette époque son mariage qui date de 1795. Il a eu de sa femme, Marie-Jeanne Froussart, six enfants dont le premier fut une fille morte à deux ou trois ans; il ne reste plus aujourd'hui que trois fils, dont deux médecins, Casimir et François, ont reçu l'héritage de cet impérissable nom.

Cependant le lien qu'il venait de contracter ne l'empêcha pas d'accepter du service à bord d'un des nombreux corsaires que la population patriote de Saint-Malo lançait à cette époque contre les flottes anglaises. Les expéditions auxquelles il prit part furent assez heureuses, et l'équipage auquel il s'était associé ayant fait une très belle prise, Broussais eut un lot qui ne valait pas moins de 14,000 francs. Il se hâta de placer ce petit fonds en achetant dans le pays une propriété très modeste, la seule qu'il ait jamais possédée durant toute sa vie, et qui aurait suffi à combler ses vœux qui ne s'étendaient pas au-delà. Mais cette faveur de la fortune ne fut pas de longue durée; par suite de quelque convention qu'il avait dû faire pour la coupe des bois qui se trouvaient sur sa terre, il se vit bientôt forcé d'abandonner son petit domaine à des créanciers plus adroits que lui et qui surent le dépouiller de son bien. Ce fâcheux essai fut loin de développer dans son cœur l'amour de la propriété, et

le sort, du reste, ne le mit jamais depuis en position de renouveler cette tentative.

Il avait été atteint à bord du bâtiment d'un panaris fort grave à l'index droit; il en avait beaucoup souffert, et ce mal, quoique passager, avait enlevé à ses mains une partie de l'adresse remarquable que la nature leur avait donnée. La maladie avait été assez grave pour qu'un chirurgien de ses amis voulût lui abattre le doigt. Mais après onze mois de souffrances, Broussais sut enfin se guérir, non sans quelque mutilation de l'index qui en resta déformé pour toujours.

A son retour à terre, il fut chargé d'un service à l'hôpital de Saint-Malo, et pendant tout le temps qu'il remplit ses fonctions, il put observer beaucoup de typhus et de scorbuts, affections ordinaires aux marins qu'il devait soigner. Il est probable qu'il fit dès lors quelques observations importantes; mais je ne connais rien qui puisse attester la nature et l'étendue de ses travaux à cette époque de sa vie.

Ici s'ouvre pour Broussais une carrière toute nouvelle. Il quitta Saint-Malo en 1798, et se rendit à Paris au commencement de l'année suivante. Il alla loger chez M. Delaunay, qui tenait le petit hôtel garni de la Providence, rue de Cluny, n° 87. Mais Broussais était sans fortune, et quoiqu'il vécût seul et que sa femme ne vînt que de temps en temps à Paris, les modestes dépenses de sa chambre et de son entretien lui firent cependant contracter des dettes indispensables, et qu'il ne put acquitter envers son hôte que plus de dix ans après,

lorsqu'il publia et vendit à vil prix et presque pour rien son *Histoire des phlegmasies chroniques*. C'est à dater de cette époque que l'attachement de la famille Delaunay pour Broussais a commencé, sans qu'il se soit jamais démenti durant quarante années. C'est là du reste une des preuves les plus frappantes de cette affection sincère, et l'on peut dire passionnée, que Broussais savait inspirer à tous ceux qui l'approchaient. Je dois ajouter comme un fait assez remarquable, qu'il vaccina dans ce temps les six enfants de M. Delaunay; la vaccine alors n'était pas généralement admise, et Broussais avait été un des premiers à en comprendre et à en propager les bienfaits.

C'est à cette époque que Broussais fit la connaissance de Bichat, dont il cultiva l'amitié jusqu'à la mort de celui-ci, en 1802. C'était en 1797 que Bichat avait commencé ses cours de physiologie; il était d'un an plus âgé que Broussais; en 1800, déjà sa réputation était faite: il avait publié le *Traité des Membranes*, qui devait fonder son immortalité, en 1801, son *Anatomie générale* appliquée à la physiologie et à la médecine, son plus beau titre à la gloire, celui qu'il chérissait le plus, et il jetait les bases de son *Anatomie descriptive*, que la mort l'empêcha d'achever. C'est à cette époque aussi, l'année même où Broussais arrivait à Paris, que Ph. Pinel jetait les fondements de sa doctrine; car c'est en 1798 que parut la *Nosographie philosophique* qui rallia le monde médical presque entier. Le besoin de classification auquel avaient obéi dans le dernier quart de ce siècle les sciences

naturelles et physiques, se faisait également sentir en médecine. L'ouvrage de Pinel avait parfaitement secondé cette disposition des esprits, et de plus sa doctrine de l'essentialité des fièvres résumant tous les progrès antérieurs de la science, semblait généralement en être le dernier mot. Je reviendrai plus loin sur cette doctrine quand je parlerai de l'atteinte mortelle qu'elle reçut par l'*Histoire des phlegmasies chroniques* de Broussais; il me suffira de dire ici que le pinélisme régnait alors sans partage, et qu'il conserva l'empire près de quinze années encore. Cependant Pinel subissait, tout chef d'école qu'il paraissait être, l'influence d'un génie bien plus profond et bien plus vigoureux que le sien; c'était celui de Bichat, qui n'avait pas encore trente ans, mais qui, s'emparant des idées de Hunter, que Pinel avait cherché à féconder, leur donna tout-à-coup un développement inattendu. Pinel reconnut la supériorité incontestable de son élève, et il en profita largement dans la seconde édition de sa *Nosographie*.

A côté de ces deux hommes dont les travaux ont puissamment influé sur l'éducation médicale de Broussais, on peut citer aussi Cabanis, dont le grand ouvrage des *Rapports du Physique et du Moral* parut en 1802. Ainsi la pathologie, la physiologie et la psychologie médicales venaient de recevoir des mains les plus habiles une forme dont elles devaient long-temps conserver l'empreinte.

Il me serait difficile de parfaitement préciser ce que Broussais dut à ces trois hommes, mais on peut les con-

sidérer tous les trois comme le point de départ de ses travaux. Il a renversé le pinélisme après en avoir été un élève du reste indépendant et novateur, puisque Pinel lui emprunta un genre nouveau de maladie, la fièvre hectique; il a continué les recherches physiologiques de Bichat, et les a fort accrues; il a repris les questions traitées par Cabanis, et leur a fait faire des progrès; on peut donc considérer Pinel, Cabanis, et surtout Bichat, comme les maîtres de Broussais; ou, pour mieux dire, il faut en ajouter un quatrième, que peut-être j'aurais dû placer le premier; c'est Chaussier, l'un des fondateurs de l'École de médecine de Paris, le restaurateur de la physiologie de Bordeu, de Vicq-d'Azyr, le maître et le génie qui plus que tout autre inspira Bichat, et que Broussais lui-même appelle quelque part le *Patriarche de la médecine physiologique*. C'est donc surtout à Chaussier qu'il conviendrait de rapporter l'action la plus large, si ce n'est la plus directe, qui fut exercée à cette époque sur le génie naissant de Broussais. Je regrette de ne pouvoir rien donner de précis sur les rapports qui durent alors nécessairement s'établir entre Chaussier et lui. Je n'ai rien retrouvé sur cette partie de sa vie; mais ces rapports ont certainement été très profonds, puisque Broussais n'a pas hésité à rapporter à Chaussier le germe de sa propre réforme. Nous verrons du reste plus tard que Chaussier fut un des promoteurs les plus ardents et les plus sincères de la médecine physiologique.

Après quatre années consacrées à ces fortes études, il

se fit recevoir docteur; c'était le 5 frimaire an XI. Le sujet de sa thèse était *Recherche sur la Fièvre hectique considérée comme dépendante d'une lésion d'action des différents systèmes sans vice organique.* Cette publication, la première de Broussais, a ceci de remarquable, qu'il y est partisan dévoué de la doctrine qui dominait alors. Il m'a dit plusieurs fois qu'il était à cette époque plus pinéliste que Pinel lui-même. Déjà cependant le style de Broussais y éclate plein de vigueur et d'originalité ; il y a même une sorte d'indépendance d'observations qui révèle , si on la rapproche des travaux subséquents de Broussais, l'homme supérieur aux doctrines qu'il adopte et qu'il défend. Ainsi c'est à l'âge de trente et un ans seulement que Broussais eut le titre de docteur en médecine; il fallait encore près de dix ans pour que son nom eût de l'importance et du poids dans la science. C'est lentement et par degré que ce génie si vigoureux acquit et déploya toutes ses forces; nous verrons du reste plus loin comment ce fut l'expérience et l'observation qui seules le développèrent.

Une fois en possession d'un titre légal, Broussais, qui pendant des études continues n'avait pu , malgré l'assiduité de ses travaux , se créer quelque aisance, dut se donner tout entier aux soins de la clientelle. Il alla s'établir rue du Bouloy, et il y exerça deux ans de suite. La fortune ne paraît pas à cette époque lui avoir été plus favorable dans cette nouvelle position que dans celles qui l'avaient précédée. Sans

doute Broussais, livré aux recherches qui préparaient sa gloire et son système, ne pouvait pas se donner avec toute l'assiduité nécessaire aux devoirs pénibles de la clientelle. Il est certain qu'après être resté deux ans dans cette situation précaire, il profita de l'offre que lui fit Desgenettes, son ami depuis quelque temps, et qu'il obtint sur sa recommandation du service dans l'armée. Les fonctions qu'il avait jadis remplies à Saint-Malo et à bord lui valurent d'être nommé sur-le-champ au grade d'aide-major, ou pour mieux dire au grade qui correspondait à celui-là. Son brevet est du 17 brumaire an XIII. Il y est nommé médecin de l'armée des côtes de l'Océan. A la fin de ce mois il était au camp d'Utrecht.

Après avoir parcouru une partie de la Belgique et de la Hollande dans ce nouveau poste, il fit partie de la grande armée qui, en 1805, partit de Boulogne pour aller détruire en Allemagne la cinquième coalition. Broussais, attaché tantôt aux ambulances, tantôt aux hôpitaux, se trouvait le 2 décembre de cette année à la bataille d'Austerlitz. Plus tard il alla, suivant le succès des armées françaises, en Autriche et en Italie. Au milieu des désordres inséparables de ces voyages continuels, au milieu du tumulte, des combats et des enivrements de la victoire, Broussais travailla toujours autant qu'il le put faire ensuite dans une vie plus sédentaire et moins agitée.

Voici deux avantages immenses qu'il retira de cette existence aventureuse, et qui, selon lui, donnait aux

médecins militaires une supériorité incontestable sur les médecins civils : il vit d'abord une variété considérable de climats et de constitutions atmosphériques ; et en second lieu il eut à observer des populations et des régimes non moins différents. Je crois pouvoir rapporter d'une manière positive à cette époque les premières observations fondamentales qui devaient servir de base au système physiologique, et à la grande révolution médicale à laquelle nous avons tous assisté. « Je suis parti, me disait-il souvent, résolu à défendre » sur les traces de Pinel l'essentialité des fièvres ; » rien, à ce qu'il me semblait, ne pouvait ébranler ma » croyance. Je suis revenu avec des armes pour la ren» verser, quelque forte qu'elle fût, et pour détruire » toute la doctrine de mon maître. » On peut voir dans plusieurs ouvrages de Broussais, et particulièrement dans son *Histoire des phlegmasies chroniques*, l'importance, l'étendue et le nombre énorme des observations qu'il recueillit en courant ainsi du nord au midi de l'Europe.

Parmi les observations qu'il put faire, il en est une dont il me semble très important de conserver le souvenir, et je crois que Broussais n'en a d'ailleurs laissé aucune trace dans ses ouvrages; il fit cette observation sur lui-même ; il ne pouvait puiser à une source plus certaine les germes de la réforme. Il était à Utrecht quand il fut saisi d'un mal que dans le langage médical de l'époque on appelait fièvre ataxo-adynamique; une fièvre dévorante lui causait une

altération insupportable; des nausées fréquentes amenèrent des vomissements qui furent bientôt suivis de la diarrhée. On voulut le traiter d'après les idées régnantes, et on lui ordonna les purgatifs, les sudorifiques, etc.; mais il repoussa la médication fatale qu'on lui proposait, et resté seul pendant quelques jours dans sa chambre, il se réduisit à boire, selon que le besoin le lui demandait, de l'eau légèrement acidulée. Forcé de se lever par un froid assez rigoureux, il sentit l'ardeur qui le dévorait calmée par l'impression de l'air, et en quelques jours il fut parfaitement rétabli au grand étonnement des médecins qui avaient vu commencer sa maladie. Cette observation, si elle fut une des premières, ne fut pas la seule de ce genre, et Broussais en fit un grand nombre de semblables avant d'avoir pu se fixer sur un point d'appui inébranlable; l'essentialité des fièvres n'était pas encore à ses yeux une erreur manifeste.

Trois années passées dans les travaux les plus assidus le mirent en possession de riches matériaux. Par des autopsies sans nombre et faites avec le soin le plus scrupuleux, il avait jeté les bases de l'anatomie pathologique dont il fut l'un des fondateurs. Morgagni avait ouvert une large voie, mais ceux qui l'y avaient suivi avaient bientôt perdu ses traces; et l'un des premiers services rendus à la médecine par Broussais fut de renouer la chaîne interrompue depuis l'illustre Italien.

En 1808, il revint à Paris en congé par suite de maladie, et il publia pendant sa convalescence son *His-*

toire des phlegmasies chroniques, où parurent pour la première fois les doctrines nouvelles, incomplètes encore, mais suffisantes cependant pour annoncer aux esprits clairvoyants la réforme qui se préparait. Broussais avait alors trente-six ans; ce début fit très peu de sensation, comme tant d'autres. Presque aucun médecin n'en tint compte; il n'y eut guère que Pinel et Chaussier qui comprirent l'importance de cet ouvrage. Pinel y était, il est vrai, intéressé, mais il eut la candeur et la loyauté d'exprimer l'impression profonde que cette lecture lui avait faite. Il serait difficile de citer dans l'histoire des sciences une prévision plus juste et en même temps plus magnanime. Une certaine communauté d'intelligence, et l'on pourrait presque dire de génie, éclaira Chaussier. Dès ce moment il comprit tout ce que valait son élève, et nous verrons qu'en 1815, quand les premiers orages s'élevèrent contre la médecine physiologique avec ses premiers succès, Chaussier, pour qui la question n'était pas nouvelle, fut un défenseur inébranlable de Broussais.

Par l'entremise de Desgenettes et de M. Julien, il obtint une prolongation de congé qui lui permit d'achever son Histoire des phlegmasies, et il vendit pour la modique somme de 800 francs un ouvrage qui lui avait coûté plus de quatre années de recherches et de travaux. Il s'estima du reste fort heureux d'avoir pu terminer cette publication, même avec un aussi léger profit, et il conserva toujours la plus sincère reconnaissance pour les

deux personnes dont l'intervention lui avait indirectement ouvert la carrière.

Cependant Broussais commençait à être connu, si ce n'est comme réformateur de génie, du moins comme praticien habile et comme administrateur. Napoléon le distingua parmi tous les médecins militaires, et il le choisit pour le mettre à la tête de tout le service médical de l'expédition d'Espagne. Broussais partit donc, le 7 octobre 1808, avec le titre de médecin à l'armée d'Espagne. Il traversa toute la France et une partie de la Péninsule seul et à pied. Il resta en Espagne pendant six ans exposé à toutes les misères et à toutes les souffrances de cette désastreuse campagne. Mais jamais Broussais ne pensa, sous aucun prétexte, à quitter le poste qui lui avait été confié. En entrant au service dix ans auparavant, il s'était fait deux lois auxquelles il ne manqua jamais : la première, était de ne rien demander, et je crois qu'on pourrait fouiller les cartons de tous les ministères sans trouver ni un placet ni une pétition de sa main; la seconde, c'était de ne jamais refuser le service, quel qu'il fût, pour lequel il était désigné. La fermeté inébranlable de son âme et la vigueur de sa constitution athlétique lui permirent de remplir jusqu'au bout le devoir qu'il s'était imposé.

Ce fut alors qu'il connut intimement le maréchal Soult, avec lequel il avait plus d'une analogie de caractère, et qui était fait pour sentir la plupart des grandes qualités qui faisaient de Broussais un homme

éminent. L'illustre maréchal ne cessa d'entretenir avec lui des relations auxquelles il attachait un grand prix. Broussais dut même plusieurs fois repousser des invitations qui l'appelaient dans un monde peu fait pour lui.

Broussais continua ses observations au milieu des triomphes et des revers de nos armes dans la Péninsule. On peut citer de lui à cette époque deux publications qui, sans être aussi importantes que ses grands ouvrages, ne doivent point cependant être oubliées. C'est 1° une *Lettre* datée de Xérès de la Frontera *sur le service de santé intérieur des corps d'armée, adressée à MM. les chirurgiens-majors des régiments*, et qu'il fit en commun avec M. Mocquot, chirurgien principal, 1811, in-4. Je m'arrêterai peu à ce travail tout spécial, et qu'imposaient en quelque sorte les fonctions mêmes de Broussais, qui était médecin principal du second corps d'armée; 2° un *Mémoire sur la circulation capillaire, tendant à faire mieux connaître les fonctions du foie, de la rate et des glandes lymphatiques* (1). On trouve dans ce mémoire des recherches très intéressantes de physiologie, et il suffirait à lui seul pour prouver que les nouvelles doctrines de Broussais, nées de ses premières observations en Belgique et en Hollande, indiquées pour la première fois dans l'*Histoire des phlegmasies chroniques* de 1808,

(1) *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, Paris, 1811, t. VII, p. 1 et suiv.

continuaient à se développer, à s'agrandir, et à se fortifier dans le vigoureux génie qui les avait conçues.

Les fonctions des capillaires sont un des points sans contredit les plus difficiles et les plus controversés de la physiologie. Bichat avait commencé à éclaircir cet obscur sujet, mais il restait encore beaucoup à faire, et je ne crois pas que, depuis lui, personne ait autant contribué que Broussais à faire comprendre le rôle immense et presque tout-à-fait indépendant que jouent les capillaires dans l'organisme. Suivant lui, les capillaires, dans leur ensemble, forment un système qui a une force à lui, une action qui lui est propre, qui ne relève pas de l'action générale du cœur, bien que tantôt elle l'aide et tantôt elle la complète. Il appuyait ce rôle indépendant sur une foule d'observations de détail d'une délicatesse et d'une sagacité vraiment prodigieuses. Je ne voudrais point en citer ici, de peur d'allonger outre mesure cette notice; mais je crois devoir ajouter cependant quelques remarques. D'abord, à l'aide de cette théorie, tirée des faits les plus avérés en physiologie, Broussais est parvenu à expliquer chez certains animaux qui n'ont pas de cœur, comme les sangsues par exemple, des particularités d'organisation dont la zoologie jusque là n'avait pu rendre compte; de plus ce fut à l'aide de cette théorie, qu'il donna le premier de l'usage du foie et de la rate dans les adultes, et du développement de l'un de ces organes dans le fœtus, une explication qui depuis a fait loi, et qui consiste à les faire regarder

comme des diverticulum du sang. Nulle part plus que dans ce travail, complété par son *Mémoire sur les particularités de la circulation avant et après la naissance* (1), ne se montre avec plus d'éclat et de vigueur la méthode, l'ordre, la force de déduction, qualités spéciales au génie de Broussais. Jamais manière d'énoncer les choses ne fut ni plus claire ni plus formelle, jamais les faits ne furent plus nettement posés, jamais les conséquences plus rigoureusement tirées; il marche dans ses généralisations en ayant toujours pour guides la physiologie et l'anatomie.

Il est encore un autre point de vue sous lequel ce mémoire sur les capillaires se recommande à l'attention de tous ceux qui veulent connaître les principes de la réforme de Broussais, et suivre en même temps par cette étude les progrès que la médecine a faits de notre temps; la théorie des capillaires est la base même de la théorie de l'inflammation, sur laquelle repose tout le système de la doctrine physiologique.

En 1812, Broussais fut décoré de l'ordre éphémère de la Réunion, qui devait être remplacé trois ans plus tard pour lui par la décoration de la Légion-d'Honneur. Broussais n'a jamais de sa vie attaché la moindre importance à ces distinctions, toutes de vanité, et qui à ses yeux, comme à ceux de tout observateur impartial, sont des signes de la faveur bien plutôt que ceux du

(1) *Mémoires de la Société médicale d'émulation*, Paris, 1817, t. VIII, p. 90 et suiv.

mérite. Il fut ainsi nommé officier, puis commandeur de l'ordre. Cette dernière dignité, il l'obtint quelques mois avant sa mort.

En 1814, Broussais revint à Paris, après avoir été pendant la retraite médecin de l'hôpital de Pau, poste qu'il occupa peu de temps. De retour dans la capitale, Broussais, fortifié par les longues années d'observation qu'il venait de passer dans les diverses parties de l'Europe, affermi par des méditations incessantes sur ses nouveaux principes, assuré d'avoir trouvé la vérité sur les points fondamentaux de sa doctrine, se mit dès lors avec l'énergie que nous lui avons connue, à cette grande œuvre qu'il a continuée jusqu'au jour même de sa mort. C'est réellement à dater de cette époque (1815) que commence la réforme médicale; la révolution est déjà toute accomplie dans sa pensée, il ne reste plus qu'à la mettre au jour et à lui frayer sa voie dans le monde. Les obstacles sans nombre qu'il devait rencontrer n'effrayèrent point son courage; il les prévit tous et ne s'en inquiéta pas. Ce n'était pas pour rien que la nature avait mis en lui de si puissantes et si nobles facultés; ce n'était pas pour rien qu'une rude expérience l'avait préparé à toutes les luttes : il descendit donc dans l'arène avec toutes les forces nécessaires pour la parcourir.

Desgenettes l'avait fait nommer second professeur au Val-de-Grâce, où il était lui-même le premier. C'est là que le réformateur commença à élever la voix. Le Val-de-Grâce venait d'être pour la seconde fois érigé

en hôpital d'instruction; mais avant de porter ses doctrines sur ce théâtre quasi-officiel, Broussais voulut disposer la route par des cours particuliers qu'il entreprit d'après les conseils de M. Duteil, dont la mémoire à cause de cette circonstance lui fut toujours chère.

Il fit ces cours rue du Foin, dans une salle des plus modestes, où Bichat avant lui, je crois, avait professé, et où professèrent en même temps que Broussais, ou après, tant d'hommes devenus depuis célèbres dans la médecine et les sciences accessoires. C'est là que retentit alors pour la première fois cette voix puissante qui devait pendant plus de vingt années consécutives remuer toute la jeunesse médicale, exciter les plus ardents enthousiasmes et les hostilités les plus vives, et qui ne devait s'éteindre qu'avec la vie même et avec le triomphe des doctrines qu'elle proclamait. C'est alors que Broussais commença à former toute cette génération de médecins qui poursuivent aujourd'hui les idées de leur maître, et qui assurent à la médecine physiologique une longue domination et une incontestable utilité.

Quelque obscurs que fussent nécessairement ses débuts, ils causèrent cependant une assez vive sensation, non pas seulement parmi la jeunesse qui les applaudissait, mais aussi dans le corps enseignant, en butte aux rudes atteintes du réformateur, dont les premiers coups étaient peut-être encore plus vigoureux et certainement plus vivement sentis qu'ils ne le furent plus tard. On s'étonna d'abord de tant

d'audace, et l'on eût bien voulu se débarrasser par le dédain d'un lutteur aussi redoutable; mais c'était là une arme bien faible si elle était commode. Broussais ne s'inquiéta même point des critiques et de l'ironie qui accueillirent ses premiers efforts; il eut bientôt la consolation de voir quelques esprits supérieurs lui rendre tout d'abord une pleine justice : Chaussier, qui déjà l'avait deviné dès 1808, et M. Marjolin, à l'exemple de Chaussier, envoyaient des élèves à Broussais, tout professeurs qu'ils étaient à la Faculté. Pour ceux qui ont entendu parler Broussais, il est facile de comprendre quel dut être alors son succès. Le ton de conviction énergique qui faisait vibrer toutes ses paroles, sa voix sonore et retentissante, son infatigable éloquence, la puissance de ses gestes, le feu de ses regards, l'attitude tout entière de sa personne, toutes les forces de son admirable constitution appliquées à un seul objet, la lucidité et la simplicité de ses raisonnements, la vérité et la justesse de ses observations; puis, pour ne rien cacher, la verve intarissable de son ironie, la pointe acérée de ses épigrammes, et la parfaite sincérité de ses attaques et celle de ses louanges; tout cela formait un ensemble d'action auquel ne pouvaient se soustraire même les esprits les plus forts. On conçoit que celui de la jeunesse, toujours si vive pour le beau et pour le vrai, dut s'attacher à cet enseignement avec une sorte de fanatisme. Il me conviendrait peu de porter ici témoignage, moi qui n'ai connu les succès de la médecine physiologique au berceau que

par ouï-dire ; mais sur les récits qui m'en ont été faits, je ne crains pas d'en appeler au souvenir des contemporains, et je ne crois pas qu'aucun d'eux puisse reprocher d'exagération au tableau bien pâle que je viens d'essayer de tracer. Broussais faisait en outre une clinique au Val-de-Grâce, qui, selon l'usage de cette époque, aboli depuis, je ne sais si c'est avec profit, était ouverte à tout le monde. L'affluence était prodigieuse, et, comme on le remarqua, l'Ecole de médecine était véritablement alors au Val-de-Grâce : Rome n'est plus dans Rome. Les professeurs délaissés étaient atteints à la fois dans leur vanité, et par suite dans leur intérêt. De là des haines que Broussais dédaignait avec son courage habituel, qu'il bravait même, mais qui pendant quinze ans lui ont fermé le chemin, non pas de la gloire, non pas même de la fortune s'il avait voulu la rechercher, mais de toutes les positions officielles auxquelles il ne fallut rien moins qu'une révolution politique pour le faire arriver. Du reste, il n'ignorait pas en engageant cette lutte les sacrifices de tous genres qu'elle lui préparait. « J'ai sa-» crifié, dit-il quelque part, les avantages que l'on es-» père ordinairement des titres de professeur et d'au-» teur au plaisir de dire la vérité. » Il disait bien vrai, et il ne put entrer qu'après 1830 à la Faculté et à l'Institut, où sa place était dès long-temps marquée, sans que du reste l'Académie des sciences ait voulu la lui reconnaître. Et cependant un grand suffrage devait lui assurer la protection de ce corps : Cuvier avait dit

en séance publique : « Je ne discute pas la valeur de » sa doctrine sur l'essentialité des fièvres; je ne l'ap» prouve ni ne la condamne; mais je dis que s'il a raison, » comme c'est probable, c'est là une de ces découvertes » qui ne se produisent que tous les deux ou trois » siècles. »

Tel était donc l'état des choses en 1816; l'ancienne médecine, attaquée par un athlète aussi vigoureux, se défendait par des hostilités sourdes, par des sarcasmes qui lui étaient rendus avec usure; c'est-à-dire qu'elle se défendait fort mal. Mais un coup bien plus redoutable vint la mettre à l'agonie, et dès lors on put prévoir qu'elle ne s'en relèverait pas; ce fut la publication de l'*Examen de la doctrine médicale généralement adoptée.* Ce livre fit un effet prodigieux dont les témoins contemporains ont pu seuls avoir une juste idée. Il est vrai que son apparition avait été préparée de longue main. Ce n'était point une attaque isolée, une attaque partielle; c'était le résumé de toutes les attaques antérieures réunies en un faisceau qui centuplait leur face et qui devait la rendre définitivement victorieuse. Les principes de l'*Examen* étaient déjà en germe dans l'*Histoire des phlegmasies.* Pendant six ans quelques autres ouvrages avaient continué à différents intervalles l'œuvre commencée, et depuis deux ans des cours publics suivis d'un nombre immense d'auditeurs assidus, de prosélytes enthousiastes, des discussions de tous genres, des cliniques habilement dirigées et élevées à la hauteur de leçons, tels

étaient les précurseurs de l'*Examen ;* de là la sensation inouïe qu'il causa dans le public médical. Le livre avait d'ailleurs en lui-même la plus haute valeur; jamais imagination plus vive n'avait été au service d'une observation plus profonde et plus étendue; jamais style n'avait mieux servi, par l'indépendance et l'originalité de ses allures, un esprit plus fort et plus certain de lui-même, dans l'immense révolution à laquelle il allait donner le sceau. Le médecin obscur dont l'ouvrage servait de texte à la doctrine de l'*Examen* disparut complétement dans le débat : la médecine dominante sentit bien que ce n'était pas à un de ses membres les moins distingués que s'adressait le révolutionnaire ; c'était sur elle tout entière que tombaient ses plus irrésistibles traits.

Du reste l'auteur ne se dissimulait point qu'il allait soulever contre sa personne et ses opinions les attaques les plus nombreuses et les plus passionnées. Il a exprimé lui-même, avec le style qu'on lui connaît, quelle était alors sa disposition d'esprit au moment d'engager le combat, et je ne saurais mieux faire que de le laisser parler. Je vais donc donner de longs extraits de la préface de la première édition de l'*Examen*. Ces citations seront presque une nouveauté ; car les exemplaires de cette première édition sont fort rares, et il est impossible aujourd'hui de s'en procurer dans la librairie. Cette préface n'a point été répétée dans les éditions subséquentes. Voici comment Broussais s'exprime :

« Lorsque je publiai la première édition des Phleg-
» masies, j'écrivis que quand les faits sont pour ainsi
» dire tous connus, il suffit de les rapprocher pour
» en tirer de nouvelles lumières. . . . .
» Quelques unes de mes idées sont désormais répan-
» dues dans un cercle assez étendu pour que déjà
» plusieurs médecins, les regardant comme leur pro-
» priété, viennent quelquefois me les soumettre à
» moi-même, ou les annoncent au public comme des
» opinions vulgaires. . . . . J'ai donc lieu d'être
» surpris d'avoir entendu solennellement déclarer que
» chacun était d'accord sur ce point (que les fièvres
» essentielles rentreraient quelque jour dans la série
» des inflammations locales), et qu'on s'attendait à voir
» incessamment la réduction des fièvres primitives
» généralement admises de nos jours. Mais je sais
» qu'il est des gens fort habiles pour trouver dans les
» anciens les découvertes des auteurs les plus mo-
» dernes. . . . .

» Cette considération, la crainte assez fondée où
» je suis qu'on dénature mes idées, et surtout l'intérêt
» de l'humanité, m'ont décidé à publier cet ouvrage,
» sans me permettre de calculer tous les désagréments
» qu'il peut attirer sur moi. Je sais que je blesse bien

» des amours-propres, et que le motif d'être utile à
» mes semblables ne me servira point auprès de bien
» des gens. On se plaindra du défaut de respect pour
» certaines autorités révérées; on s'indignera, on cher-
» chera à m'humilier : j'ai tout prévu, rien ne m'ar-
» rête. Puis-je ignorer que tous les hommes qui ont
» voulu éclairer leurs concitoyens ont été cruellement
» persécutés, et que les découvertes les plus utiles
» ont excité les murmures de la multitude irréfléchie?
» Harvey passa pour fou quand il annonça la décou-
» verte de la circulation; l'inoculation fut solennelle-
» ment prohibée, et la vaccine, malgré tous ses
» bienfaits, trouve encore aujourd'hui de violents an-
» tagonistes.

» Je ne me flatte point d'échapper au sort commun;
» peut-être verrai-je au nombre de mes persécuteurs
» des hommes que j'estime et qui m'ont honoré de leur
» confiance et de leur protection. J'y serais très sen-
» sible; mais je sacrifie tout au désir d'être utile, et à
» l'indignation que m'inspirent ces secours barbares
» que l'esprit de système prodigue à des malheureux,
» dont la reconnaissance est souvent en proportion
» des tourments qu'on leur a fait endurer quand ils
» n'en ont pas été les funestes victimes.

» Je n'ai point cru devoir adoucir ma critique par des
» éloges accordés à la célébrité ; j'aurais manqué mon
» but en inspirant trop de confiance pour des ouvrages
» qui ne sauraient être lus sans danger par ceux qui
» n'ont pas été prémunis contre les erreurs qu'ils con-
» tiennent. Je ne dis pas qu'il ne s'y trouve rien de
» bon, et je désire qu'on en profite ; mais le ton d'ar-
» rogance de leurs auteurs, et l'obstination qu'ils
» mettent à s'opposer à la recherche de la vérité,
» méritaient qu'on les fît sérieusement rentrer en eux-
» mêmes ; un jour ils seront appréciés, et l'histoire
» en les mettant à leur place applaudira peut-être à
» ma résolution.

» Mais ce motif n'influe en rien sur ma conduite ;
» je ne suis point possédé de la chimère de l'immor-
» talité. Je désire rendre des services à l'humanité,
» autant que mes moyens m'en donnent les facultés,
» et ne suis nullement affligé par l'idée que d'autres
» en rendront de plus considérables, et m'obscurciront
» avant ou après ma mort. Mon but est de former des
» médecins d'une pratique plus heureuse que ne peut
» l'être celle des systématiques à la mode. J'y parvien-
» drai, j'en suis sûr, parce que depuis douze ans j'ai
» coutume d'y parvenir, parce qu'aucun de ceux qui

» m'ont entendu, qui m'ont vu pratiquer, n'a résisté à
» la force de la vérité : j'ose espérer d'en élever un
» assez bon nombre pour susciter à l'erreur des enne-
» mis qui finiront un jour par la détruire.

» Les gens qui n'ont coutume de prononcer le nom
» d'humanité que par spéculation, me supposeront
» des intentions pareilles aux leurs ; ils seront appuyés
» par certains médecins qui ont leurs raisons pour
» soutenir que les théories sont indifférentes au trai-
» tement. Je les attends pour leur répondre au lit des
» malades. Il y a plus, j'en appelle à leur conscience,
» s'ils ont le courage de profiter de mes avis auprès
» de ceux qui implorent leurs secours. Je lis dans la
» pensée de mes détracteurs ; plus d'une fois ils ont
» senti l'insuffisance de la doctrine qu'on leur a si la-
» borieusement inculquée : *Difficiles habuere nugas.*
» Mais ils se sont mis en avant ; ils ont loué, ils ont
» écrit, ils croient leur honneur intéressé à défendre
» une cause qu'ils savent bien être mauvaise ; c'est
» assez pour m'en faire des ennemis.

» Ils excuseront les vices les plus frappants de cer-
» tains ouvrages en alléguant que les auteurs, guidés
» par les vues les plus profondes et pleins de la ma-
» jesté de leur sujet, n'ont pas dû s'appesantir sur des

» particularités, mais dessiner à grands traits les ca-
» ractères invariables des maladies, et que le perfec-
» tionnement de détail appartient aux esprits de second
» ordre. Je ne reconnais dans ce langage concerté que
» le bruit d'un écho qui cessera bientôt d'être répété
» par les médecins qui chercheront à le vérifier dans
» la pratique.

» Les traits caractéristiques des maladies doivent
» être puisés dans la physiologie : formez un tableau
» aussi vrai qu'animé des malheureux livrés aux an-
» goisses de la douleur ; débrouillez-moi, par une sa-
» vante analyse, les cris souvent confus des organes
» souffrants; faites-moi connaître leurs influences
» réciproques; dirigez habilement mon attention vers
» le douloureux mobile du désordre universel qui
» frappe mes sens, afin que j'aille y porter avec sécu-
» rité le baume consolateur qui doit terminer cette
» scène déchirante; alors j'avouerai que vous êtes un
» homme de génie. Mais tant que vous vous bornerez
» à rassembler quelques traits saillants des désordres
» pathologiques, pour en former des groupes intellec-
» tuels qui ne se rattachent point aux organes; tant
» que vous me défendrez de vérifier, par des rappro-
» chements physiologiques, la vérité des abstractions ;

» tant que vous n'aurez point rallié les désordres les
» plus violents aux lésions les moins prononcées, et
» même au degré d'action de chaque viscère qui con-
» stitue l'état de parfaite santé, je dirai que vous n'a-
» vez point compris l'énigme de la nature vivante, et
» vos déclamations ne me feront pas plus d'effet que
» les cris de vos aveugles partisans. . . . . . .
» . . . . Au reste ceux-ci auront plus à souffrir
» que moi, et je les plains, parce que la vérité et la
» consolation de bien faire suffisent pour me venger.

» Tout autre pouvait en faire autant que moi; je le
» sais : une idée-mère bien exploitée et des circon-
» stances font souvent tout le mérite d'un sujet né
» avec des talents assez médiocres. Je ne me flatte point
» de l'espoir d'être pris pour un génie; mais, puisque
» ma position est telle que je puis rendre un service à
» l'humanité, ma conscience m'ordonne de n'en pas
» perdre l'occasion. Voilà tout mon secret, si l'on
» m'en suppose d'autre on aura tort, et je m'en soucie
» fort peu, puisque je suis préparé à tout. Un jour
» viendra que je serai jugé avec plus d'impartialité que
» je ne puis l'être aujourd'hui, et ma mémoire n'en
» souffrira point.

» . . . .

» . . . . . C'est au milieu des camps, des ar-
» mées et dans les hôpitaux militaires que j'ai rectifié
» mes premières idées médicales ; j'en ai fait la décla-
» ration dans l'*Histoire des Phlegmasies*. Quelques
» personnes en prendront occasion d'argutier contre
» moi, comme elles l'ont déjà fait. Suivant elles, on n'y
» traite que des malheureux épuisés par la fatigue, les
» intempéries de l'air et les mauvais aliments. Cette
» allégation est absurde : nos soldats n'ont pas toujours
» été tourmentés par des marches forcés ; ils n'ont pas
» toujours été réduits à la misère. Combien de fois
» leurs victoires ne leur ont-elles pas valu d'excellentes
» garnisons, qui leur procuraient à la fois le repos et
» toutes les commodités de la vie ! D'ailleurs, les offi-
» ciers de tout grade ont souvent imploré mes con-
» seils, aussi bien que ceux de mes collègues. Nous
» n'avons pas été constamment relégué dans les hôpi-
» taux ; bien souvent, les médecins civils des pays où
» nous avons séjourné nous ont appelés à leurs consul-
» tations : plus fréquemment encore les habitants ont
» su nous apprécier, et tirer parti de notre expérience.
» Il en est peu d'entre nous qui n'aient eu l'occasion
» d'associer la médecine civile à la médecine militaire,
» et qui n'aient observé les maladies de tous les âges

» et des deux sexes, dans les différentes latitudes de
» l'Europe. Nous avons donc réuni, aux avantages de
» voir les causes les plus puissantes des infirmités hu-
» maines, telles que le froid, le chaud, la fatigue, les
» excès, la disette, les émanations nuisibles, en action
» sur un grand nombre d'hommes à la fois; nous avons,
» dis-je, réuni à ces avantages le privilége de comparer
» les tempéraments et les maladies habituelles des dif-
» férents climats, et d'obtenir des médecins indigènes
» des renseignements précieux sur les méthodes de trai-
» tement qui leur procuraient les succès les plus con-
» stants. . . . .
» . . . .

» Ainsi, depuis deux ans, rendu à la pratique civile
» de la capitale, où j'exerçai d'abord à la suite de ma
» réception, après avoir passé ma première jeunesse
» dans le service de santé de la marine militaire; je
» cherche à réunir tous les genres d'observations qui
» peuvent concourir à former un véritable médecin, et
» j'y ajoute la méditation des auteurs les plus recom-
» mandables de tous les temps.

» Tels sont mes titres pour écrire un ouvrage de
» médecine pratique; si je les expose, ce n'est point
» dans l'intention d'en tirer une ridicule vanité, puis-

» qu'ils sont, pour la plupart, le pur ouvrage du
» hasard, mais afin d'inspirer à mes lecteurs une con-
» fiance nécessaire, et de les prémunir contre les insi-
» nuations de la calomnie, qui m'a déjà trouvé digne
» de ses traits envenimés. »

Voici, pour résumer en peu de mots tout le débat, le principe de la réforme :

Sur les traces de Brown, Pinel avait fait faire, il faut le dire à sa gloire, un grand pas à la médecine en distinguant et en classifiant les fièvres selon la nature des symptômes par lesquels elles se manifestaient ; seulement l'analyse et l'observation étaient trop peu précises : la fièvre avec le nom vague d'adynamique, d'ataxique, typhoïde, etc., semblait atteindre l'organisation tout entière, sans avoir une place spéciale où l'art pût l'étudier et la combattre. De là entre les mains de Pinel, et surtout entre celles de ses disciples, cette méthode, on pourrait dire toute logique, toute abstraite, de considérer les fièvres comme des êtres réels qu'on pouvait atteindre et combattre corps à corps ; de là ce qu'on a appelé l'essentialité des fièvres. Broussais éloignant tous ces fantômes, toutes ces *entités* qui n'avaient rien de réel que dans les esprits bizarres qui les créaient, fit observer avec des démonstrations irréfutables que la fièvre, loin d'être répandue dans l'organisme entier, avait au contraire son siége spécial dans un organe; que c'é-

tait là, et là uniquement, qu'il fallait aller chercher le mal pour le guérir ; il ajouta que par suite, et la chose allait en quelque sorte d'elle-même, au lieu de ces noms indéterminés qui ne venaient point de l'observation, il fallait des noms précis, tirés des organes souffrants dans les différents cas observés : ainsi destruction de l'essentialité des fièvres, localisation des lésions morbifiques, réforme de toute la nomenclature nosologique, tel fut le résultat proclamé dans l'*Examen*. Pinel et toute son école brownienne avait divisé les fièvres en deux grandes classes : sthénique et asthénique, selon que la surexcitation ou la prostration des forces dominait dans les symptômes généraux. Dans le premier cas, il fallait affaiblir le malade, ce qui du reste était excessivement rare, et dans le second cas il fallait le relever de son atonie, ce qui était infiniment plus fréquent. Mais, chose merveilleuse, les stimulants les plus énergiques n'avaient jamais qu'un effet très passager, et le monstre adynamie, comme l'appelait Broussais, ne manquait jamais d'accroître son incurable faiblesse à mesure qu'on le combattait par les toniques les plus puissants ; d'où venait cette déplorable contradiction qui faisait tant de victimes et qui causait aux observateurs sérieux, sans être éclairés, le plus profond et le plus douloureux étonnement. La doctrine de Brown et de Pinel était ici parfaitement muette et parfaitement impuissante. Dans celle de Broussais, au contraire, tout s'expliquait de la manière la plus simple et la plus vraie : les stimulants qui devaient combattre

l'asthénie, augmentaient l'inflammation de l'organe souffrant, et par là débilitaient encore le malade, loin de le fortifier.

L'explication était si simple et si juste, qu'elle frappa tous les esprits impartiaux. Il n'y eut plus que la mauvaise foi ou la passion ignorante qui pussent résister. C'est à leur faire la guerre à l'une et à l'autre, dans l'intérêt de la vérité, que M. Broussais a consacré le reste de sa carrière.

Nous n'avons fait qu'indiquer ici d'une manière bien brève et bien incomplète l'idée fondamentale sur laquelle repose tout entière la révolution immortelle qu'a accomplie la médecine physiologique. C'est surtout dans l'ouvrage de M. Broussais qu'il faut en suivre le développement ; il y a peu de lecture à la fois plus attachante et plus facile ; la question est si nettement posée, qu'il faut une médiocre attention et une science ordinaire pour la comprendre et en suivre toute la solution. Il convient peut-être d'expliquer ici le sens de la réunion de ces deux mots, médecine physiologique. Est-il donc possible que la médecine ne s'appuie pas sur la physiologie ? et quelle peut donc être sa base, si elle en a une autre que celle-là ? ou bien si la physiologie est l'unique base de la médecine, qu'est-ce donc que cette médecine nouvelle qui s'intitule hardiment physiologique, comme si aucune des précédentes ne l'avait été ? C'est que, il faut bien le dire, cette habitude de ne considérer que des entités et de leur rapporter les faits mêmes que l'observation pouvait fournir,

avait perverti la médecine tout entière à la recherche de ces entités. Elle s'arrêtait très superficiellement aux symptômes qui, selon elle, les lui devaient révéler, et ne s'inquiétait pas de ce qu'ils étaient en eux-mêmes, ni de l'état pathologique des organes, ni des symptômes par lesquels se révélaient les lésions locales : ainsi il était vrai de dire que jusque là la physiologie, malgré l'immense éclat qu'elle avait jeté entre les mains de Bichat, malgré les admirables travaux de Haller, la physiologie n'avait point été appliquée à la médecine ; c'était là une gloire toute nouvelle réservée à Broussais, et que Pinel ne sut point recueillir. Pinel peut être considéré comme l'apogée de toute l'ancienne médecine résumée dans l'essentialité des fièvres ; Broussais, au contraire, ne prenant dans l'antique arsenal que les armes éprouvées par l'observation et celles que venaient de fournir les progrès si récents de la physiologie, ouvrit une ère nouvelle au milieu des ruines de la vieille doctrine, dont l'essentialité des fièvres était en quelque sorte le testament. C'est là, sans contredit, l'une des révolutions les plus profondes que jamais la médecine puisse éprouver ; je ne crains pas même de dire que nous tous, les contemporains de Broussais, nous ne pouvons en mesurer la portée. La médecine physiologique est aujourd'hui partout ; tous les médecins, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, la pratiquent on peut dire presque sans exception. Il est impossible à qui que ce soit de prévoir ce que produira, pour la facilité et la certitude des guérisons, une semblable

méthode, appliquée par tant de mains, dont quelques unes sont si habiles.

A partir de 1816 jusqu'en 1838, c'est-à-dire pendant vingt-deux années consécutives, la vie tout entière de Broussais fut consacrée à soutenir, à défendre, à propager les doctrines de l'*Examen* : c'est à cela que se rapportent tous ses travaux, ses publications, ses leçons, ses cliniques. En 1817 paraît une seconde édition de l'*Histoire des Phlegmasies*; en 1819, des leçons particulières sur les *Phlegmasies gastriques* sont publiées par ses élèves; en 1820 il prend au Val-de-Grâce les fonctions de médecin en chef et de premier professeur, en remplacement de Desgenettes, passé au conseil de santé. Dès 1821 l'*Examen* a eu une seconde édition; mais cette fois, quoique le fond des doctrines soit identique, leur application est bien autrement étendue, bien autrement décisive. Ce n'est plus la doctrine contemporaine généralement adoptée qui est en cause; ce sont les doctrines médicales de tous les temps, de tous les lieux, de tous les auteurs illustres. La médecine physiologique, fondée par Broussais, n'est plus un antagonisme contre la médecine du jour; du haut de l'histoire entière de l'art elle apparaît comme le résumé de tous les systèmes antérieurs et le dernier mot de la science. Elle est enfin élevée à la place qui lui convient, et qu'elle est appelée à conserver long-temps.

Cependant des ouvrages de longue haleine et quelques brochures ou des articles isolés ne pouvaient suf-

fire au besoin d'une discussion qui prenait un tel développement ; c'est pour y satisfaire avec toute l'étendue convenable que Broussais fonda, en 1822, un journal sous le titre d'*Annales de la médecine physiologique*. Durant treize années ce fut là le dépôt de la plus grande partie de la polémique ardente que Broussais eut à soutenir, et de tous les faits que la pratique et l'observation quotidienne apportaient à l'appui du système. Telle était l'activité du fondateur, que, pendant les dix premières années, le quart au moins du journal, qui paraissait tous les mois, sortait de sa plume. Si plus tard ce recueil a cessé de paraître, c'est qu'après une lutte triomphante son existence n'était plus utile : la victoire une fois acquise, il fallait déposer les armes.

On a beaucoup reproché à Broussais la vivacité, les emportements de sa polémique ; mais on a certainement beaucoup exagéré ses torts à cet égard, s'il est vrai toutefois qu'il en eut. Je lui ai entendu bien souvent défendre les avantages de la polémique ; il la regardait, quand elle se tient dans de justes limites, et pour sa part il ne croyait pas en être jamais sorti, comme un des moyens les plus puissants d'accélérer le progrès des idées et de toutes les améliorations sociales. « On a pu, nous disait-il à l'une de ses cliniques » du Val-de-Grâce, on a pu vous effrayer sur les dan- » gers de la polémique ; mais ces dangers sont imagi- » naires quand la discussion est sage et modérée, et » que son but est d'éclaircir les questions. Où en se- » raient les sciences si le contrôle n'était pas ouvert à

» tous les esprits, si chacun ne pouvait apporter son
» tribut de réflexions et de critiques, qui rassure contre
» l'erreur et les préventions particulières à chaque
» homme. Il n'y a de jugement assuré, certain, que par
» la polémique, car les idées les plus justes, les plus
» clairement exprimées, ne sont pas comprises du pre-
» mier coup ni de la même façon par tous les hommes;
» la polémique les éclaire, et malheur à qui ne com-
» prendra point la valeur d'un moyen aussi honnête
» et aussi sage. J'insiste beaucoup, ajoutait-il, sur cette
» nécessité : les grandes questions de l'ordre social se
» résument toutes en cette forme. »

Ce qu'il y a de certain c'est que si Broussais s'est laissé parfois aller à une virulence qui attestait uniquement l'ardeur de sa conviction, il est impossible qu'on cite dans sa polémique un seul trait vraiment répréhensible qui puisse faire douter de la loyauté de sa discussion ou de la bonté de son cœur.

En 1828, et quand déjà depuis long-temps la réputation de Broussais était européenne, parut son ouvrage *de l'Irritation et de la Folie*, qui marque une ère nouvelle dans son génie et ses travaux. C'est là, pour la première fois, qu'il aborde, à plus de cinquante-cinq ans, des questions philosophiques qui peuvent être éclairées directement par la médecine; il reprend le grand sujet des rapports du physique et du moral, illustré au début de ce siècle par Cabanis, tenté par une foule de philosophes avant lui; Broussais reprend la question au point où l'avait laissée le plus grand des

disciples de Condillac, et il en donne une solution qu'il établit sur les bases de la médecine physiologique, c'est-à-dire de sa propre doctrine médicale.

Il ne nous appartiendrait pas de juger la grave question soulevée dans cet ouvrage, qui a eu le plus grand retentissement en Europe, et que la censure romaine n'a pas manqué de mettre à l'index, distinction du reste peu flatteuse, car elle a été bien aveuglément prodiguée ; tout ce qu'il convient de dire ici, c'est que le but avoué de Broussais, dans le traité *de l'Irritation et de la Folie*, est d'exposer d'abord les bases que lui et ceux de son école suivent au lit des malades, et de substituer l'observation physiologique à la psychologie dans l'étude et l'explication des faits intellectuels et moraux. La physiologie a, suivant lui, le droit exclusif de dicter des lois à l'idéologie, car en s'en éloignant on ne donne du moral humain qu'une explication dans laquelle on personnifie des abstractions. Mais il ne prétend point que la médecine en donne une explication meilleure; il dit qu'il faut au contraire abandonner la recherche des causes premières qui sont inaccessibles à l'intelligence humaine, et en livrer l'application aux moralistes, aux législateurs, aux économistes; il est vrai qu'il réduit à rien par cette doctrine le rôle des philosophes psychologistes et de la philosophie spiritualiste du temps, qu'il appelle kanto-platonicienne. On peut croire que ces attaques, parties d'une main si puissante, durent être vivement senties, et pendant dix ans la philosophie

spiritualiste a eu bien des lances à briser contre cet illustre adversaire. Mais le procès n'est pas jugé, *adhuc sub judice lis est*, et c'est peut-être là une de ces questions qu'on agite éternellement sans les vider jamais Telle est pourtant la thèse que Broussais a soutenue jusqu'au dernier moment de sa vie : moins de deux semaines avant sa mort, il lisait à l'Académie des Sciences morales et politiques un travail sur cette matière où tous ces points principaux sont discutés de nouveau.

La révolution de 1830, en faisant justice, en partie du moins, des attentats de la restauration contre la liberté et l'opinion nationales, a réparé de bien longues et de bien cruelles iniquités envers Broussais. L'un des premiers actes du ministère de Casimir Périer fut de placer à la Faculté de médecine de Paris, en 1831, cet homme qui depuis long-temps aurait dû y tenir une place éminente. Une chaire de pathologie générale et de thérapeutique fut créée pour lui, et il la remplit jusqu'en avril 1838 avec cette assiduité et ce génie qu'il avait porté dans l'accomplissement de tous ses devoirs et la défense de ses convictions médicales.

En 1832, la classe des sciences morales et politiques, de l'Institut, supprimée par Napoléon en l'an XI, et rétablie alors par les hommes intelligents qui vinrent au pouvoir, se hâta d'appeler Broussais dans son sein comme membre de la section de philosophie. Là il devait retrouver d'anciens adversaires qui l'avaient réclamé généreusement tout d'une voix pour collègue.

Ainsi fut enfin réparée la longue et inconcevable méprise de l'Académie des sciences, et l'Institut de France n'eut pas à rougir de l'absence d'un des hommes de génie qui honorent le plus et notre époque et notre nation tout entière.

De 1832 à 1838, les travaux les plus importants de Broussais se portèrent sur la phrénologie. Déjà cette science découverte par Gall l'avait occupé depuis longues années. Sans partager toutes les idées du docteur allemand, sans croire que la science fût faite, il était persuadé cependant qu'elle était possible, et il se dévoua à ses progrès avec l'ardeur qu'il portait dans tous ses travaux. Il méditait de porter l'enseignement de la phrénologie à la Faculté, etp our préparer le public médical à l'avénement de cette science nouvelle, il fit pendant long-temps chez lui des leçons particulières où il n'admettait que des personnes connues. Peu de temps après il donna des leçons publiques dans l'amphithéâtre du Val-de-Grâce. Enfin en 1836, il tenta de porter la parole dans la chaire qu'il occupait à l'École de Médecine, après avoir affermi et fixé dans son propre esprit par de longues méditations ses convictions encore un peu flottantes; mais l'empressement et l'affluence des auditeurs furent tels que le local, tout spacieux qu'il est, devint insuffisant. Pour éviter le désordre inséparable d'une réunion aussi nombreuse, Broussais et ses élèves durent chercher un autre théâtre : ce fut au salon de Mars, rue du Bac, qu'ils le trouvèrent. Là ses leçons, suivies par toute la jeunesse

médicale de Paris, durèrent pendant près de six mois, malgré la fatigue qu'elles lui causaient et une maladie assez grave qui en fut la conséquence. Mais rien n'arrêtait l'énergie du réformateur. A soixante-cinq ans passés, Broussais était encore le professeur le plus vigoureux, le plus animé de Paris; il avait tout l'enthousiasme et toutes les ressources de ses premières années, et jamais à aucune époque de sa vie il ne fit plus d'impression sur son auditoire. Voici la lettre qu'il m'écrivait alors, et où l'on trouvera racontée avec toute sa verve pittoresque, la plus grande partie des faits que je viens de rapporter.

« Paris, 22 mai 1836.

» Mon cher H., oui, je suis très d'avis que tu ailles prendre » des eaux, et que de plus tu dévisages et moules toutes » les têtes de considération. Comme il faut une excuse à tout » retard de réponse, je te dirai que. . . . qu'. . ma » foi, c'est tout simple, que j'ai la tête cassée depuis le mois » d'avril par ce diable de cours de phrénologie. Écoute bien : » Je l'ouvris le 11 avril à une heure : contre mon attente, » afflux immense ; à la deuxième leçon, le 13, pire encore : » ils envahissent le cours qui précède (Moreau) pour avoir » de la place, et y font un tapage tel que celui-ci ne peut » faire sa leçon ; à la troisième leçon, le 15, pire encore : on » avait enfermé Moreau et ses auditeurs et mis de doubles » gardes aux portes dans l'intention de n'ouvrir aux miens » qu'après Moreau fini : vaines précautions ! les gardes ex- » térieurs sont enlevés comme des enfants, les portes brisées » comme si elles étaient de verre, et les gardes intérieurs » mis en déroute. Plus, rupture de la grille de l'enceinte

» réservée, qui n'est pas de bois, comme celle de mes pou-
» les, mais de bon fer. Enfin, pression telle que je cours
» risque d'étouffer pour arriver à la chaire. Plus (moi de-
» dans), une porte de ma gauche qui était restée fermée est
» enfoncée.

» Vu ces envahissements de locaux et ces violences, je
» délibère avec le doyen, et je suspends. Il me fait espérer
» que j'obtiendrai le Jardin des Plantes. Vains efforts. Les
» professeurs de ce lieu s'y refusent. Je ne fais plus de dé-
» marches, mais on en fait : impossible de réussir nulle part.
» Informés de ces échecs, les jeunes gens font une souscrip-
» tion de quarante sous, pour subvenir aux frais d'un local;
» on trouve le salon de Mars, rue du Bac, n° 75, tout s'ar-
» range. Gisquet interrogé dit qu'il n'y a pas de difficulté,
» que j'aurai ma demande. Quand il la reçoit, ce n'est plus
» cela; il répond que mes doctrines passent pour incendiai-
» res, dangereuses pour une jeunesse ardente, matérialistes,
» athéistes, anabaptistes, anarchistes, enfin mauvaises, puis-
» que la jeunesse, qui n'aime que le mauvais, s'y précipite;
» qu'en conséquence, et vu, senti, flairé, ou présumé le
» volcan, il ne peut prendre sur lui l'autorisation, et qu'il
» veut s'en référer au ministre. Quel est ce ministre? je crois
» que c'est Montalivet; on me détrompe, c'est Passy. Je
» trouve d'aventure Las Cases qui va trouver ce dernier, et
» qui l'endoctrine. Passy répond qu'on craint de ma part
» *matérialisme* et *athéisme*. Las Cases se récrie bien haut, et
» répond que les phrénologistes sont des *matérialistes théistes*.
» Ce juste-milieu passe, et Passy promet l'autorisation à ma
» première demande. Cette demande, on la porte ce matin
» chez Las Cases qui se charge de la faire expédier en dili-
» gence. Ainsi voilà, comme tu vois, de grandes probabilités
» en faveur de la continuation de mon cours; et je ne suis
» pas tenu, grâce à l'habileté de mon avocat, à protéger

» l'âme contre les inductions de la phrénologie : mais cela est
» trop beau ! Quant à Dieu, comme j'y crois du fond du
» . . . . . ou plutôt, du devant de la tête, je ne dé-
» serterai pas son drapeau.

» Voilà ce qui me tracasse depuis bientôt deux mois.
» Ajoutez une exécrable odontalgie qui me vexe depuis dix
» jours (peut-être plus de vingt même), et un empoisonne-
» ment par la créosote que j'ai prodiguée, absorbée, déglutie,
» ingérée sans le vouloir, et tu trouveras plus qu'il n'en faut
» pour m'excuser. . . . ma foi, pour me justifier, en un
» mot, pour ce que tu voudras.

» C'est M. qui te porte la présente, puisse-t-il ne pas la
» retenir long-temps ! Adieu, mon bon ami ; guéris-toi vite
» à force de douches, vapeurs, irrigations et même injec-
» tions s'il est nécessaire. Je crois que ce sont les thermales
» qu'il te faut et non les salines.

» Amitiés de la part de M. R. C. D. M.

» Tout à toi. »

Voilà ce que Broussais écrivait alors de son cours de phrénologie. Mais ce que je dois ajouter, et que sa modestie ne lui permettait pas de dire, c'est d'abord que la liste de souscription fut en moins de deux semaines couverte de mille noms ; que la somme de 2,000 francs qui en provint servit à faire les frais d'un local, ainsi que ceux de l'éclairage, du loyer des banquettes, etc. ; et ensuite, ce qu'il ne savait pas lorsqu'il écrivit la lettre que j'ai rapportée, c'est que les fonds restants furent unanimement consacrés à perpétuer le souvenir de ses leçons. Trois médailles furent frappées, en or, en argent et en bronze, et offertes à l'illustre

professeur comme un témoignage de la reconnaissance de tous ceux qui s'étaient inscrits pour suivre ce cours. Ces médailles, gravées par Michaud, portaient d'un côté, avec l'image de Broussais, la date de sa naissance, et de l'autre l'épigraphe suivante :

A
L'ILLUSTRE AUTEUR
DE LA
MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE
ET DU
COURS DE PHRÉNOLOGIE
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR
PROF. DE LA FAC. DE MÉD. DE PARIS
MÉDECIN EN CHEF DE L'HÔPITAL MILIT.
DU VAL-DE-GRACE, ETC.
SES DISCIPLES
RECONNAISSANTS
1836

A la lettre que je viens de rapporter je crois devoir joindre l'extrait d'une autre que mon excellent maître m'écrivait quelques mois avant d'ouvrir son cours de phrénologie. On verra par quels délicats et profonds travaux il se préparait à la publication orale de ses idées. Il avait bien voulu se servir de mon zèle pour quelques unes des recherches qui l'occupaient, et voici le programme qu'il me traçait :

En tête de la lettre étaient écrits ces mots :

« Ne va pas égarer cette lettre.

» Paris, le 19 septembre 1835.

» Ce que nous avons à chercher, mon cher ami, c'est la
» direction des fibres blanches de l'encéphale, partout, mais
» principalement à la base, où doivent confluer celles du
» cerveau, celles du cervelet, et celles de la moelle.

» Comme il y a des nerfs de sentiment et des nerfs de
» mouvement parmi les cérébraux, il est nécessaire de véri-
» fier si les racines de ces nerfs puisent de la substance blan-
» che dans les bandelettes, correspondant au sentiment et
» au mouvement, suivant celle de ces facultés à laquelle ils
» président.

» Comme certains nerfs (idem) président aux deux facultés,
» il faut vérifier s'ils ont une double origine, l'une de la
» substance blanche du sentiment, et l'autre de celle du
» mouvement; car on présume que ces deux substances peu-
» vent marcher parallèlement, ou tressées ensemble dans le
» même névrilème dans les nerfs cérébraux, sans doute
» chacune ayant une enveloppe différente. C'est à vérifier,
» mais c'est difficile. La huitième et la neuvième paire sont
» celles où l'on peut le plus soupçonner cette marche paral-
» lèle des deux substances; mais pourquoi pas dans beaucoup
» d'autres? le tout pour les nerfs cérébraux d'abord.

» La pulpe du sentiment se distingue très bien de la pulpe
» du mouvement tout le long de la moelle, puisque celle du
» sentiment est en arrière, et celle du mouvement en avant;
» le mélange et l'emprisonnement des deux substances dans
» le même névrilème est également facile à constater dans
» les nerfs rachidiens, puisqu'on voit les racines antérieures
» concourir comme les postérieures à la formation de ces

» nerfs. Mais cela ne se distingue pas facilement à l'origine
» des nerfs cérébraux, parce que l'on n'a pas suivi les deux
» bandelettes du rachis à la base de l'encéphale, de manière
» à pouvoir dire : *voilà* la continuation de la surface anté-
» rieure qui donne les racines du mouvement dans la moelle :
» *voici* la continuation de la surface postérieure qui fournit
» les racines destinées au sentiment dans la même moelle.

» C'est donc ce qu'il faudrait faire; il y a des nerfs de pur
» sentiment (les optiques, les olfactifs, portion molle), ceux-
» là ne peuvent puiser que dans la pulpe du mouvement,
» l'olfactif dans la scissure de Sylvius, et les autres, etc.
» Cela peut aider la recherche. Il s'agirait ensuite de vérifier
» si ce n'est pas la continuation de la surface postérieure de
» la moelle (pulpe de sentiment) qui va former les épanouis-
» sements blancs de la base centrale ou les bandelettes, où
» puisent les nerfs de sentiment : de voir si la surface anté-
» rieure de la moelle (pulpe de mouvement) ne fournit pas
» d'autres épanouissements ou des bandelettes voisines des
» premières, où puiseraient des nerfs du mouvement.

» De plus il s'agirait de vérifier si la surface médullaire
» du mouvement, dans la moelle, arrivée dans le crâne, ne
» va pas se continuer dans les hémisphères du cervelet et du
» cerveau, en se réunissant en bandelettes, en faisceaux, en
» cuisses, en bras, en pédoncules; les noms ne font rien à
» la chose; si la surface médullaire du sentiment (dans la
» moelle) ne s'introduit pas dans les ventricules du cervelet
» et du cerveau pour les tapisser; de constater comment elle
» se comporte dans ses rapports avec la pulpe du mouvement
» dans le pont de Varole, le corps calleux, les hémisphères
» du cervelet et du cerveau; de bien déterminer quand et
» comment les fibres blanches du mouvement se séparent
» des fibres du sentiment pour aller former ces faisceaux
» rentrants du cerveau qui contiennent de la substance grise

» dans leurs centres (corps striés, couches optiques); car il est
» prouvé, par les hémorrhagies de ces points des fibres ren-
» trantes, qu'elles ne contiennent point de pulpe de sentiment.

» Voilà terriblement de questions, mais c'est matière à
» recherche et à *Thèse*. Il faut un procédé qui prépare bien
» l'encéphale à la dissection. » Adieu. »

Me voici arrivé presque au terme de ma tâche; j'ai tracé avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible l'histoire de cette grande vie qui va bientôt s'éteindre. Après son cours de phrénologie, c'est-à-dire pendant près de deux ans, Broussais n'a rien publié, mais son activité n'en était pas moindre; sans parler du long mémoire qu'il lut en octobre à l'Académie des sciences morales, et que j'ai déjà rappelé plus haut, il préparait une seconde édition de son célèbre ouvrage *de l'Irritation et de la folie*. Je puis assurer que cet ouvrage, sans être aussi complétement fini que l'auteur l'aurait voulu, est achevé cependant et tout-à-fait en état de paraître : lui-même me l'a plusieurs fois répété, et l'examen du manuscrit qu'il m'avait aussi confié m'en a convaincu. Au volume unique de la première édition se trouvera ajouté la valeur à peu près d'un autre volume où les considérations phrénologiques les plus importantes seront développées, et rattachées toutes aux questions psychologiques et morales traitées dans le livre auquel celui-ci devait servir de complément. Je crois pouvoir annoncer au monde médical que cette œuvre ne sera pas long-temps encore ravie à son avidité.

Broussais est mort au milieu des travaux qu'il méditait, plein de vigueur d'esprit, et l'on pourrait ajouter de vigueur de corps, le samedi 17 novembre 1838, à une heure du matin. Il était à Vitry, dans la maison de M. Delaunay, libraire, fils du logeur chez lequel il était descendu pour la première fois à Paris quarante années auparavant. Le malade s'était fait transporter à la campagne le dimanche 11 novembre, et il espérait y trouver quelque repos à ses derniers moments dont il sentait déjà l'inévitable approche.

Ses funérailles ont eu lieu le mercredi 21 novembre, au milieu de la douleur d'un nombreux cortége composé de tout ce que les sciences et les lettres comptent d'éminent, et de toute la jeunesse de nos écoles.

Tout le corps des officiers de Santé militaire résidant à Paris, en uniformes, ayant à leur tête les Membres du conseil de santé des armées, et les députations des corps savants auxquels appartenait Broussais, s'étaient rendus à la maison mortuaire où se trouvaient déjà les nombreux amis du défunt; cette réunion, qui formait plus de cinq cents personnes, sortit pour l'accompagner jusqu'au Val-de-Grâce où le service devait se célébrer. Les quatre coins du drap mortuaire étaient portés par MM. Larrey, Droz, Orfila et Boissy-d'Anglas. La jeunesse qui se pressait aux alentours, prit le corps du maître et le traîna jusqu'à l'église. Après le service, le cortége, qui se composait alors de plus de cinq mille personnes, repassa de nouveau dans la rue d'Enfer; on s'arrêta

pieusement quelques instants devant la maison du défunt comme pour lui faire un dernier adieu. Une seconde station funèbre eut lieu devant l'École de Médecine illustrée par le grand professeur, puis une troisième devant l'Institut, où sa parole avait retenti pour la dernière fois. En passant devant la colonne de la place Vendôme, le char, toujours traîné par les jeunes gens et tous ses amis, s'arrêta quelques instants : Broussais avait eu la confiance du grand homme ; lui aussi, il avait fait partie de l'Empire, et la foule alliait dans un même sentiment d'admiration et de reconnaissance le grand capitaine et le grand médecin. Sur les boulevards une foule nombreuse regardait passer en silence ce cortége attristé. Jamais en effet douleur n'avait été en pareille circonstance ni plus vraie ni plus profonde. Il n'était peut-être pas un seul de ces hommes ici réunis qui n'eût personnellement connu et chéri Broussais. Le deuil fut ainsi mené jusqu'au Père-Lachaise. Plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe au nom des corps illustres dont le défunt faisait partie; on trouvera plus loin ces discours. Le corps a été provisoirement déposé dans le caveau de la famille d'un de ses amis, en attendant le monument que l'admiration et la reconnaissance de ses élèves ne tarderont point à lui élever.

DEUXIÈME PARTIE.

PARTICULARITÉS ET ANECDOTES.

J'ai essayé de tracer dans la partie précédente la biographie de Broussais ; j'ai tâché de le montrer dans les circonstances successives de sa vie, dans ses travaux, dans ses luttes contre la fortune, dans ses combats de doctrine ; il me reste à faire connaître ce qu'étaient sa personne, son caractère et ses habitudes. J'ai été parfaitement à portée de l'étudier longuement et avec soin. Je l'ai vu dans les détails de la vie de chaque jour ; et l'amitié dont il m'honorait m'a permis de l'observer sans aucune restriction. A côté du grand médecin j'essaierai de faire voir quel a été l'homme, et je crois que ce tableau, bien que réduit à de plus petites dimensions, ne le montrera pas sous un jour moins favorable que l'autre. On a pu admirer le réformateur qui découvre par de patientes observations les principes du perfectionnement, la ténacité et la constance héroïque qui en poursuit la publicité et la réalisation malgré tous les obstacles ; on a pu admirer

l'écrivain qui a su mettre un puissant et original talent de style au service d'une belle cause ; je ne crois pas qu'on admirera moins le cœur ardent et généreux, l'application infatigable, la bienveillance la plus intelligente et la plus générale, l'énergie du caractère, le dévouement, la conviction, le désintéressement, le scrupuleux accomplissement du devoir, la grandeur d'âme, en un mot toutes les vertus privées dont Broussais a offert tant d'exemples. Mon affection ne m'aveugle pas jusqu'à ce point que je prétende trouver dans mon maître une perfection qui ne lui a pas été donnée plus qu'à aucun de nous ; mais je crois qu'en balançant le bien et le mal, il est fort peu d'hommes dont la valeur morale puisse être regardée comme supérieure à la sienne. Je désire que les particularités qui vont suivre, les seules que ma mémoire me fournisse, donnent aux autres la conviction sincère dont je suis moi-même animé.

Sa stature était au-dessus de la moyenne, il avait cinq pieds quatre pouces. Ce qui frappait tout d'abord dans sa personne c'était une apparence de vigueur et de force qui se manifestait également au repos et dans l'action ; ses épaules étaient fort larges, ses bras et ses cuisses énormes, ses mains étaient fortes et épaisses, sa démarche était habituellement ferme, peut-être même un peu lourde ; mais on voyait au milieu de cette gravité même la puissance d'organisation qui la causait. L'activité prodigieuse de corps dont il était doué dans sa jeunesse n'avait été que faiblement atteinte

par l'âge; à la moindre émotion un peu vive qu'il ressentait, quand il était en marche, son pas s'animait aussitôt, et on l'eût dit prêt à s'élancer. Il était impossible de le voir agir sans avoir aussitôt l'idée d'un être puissant; son cou principalement portait ce caractère de force qu'on a remarqué souvent dans les hommes de génie comme dans les hommes d'une grande vigueur purement corporelle. Il avait les organes dans l'état du plus parfait équilibre et d'une énergie capable d'user celle de plusieurs hommes; sa voix, infatigable comme la conviction qu'elle exprimait, a souvent lassé deux ou trois auditoires de suite : il était comme un type de la vie physiologique normale des organes; l'action des vomitifs, des purgatifs, des digestibles, se traçait chez lui avec une régularité et une précision remarquables. L'alimentation était et avait toujours été un besoin impérieux; il est mort par un défaut d'alimentation suffisante, non parce qu'il ne mangeait pas assez, mais parce qu'il ne digérait pas bien. Les opérations auxquelles il a été soumis dans les derniers mois de sa vie l'ont condamné à mort en le condamnant au repos, parce qu'il ne lui était plus possible de digérer; on peut voir d'ailleurs ce que je dirai à ce sujet dans l'autopsie. Il avait été fort adroit de ses mains, mais le panaris qu'il avait eu lorsqu'il servait dans la marine marchande, leur avait ôté une partie de leur souplesse.

Sa tête, qui dans sa jeunesse avait été couverte de cheveux châtains foncés et très doux, était énorme; elle

avait près de vingt-deux pouces de circonférence, et l'ovale en était remarquablement régulier. Voici les principaux caractères phrénologiques que la face et le crâne présentaient :

Les organes des faits, sur la ligne sourcilière, offraient un développement fort grand dont il était très fier et à bon droit, car ils avaient fait de lui un des plus actifs observateurs et des plus profonds dont la science puisse s'honorer. Les organes de la comparaison et de la causalité étaient très proéminents, et formaient même sur le front une sorte de saillie pareille à peu près à celles qu'on trace pour les démonstrations sur les modèles de phrénologie. De l'un et de l'autre côté de la tête, au-dessus des oreilles, deux proéminences considérables annonçaient la combativité. C'était sans doute à cette qualité spéciale qu'il devait l'ardeur et la puissance irrésistible de sa polémique; ceci pourrait en outre justifier ce qu'il disait de lui-même quand il affirmait qu'il aurait autant fait comme militaire qu'il avait fait comme médecin ; sur le champ de bataille il n'aurait pas été moins puissant que dans l'amphithéâtre. L'espérance, la fermeté, les affections, étaient excessivement développées. Sa vie atteste que l'observation phrénologique n'est pas ici en défaut ; le récit que j'en ai tracé plus haut prouve assez la persévérance dont la nature l'avait doué. La gaieté imperturbable qu'il a conservée jusqu'au dernier moment de sa vie, et que ses seules études interrompaient, montre que la faculté de l'espérance était très vive en lui. Ses dispositions à

l'affection se trahissaient par l'expression de son visage. L'amabilité de son sourire était remarquable en toute circonstance, mais surtout lorsqu'il conversait avec des femmes. Ses yeux étaient d'un gris fauve, ordinairement doux; mais dès qu'une émotion un peu vive venait à l'agiter, dès qu'une pensée un peu importante se présentait à lui, ou que quelque circonstance extérieure venait à le frapper, aussitôt son regard s'enflammait, et prenait une expression vraiment singulière et parfois redoutable. Il avait surtout une manière de regard de côté qui n'était qu'à lui, rapide, inévitable, et tout à la fois pleine de hardiesse, de franchise et de puissance. Sa bouche était moyenne et bien faite, les traits en étaient parfaitement arrêtés; son nez était délicat et très bien modelé; l'aile en était d'une mobilité très grande, pleine de finesse et d'énergie, en un mot de caractère, surtout à la partie droite. En somme, les traits de son visage étaient petits et fort accusés; l'ostéologie était vigoureuse, mais les chairs étaient minces et pleines d'élégance. Dans sa jeunesse il avait été un très joli homme, sa figure et sa tournure avaient alors frappé plusieurs personnes qui en ont conservé et m'en ont transmis le souvenir. Il n'eut jamais d'obésité; durant quelques années il engraissa malgré le régime sévère de travail et de sobriété qu'il s'imposait sans cesse, mais ce développement s'arrêta bientôt, et fut toujours très restreint. Des gens qui l'ont connu à la fleur de son âge m'ont assuré n'avoir remarqué dans sa personne aucun changement notable. Le temps marquait

bien en lui son empreinte inévitable, mais il ne s'était pas produit sur ce corps vigoureux avec l'aspect de faiblesse et de langueur qui l'accompagne très souvent. Broussais avait vieilli ; mais pour ceux qui l'avaient vu trente ou quarante ans auparavant, c'était toujours le même homme. Son originalité individuelle n'avait point été profondément altérée : son portrait fait à cinquante-deux ans montre à peine quelques cheveux gris.

Je crois que cette conservation physique ne tenait pas seulement à la vigueur de son tempérament, elle tenait aussi beaucoup, selon moi, aux habitudes d'énergique régularité dont il ne s'est jamais écarté. Quand je l'ai connu, et toute sa vie antérieure avait été aussi active, il se levait à six heures en hiver et à cinq en été, ou pour mieux dire avec le jour, car toujours le soleil le fit lever. La journée commençait pour lui par une visite au Val-de-Grâce : cette visite, dont il ne se dispensa jamais, durait deux ou trois heures, et était suivie le plus souvent d'une clinique orale à l'amphithéâtre ; à neuf heures il rentrait chez lui, prenait le déjeuner et quelque repos, le seul de la journée, jusqu'à dix heures ; il se faisait la barbe, et pendant cette occupation qu'il ne négligea point un seul jour, il dictait quelque lettre ou le sommaire des consultations qu'on lui demandait. Il passait ensuite visiter ses poules, qui étaient fort nombreuses, et sur lesquelles il faisait les remarques les plus suivies et les plus délicates : il observait leur ponte avec le plus grand soin, numérotait les petits, auxquels il donnait les noms les plus pittoresques, et

souvent les plus gracieux et les plus justes, tirant ces noms, de la forme, du plumage, des instincts particuliers de ces petits animaux; déjà en Espagne il avait cette passion pour les poules. Après cette inspection, qui était fort courte, il sortait jusqu'à l'heure du dîner pour remplir les nombreux devoirs qui l'appelaient au dehors. Tantôt c'étaient les cours de l'École de médecine, tantôt la séance de l'Institut, tantôt des consultations et quelques rares visites. Après dîner il se faisait lire d'abord le journal du matin, le plus habituellement le *Courrier français*, puis quelques livres de philosophie, et très souvent du latin, pour lequel il avait gardé beaucoup de goût. Après la lecture, c'est-à-dire vers huit heures, il se mettait au travail, et ne le quittait jamais qu'à minuit passé. Durant vingt années de suite, je l'ai vu soutenir ces habitudes sans jamais y manquer et sans en être fatigué en quoi que ce fût. Lorsqu'il lui arrivait, ce qui du reste était excessivement rare, de ne point dîner chez lui, il fallait au retour reprendre la série des occupations quotidiennes, le journal d'abord, la lecture ensuite, et il ne cessait que quand l'heure du sommeil était sonnée, quel que fût d'ailleurs le point où il était parvenu dans cette réparation d'un temps selon lui mal employé.

Voici ce que je puis attester de sa manière de travailler : jamais il n'a rien écrit qu'il n'eût auparavant tout arrêté, tout systématisé dans sa tête. Son procédé consistait à recueillir des notes très nombreuses, très exactes, et indiquant chacune un point de vue précis,

distinct; toutes ces notes une fois écrites et arrêtées, il laissait cet ensemble vaste et confus se reposer dans sa mémoire, et le soumettait à une élaboration lente et successive; peu à peu les idées se classaient, se rangeaient suivant leurs analogies ou leurs différences naturelles; et quand une fois elles étaient arrivées à maturité, il prenait la plume, et il écrivait tout d'un jet ses longs et admirables ouvrages qui lui assurent l'immortalité. Dans ceux-là il ne faisait pas de ratures, parce que la pensée, suffisamment mûrie, entraînait avec elle la forme toujours docile et toujours prête à la suivre; dans les ouvrages au contraire de moindre haleine qu'exigeait la polémique de chaque jour, les surcharges, les corrections étaient fréquentes; la pensée était trop neuve et pour ainsi dire trop peu formée; l'expression alors était plus rebelle et plus difficile à trouver. Je crois que tous les esprits systématiques doivent avoir dans leur composition des procédés analogues à ceux de Broussais, et il n'est guère possible de construire solidement quelque vaste ensemble de pensées en suivant une autre méthode; celle-là seulement peut mener à l'unité; les autres ne donneront jamais que des pièces de rapport juxta-posées, mais non point réellement unies.

La gaieté de Broussais était intarissable comme sa verve scientifique. Je tiens d'un témoin oculaire qu'étant en Espagne et faisant route avec plusieurs de ses camarades, il se mit à chanter avec tant d'inspiration

et d'entrain que la troupe entière ne le laissait point cesser un seul instant. Après une chanson et les rires qu'elle avait provoqués on en demandait une autre qui en provoquait de nouveaux, et que suivait une troisième. Broussais se lassait encore moins que ses auditeurs, et il paria qu'il chanterait pendant toute la durée de l'étape, sans même se répéter une seule fois ; il gagna la gageure. Sa mémoire inépuisable lui aurait encore fourni des refrains long-temps après qu'on était arrivé au gîte.

Il avait du reste une facilité merveilleuse à retenir ce qu'il avait lu ou entendu une seule fois ; il savait par cœur une quantité prodigieuse de vers français et latins, au rhythme desquels son oreille était excessivement sensible. Je l'ai vu quelquefois signaler sur-le-champ, et comme un musicien signale une note fausse, une erreur de quantité dans des vers qu'il ne connaissait pas et qu'il n'entendait qu'en passant. Il retenait même aussi bien la prose, et sa mémoire ne le laissa jamais en défaut pour une citation. Je lui ai entendu réciter des pages entières de Sydenham, entre autres le magnifique tableau que trace le médecin anglais du tempérament qui dispose à la goutte. Sa conversation était donc très souvent animée des souvenirs de ses lectures, toujours choisies avec un goût parfait et avec une justesse profonde d'application. Souvent, au Val-de-Grâce, il visitait cinquante ou soixante malades de suite sans tenir de cahier, et rectifiait par

ses souvenirs personnels les fautes inscrites sur les registres. Parfois même, dans des moments d'impatience, il improvisait tout-à-coup des couplets satiriques que je ne voudrais pas donner pour des chefs d'œuvre, mais qui rendaient avec un rare bonheur et une vivacité d'expression très piquante les sentiments moitié sérieux moitié risibles qui l'animaient.

Il me serait difficile de dire jusqu'où s'étendait la sensibilité de Broussais; elle comprenait à la fois les hommes, les animaux et les choses; il n'y a que pour lui seul qu'il fut impassible, et l'on pourrait presque dire impitoyable. On a pu voir par sa biographie à quelles rudes épreuves sa jeunesse et sa vie tout entière avaient été soumises : « Si j'avais supporté, me » disait un de ses amis, homme d'ailleurs plein de » force et d'énergie, si j'avais supporté le quart des » maux et des misères qu'a endurés Broussais, je serais » mort dix fois à la peine. » Jamais cœur ne fut plus dévoué que le sien à l'amitié. Il apprit la mort de Sarlandière d'une façon très brusque, malgré la précaution qu'on avait eue de la lui cacher; cette triste nouvelle le frappa vivement; il ne put retenir ses larmes, et plus de huit jours après il en pleurait encore, se reprochant de n'avoir pas assisté aux derniers moments de son vieil ami, lorsque déjà lui-même, dans un état dangereux, était atteint du mal qui devait nous l'enlever. Son beau-frère Casimir Froussart, enseigne de vaisseau, a passé chez lui près de quatre années, atteint d'une maladie très grave de la hanche, à laquelle

il a enfin succombé. Pendant tout ce temps et jusqu'à son dernier jour les soins les plus assidus, l'amitié la plus sincère ne lui ont pas manqué : Broussais exprimait encore dans les dernières semaines de sa vie le regret de l'avoir perdu, et l'espoir qu'il avait de continuer long-temps sur le fils l'affection dont il avait toujours entouré le père. Il n'a jamais rien refusé à la demande d'un ami ; aussi, il est mort sans fortune. Mais je dois dire que, dans le moment du besoin, le dévouement de ses amis ne lui a pas non plus manqué : il lui était certainement dû à tous les titres; mais il est bon de rappeler que son cœur généreux n'a pas été méconnu de tout le monde.

Il aimait beaucoup les animaux; outre ses poules, dont le nombre était considérable, il avait aussi des pigeons, des chiens et des chats. Il n'est pas une seule de ces bêtes qui jamais ait eu à souffrir de lui. Il avait une horreur profonde des vivisections, et de sa vie il n'a fait une expérience sur un être animé.

Quoiqu'il eût fait de très nombreuses campagnes, et assisté à d'effroyables batailles, le spectacle de la guerre lui avait toujours fait une impression profonde qui demeura jusqu'à la fin de sa vie. Un jour qu'un jeune homme vantait devant lui avec enthousiasme la gloire militaire de Napoléon, il donna les signes d'une vive impatience, et enfin il s'écria avec véhémence : « Faut-» il donc toujours que les idées se battent, et fassent » égorger les populations! » Cette sensibilité naturelle n'avait point été émoussée au lit des malades. Jamais

il ne vit sans une émotion pénible un homme près de mourir, cet homme lui fût-il d'ailleurs parfaitement inconnu.

Sa bienveillance envers tous ceux qui l'entouraient lui avait donné sur son impétuosité naturelle une domination qui ne se démentait jamais. Il avait pendant un temps une vieille domestique qu'il conservait par humanité, et qui était fort bête : plusieurs fois par jour, cette pauvre femme commettait dans le service des maladresses et des sottises qu'elle aggravait encore par un ton brutal et grossier. J'ai vu souvent Broussais bondir de colère en voyant agir cette femme, et jamais cependant il ne laissa échapper devant elle une seule parole de dureté; mais, dès qu'elle était sortie de l'appartement, il éclatait, et sa langue trouvait alors un torrent de paroles les plus pittoresques, les plus énergiques, où tombaient pêle-mêle le latin, le grec et le français ; puis tout-à-coup il se mettait à rire lui-même de son emportement qui n'allait pas plus loin.

C'était surtout à table qu'il montrait toutes les qualités aimables de son esprit; c'était là presque uniquement ses heures de repos; c'est là qu'il voyait ses amis, et qu'il leur donnait rendez-vous. Sa table était toujours des plus modestes ; on n'y voyait jamais figurer que le strict nécessaire ; et pour lui, quand il avait satisfait son vaste appétit, rien n'était capable de tenter sa sensualité ; il buvait rarement du vin , et pendant plusieurs années qu'a duré ma familiarité avec lui, je

l'ai vu ne boire que de l'eau qu'il avalait lentement à l'aide d'un tuyau de paille. Dans les dernières années de sa vie, il s'était mis à l'usage du cidre, et paraissait s'en bien trouver ; il répétait « que cette boisson de sa » jeunesse le guérirait, dans son âge avancé, des dé- » plorables infirmités dont il était atteint. » Mais il finit par s'en trouver incommodé, et reprit avec plaisir sa boisson favorite, qui était l'eau pure et fraîche. Les saillies les plus brillantes, les mots les plus piquants et souvent les plus profonds, les aperçus les plus ingénieux et les plus vrais, parfois des discussions sérieuses et sans prétention, tels étaient les plaisirs qu'il se donnait à lui-même, ainsi qu'à ses convives, quand sa verve scientifique le servait. Dans ces moments, il s'y laissait aller, mais toujours sans pédantisme et avec une mesure dont le meilleur goût n'aurait point eu à se plaindre. Je me rappelle qu'un jour entre autres, après un dîner à la campagne, et devant une réunion assez distinguée, il improvisa un tableau plein de feu et de vérité des progrès que les sciences naturelles, et particulièrement la physiologie, avaient faits depuis la révolution ; tous les assistants étaient ravis, y compris les dames, qui s'étonnaient de trouver si claires et si intéressantes des matières qu'elles ne croyaient point faites pour leur admiration.

Il était avec tout le monde d'une modestie et d'une candeur vraiment admirables. Je ne crois pas qu'il soit possible de citer dans sa vie un seul trait de vanité ; cette passion mesquine était trop au-dessous de sa

grande âme. Il n'émettait jamais son opinion avec un ton de supériorité, bien qu'on eût pu aisément le pardonner à son génie; mais lui-même s'en serait blâmé comme d'une faute de goût et comme d'une misère d'esprit. Il poussait la bienveillance jusqu'au scrupule, et il se serait reproché de blesser qui que ce fût par un mot inconvenant ou déplacé. Le ton de conviction profonde qui animait toujours sa voix, et lui donnait une vibration si puissante, a pu tromper des gens peu observateurs; mais, pour des esprits plus attentifs, il était évident qu'un cœur loyal et sincère animait seul cette parole impétueuse.

Il était déjà très gravement malade quand un artiste fort distingué lui fit témoigner le désir de peindre son portrait. Broussais, qui souvent avait accédé à une demande pareille de peintres plus que vulgaires, refusa, parce qu'il lui était impossible de poser dans l'état où il se trouvait. L'artiste prit pour de la hauteur d'esprit ce qui n'était que l'effet d'un mal insurmontable, et il témoigna en termes d'ailleurs pleins de politesse et de respect le dépit qu'il en ressentait. Broussais l'apprit, et cette interprétation, toute naturelle qu'elle était, lui fit quelque mal. Pour rien au monde, il n'aurait voulu qu'on pût supposer de lui avec raison une sorte de fatuité de ce genre, malheureusement trop ordinaire aux hommes illustres. Sans les douleurs qui le retenaient dans la chambre, il serait allé poser chez le peintre, pour lui prouver que son soupçon n'était pas fondé.

Il reçut un jour d'un prêtre une lettre furieuse dans laquelle on le traitait d'antéchrist, de monstre, de tison d'enfer, comme jadis Pascal avait été baptisé par les jésuites; il s'en amusa pendant quelques jours; puis il répondit par une lettre pleine de calme et de politesse; il y joignit des billets pour une séance publique de phrénologie, ajoutant qu'il espérait provoquer par là une seconde missive qui ne le réjouirait pas moins que la première.

Broussais avait, comme on peut le penser, des liaisons très nombreuses et très brillantes : il les entretenait toutes avec une véritable affection. Il aimait vivement la littérature et les arts; et c'était dans la conversation des hommes les plus distingués qu'il retrouvait ces jouissances délicates de l'esprit que ses études particulières et ses devoirs lui interdisaient trop souvent. Je ne puis résister au plaisir de citer ici quelques vers improvisés, que M. Lemercier, de l'Académie française, l'illustre auteur de *Pinto* et d'*Agamemnon*, écrivit sur un exemplaire de la Henriade dont il faisait cadeau à Broussais. Voici ces vers :

Voltaire guérissait le fanatique esprit
Dont on voit des humains les races possédées :
De ta raison, Broussais, la lumière guérit
Ces pestes de l'erreur dont les ont obsédées
La vieille médecine et les chaires fondées
Par l'ignorance qui prescrit
Les formules recommandées

Dont avec Rabelais Molière encor se rit.
Les malades mouraient martyrs de leurs idées :
Mais grâce à tes leçons par les faits secondées,
C'est le charlatanisme et le mal qui périt.

Courage donc! et gloire aux Ecoles guidées
Par ton zèle et ton nom sous nos palmes inscrit!

J'ai parlé de la résolution de désintéressement que Broussais avait prise en entrant au service, et il l'a tenue toute sa vie. Etranger à toute intrigue, jamais il ne fit aucune démarche pour le succès de ses ouvrages : le sort de l'*Histoire des phlegmasies chroniques* en est la preuve. Ce livre fut compris en 1809 parmi les ouvrages soumis au jury des prix décennaux : le quatrième grand prix de première classe était attribué à l'auteur du meilleur ouvrage sur la médecine , l'anatomie , etc. ; il fut accordé à la Nosographie de Pinel, et des mentions honorables furent données à Corvisart, Portal, Alibert, ainsi qu'au grand nom de Bichat, qui pouvait paraître assez déplacé au milieu de ces autres noms que la faveur du maître désignait en grande partie. Quant à celui de Broussais, il fut à peine indiqué; en parlant de l'*Histoire des phlegmasies* le rapporteur disait : « Un ouvrage que l'on » peut encore désigner comme ayant contribué à la » perfection d'une partie difficile de la science, est celui » de M. Broussais sur les phlegmasies ou inflamma» tions chroniques. » Le jury médical de l'Institut en

1809 avait-il donc aperçu dans le livre de Broussais les germes de réforme qui, six ans plus tard, devaient bouleverser la science et renverser tant de réputations si bien établies ? Ce qui est vrai, c'est que l'auteur, inconnu et absent de France, n'employait point le crédit de ses amis pour provoquer la faveur (1).

Ce désintéressement de Broussais avait sa source dans son activité et son énergie ; aussi ce qu'il redoutait le plus, c'était de devenir paralytique ou infirme, et de perdre ainsi une partie de ses facultés. « Je n'aurai jamais, me disait-il souvent, de quoi » vivre sans travail ; mais j'espère aussi travailler » jusqu'au dernier moment. » Il ne s'est pas trompé, et ses forces actives ne l'ont quitté qu'à l'instant même de sa mort.

Il ne parlait jamais de politique ; mais quelquefois, dans l'intimité, nous lui avons entendu faire des professions de foi démocratiques aussi brûlantes que sa polémique médicale. Il ne cachait point ses sentiments, mais il aimait à les garder pour ses amis ; et l'on eût dit qu'il eût craint de les flétrir en les dévoilant à des étrangers ou à des indifférents.

(1) A la même époque à peu près, M. Méquignon l'aîné refusait d'acheter pour 800 fr. cet ouvrage dont le fils de ce même libraire vient d'acquérir tout récemment la propriété au prix de 4,900 fr., sans parler des honoraires à payer à l'auteur pour chaque édition.

Je dois terminer ici ce tableau de la vie de Broussais; tout incomplet et tout insuffisant qu'il peut être, il servira, du moins je l'espère, à mieux faire connaître le développement de ce rare génie, l'influence qu'il a exercée, la révolution qu'il a faite; on comprendra mieux aussi son caractère trop peu connu. L'affection toute filiale que je portais à mon maître ne m'aveugle point ni sur ses mérites ni sur ses défauts : j'ai parlé de lui comme réformateur avec enthousiasme, et je ne m'en excuse point. La doctrine physiologique tiendra dans l'histoire de la médecine une place immense par la justesse profonde de ses principes et les services incalculables qu'elle a rendus et rendra encore à l'humanité. Devant un pareil spectacle il n'est pas besoin d'avoir connu et aimé le chef d'une révolution si bienfaisante; il suffit d'avoir un cœur qui batte à l'idée des misères humaines et qui admire les génies qui se consacrent à les soulager. Broussais sera sans contredit l'un des plus illustres parmi tous; Broussais sera grand parmi les plus grands. Il n'est même pas besoin de la postérité pour lui rendre cette justice : les contemporains la lui ont déjà rendue.

Pour moi, je n'ai pas voulu rappeler seulement son génie; j'ai voulu, pour faire connaître l'homme tout entier, parler aussi de son cœur, de son âme énergique, de son esprit si actif et si généreux, en un mot de toutes ses qualités personnelles qui, dans les détails même de la vie la plus intime, en faisaient une nature d'élite. Il a été grand pour ses amis, pour ses élèves, pour les

gens de son intérieur, comme il l'était pour la France, pour l'Europe, pour le monde médical tout entier. Heureux si j'ai pu dans ce faible et rapide essai, qui répond bien mal à tous mes sentiments, dissiper quelques préventions et rétablir quelques vérités méconnues par l'ignorance ou par la mauvaise foi !

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE LA DERNIÈRE MALADIE DE BROUSSAIS.

Broussais avait depuis bien des années l'habitude de prendre des notes fort détaillées sur l'état de sa santé; c'est ainsi que le public médical a déjà connu la maladie si grave qui faillit le ravir à la science en 1829. J'ai eu sous les yeux ce journal, d'après lequel a été rédigé le relevé qu'on a pu lire dans les *Annales de la médecine physiologique* de cette année; j'ai vu aussi celui qu'il tenait dans sa dernière maladie: il est rempli d'observations fines et d'aperçus physiologiques de la plus grande portée, et dont lui-même était le sujet. Il est donc probable que ce journal sera publié en entier, car il doit nous intéresser à un très haut degré.

Ce n'est point un extrait que je vais donner ici, c'est seulement le résumé des notes que j'ai recueillies d'après mes souvenirs, et de celles que j'ai réunies auprès des personnes qui l'ont approché dans ses dernières années. Le respect que je porte à tout ce qui

venait de Broussais ne me permettrait pas d'ailleurs de citer, à moins que ce ne fût textuellement, ce qui sortait de sa plume.

Au mois d'octobre 1832, Broussais eut le choléra, et il s'écriait alors au milieu de ses souffrances et dans son énergique langage: « Allez dire à ceux qui préten» dent que le choléra n'a pas son point de départ » dans les intestins, qu'ils en ont menti. »

C'est peu de temps après cette époque que je l'entendis pour la première fois parler du mal qui six ans plus tard devait l'enlever. Ses selles, en effet, ne se régularisèrent jamais depuis lors, et commencèrent à devenir plus fréquentes, et parfois diarrhéiques. Il est à croire qu'il eut dès ce moment l'idée de la gravité que cette affection pourrait acquérir, mais il espérait l'arrêter dès qu'il le voudrait; c'est ce qu'il disait quelquefois.

Cependant peu de mois après, le désordre de ses évacuations alvines avait continué au point qu'elles étaient quelquefois presque involontaires; il se trouvait surpris par un besoin qu'il avait à peine le temps de satisfaire, ou que même il avait satisfait sans s'en être aperçu. Il fit alors diverses applications de sangsues qui diminuèrent les cuissons et les épreintes auxquelles il était sujet, mais qui n'arrêtèrent pas le mal. Tel fut, pendant près de quatre années, son état, qui alla toujours en empirant jusqu'au mois de juillet 1837, où je le revis après l'avoir perdu de vue pendant plusieurs mois. Je fus frappé de l'altération que je remar-

quai en lui : il avait alors le teint pâle, et quelquefois même jaune, ce qui était chez lui extrêmement rare ; il avait maigri beaucoup, et il ne pouvait plus faire à pied les longues courses pour lesquelles je lui savais tant de goût. J'appris ainsi que son mal s'était aggravé, et que l'effort énorme qu'avait exigé son cours de phrénologie en avait été en partie la cause. A la suite de cette fatigue de plusieurs mois, il avait éprouvé une éruption, causée autant par le travail que par la chaleur excessive qu'il supportait dans le local encombré où il professait; souvent il était obligé en sortant, de changer tous ses vêtements trempés par la sueur. Il s'était fait saigner deux fois à cette occasion, et ces accidents nouveaux se dissipèrent. Voici les détails que je recueillis alors sur sa maladie : le plus souvent ses selles étaient diarrhéiques, très rarement moulées; il se présentait à la garderobe plusieurs fois dans la journée, et rendait avec des vents bruyants une matière puriforme, filante et muqueuse, mélangée d'une certaine quantité de fécès. A force de lavements il rendait aussi des matières fécales délayées, et en grande quantité ; il avait alors ce qu'il appelait une débâcle: quelquefois enfin il rendait du sang provenant d'hémorroïdes; cet accident lui arriva deux ou trois fois. Après ces débâcles, qui étaient toujours très douloureuses, il éprouvait un affaiblissement fort grand qui durait deux ou trois jours; puis recommençait un mieux qui durait peu de temps, pour être interrompu par une nouvelle délivrance. Tel

fut son état de souffrance, surtout pendant les derniers mois de sa vie.

Les nuits étaient le temps le plus pénible. Toutes les heures, ou au moins toutes les deux heures, il était réveillé par une envie d'uriner qu'il ne pouvait satisfaire sans se mettre sur la garderobe; les urines étaient cependant claires comme dans l'état de santé; mais le lieu où reposait l'affection, comme le démontra l'autopsie, explique les sympathies qui se développèrent entre l'action de la vessie et celle du rectum. On conçoit combien cette privation de sommeil devait altérer la santé d'un homme pour qui le repos était un besoin si impérieux, comme je l'ai dit ailleurs.

Malgré ces désordres, l'appétit se soutenait, et les autres fonctions se faisaient dans l'état à peu près physiologique. Mais la circulation trahissait la souffrance d'un organe intérieur, car le pouls avait habituellement de la dureté, et tous les soirs un peu d'élévation, de fréquence et d'irrégularité; il y avait aussi de la chaleur à la peau et dans le creux des mains.

Tous ces accidents s'aggravaient de jour en jour, et les premières atteintes du froid, qui cette année fut très précoce, les augmentèrent encore. Les nuits étaient presque sans sommeil, la constipation de plus en plus opiniâtre, la fatigue plus prompte à la moindre marche; la plus légère excitation, même celle du cidre à l'usage duquel il s'était mis, lui devint insupportable; il lui fut impossible de continuer à fumer les

cigares qu'il n'avait jamais interrompus, et qu'il se vit forcé de réduire tous les jours davantage; ses yeux étaient aisément blessés de la lumière, et tous ses sens étaient devenus d'une telle susceptibilité qu'il observait des nuances d'odeur infiniment délicates dans toutes les personnes qui l'abordaient : quelqu'un entra près de lui avec un habit dont l'étoffe était reteinte; il s'aperçut de cette circonstance en respirant, et la signala; il fallut que les assistants approchassent l'étoffe de leur nez et fissent une grande attention pour éprouver la sensation qu'il avait remarquée. Il ne put supporter cette odeur même durant quelques moments.

Tel était déjà l'état très grave de Broussais, et il n'en avait pas encore parlé : il fallait être dans son intimité et vivre familièrement avec lui pour en avoir connaissance. C'est là une circonstance de son caractère qui montre la délicatesse exquise de sa nature, dans un âge et dans une situation où d'ordinaire la sensibilité est beaucoup moins excitable. Pendant long-temps il avait caché son mal par pudeur, et plus tard même il n'en parlait qu'avec réserve et avec une sorte de souffrance morale. Je lui ai toujours vu ces sentiments, qui n'avaient en lui rien d'affecté, mais qui révélaient dans son organisation une finesse et une souplesse bien rares et bien remarquables.

Il avait essayé depuis peu de temps de faire usage de douches ascendantes, et il s'injectait avec un appareil spécial une énorme quantité d'eau qui ne faisait que passer dans le rectum, et n'entraînait avec elle

qu'une très faible quantité de matières fécales; il renonça bientôt à ce moyen qui le fatiguait extrêmement, et lui occasionna même à deux reprises un fort accès de fièvre. Il en fut de même des lavements froids, qui lui firent d'abord beaucoup de bien, mais qu'il fut bientôt forcé d'interrompre. Des mèches enduites de cérat n'eurent pas plus de succès, et leur présence dans l'intestin devint même très promptement insupportable. Il essaya d'employer, pour vaincre sa constipation, de légers laxatifs qui eurent une fois un assez heureux résultat; mais ils irritèrent promptement l'estomac, et développèrent une douleur persistante qu'il eut beaucoup de peine à calmer par un régime plus sévère encore que celui qu'il suivait habituellement.

Une chose surtout lui causa une incommodité qu'il finit par trouver insoutenable. Toutes les fois qu'il allait à la selle, il se présentait à l'ouverture de l'anus une tumeur du volume d'une noisette, mobile et peu sensible, qui s'opposait à l'occlusion complète de cet orifice, et qu'il était obligé de faire rentrer ou de réduire ainsi à chaque instant. Après avoir long-temps souffert sans en rien dire, vaincu par cette incommodité, il se décida à réclamer les secours de la chirurgie, et ce fut pour faire extirper cette tumeur. L'opération fut peu douloureuse : la tumeur liée avec un serre-nœuds se détacha au bout de vingt-deux heures. La nature, d'abord fort douteuse, de cette excroissance qui était pédiculée, ne tarda pas à éclairer sur l'état de

quelques autres que l'on sentait dans le rectum. Elle était fongueuse comme toutes celles qu'on enleva depuis, et dont la ligature ou l'ablation fut faite peu de temps après sans aucune perte de sang. J'ai vu une de ces tumeurs enlevée dans l'après-midi; elle avait été déposée sur du papier avec le fil au moyen duquel on l'avait liée; le lendemain matin, elle était réduite presqu'à rien, n'était plus qu'un petit corps demi-transparent, qui n'avait pas une demi-ligne de large et cinq ou six lignes de longueur, fort semblable à un petit morceau de gélatine. Il existait près de l'anus deux ou trois de ces tumeurs, mais moins volumineuses que la première qui avait été enlevée.

Ces moyens ne purent cependant suffire pour rétablir la circulation des matières fécales, et vaincre l'obstacle qu'on supposait devoir exister dans le rectum. On proposa la cautérisation; et, après une consultation, on la pratiqua, pour la première fois, le 18 juillet, avec un porte-caustique contenant du nitrate d'argent. Elle fut très douloureuse, et ce ne fut plus sans répugnance que le malade se soumit à celles qui eurent lieu à plusieurs reprises. A la suite de l'une d'elles, c'était l'avant-dernière, il perdit une assez grande quantité de sang. Cet accident l'affaiblit beaucoup, et effraya tous ceux qui suivaient de près les progrès de sa maladie. C'est à cette époque aussi que, pour la première fois, il eut de l'œdème aux pieds, et bientôt ses jambes participèrent à cette infiltration. Après la première cautérisation, il avait été obligé de

garder le lit pendant plusieurs jours, et d'interrompre tout travail, ce qui ne lui était jamais arrivé; après chaque opération, il fut contraint à ce repos, et le travail soutenu lui devint impossible. Les évacuations n'étaient pas plus fréquentes ni moins douloureuses ; on fit ainsi sept opérations dans l'espace de cinq mois; il en avait subi encore une, seize jours avant sa mort. Enfin, le dimanche, 11 novembre, il voulut aller à Vitry, et il quitta cette maison de la rue d'Enfer où nous ne devions plus le voir vivant; il voulait se soustraire, disait-il, aux visites et au bruit importun de la sonnette qui avait si souvent fait éclater cette colère passagère à laquelle il donnait aisément cours. Il voulait mourir hors de Paris. Cependant il n'avait jamais rien dit devant ses amis, qui pût leur faire penser qu'il regardait sa mort comme si prochaine; je l'ai entendu, la veille de ce départ, fixer un rendez-vous auquel il promettait de se trouver à quelques jours de là.

Tout le temps qu'il resta à Vitry, c'est-à-dire les six derniers jours de sa vie ne furent qu'une continuelle angoisse. Les douleurs insupportables que lui causait une constipation opiniâtre de vingt-deux jours, les accès de fièvre fréquents qu'il éprouva, l'impossibilité de sortir de son lit, sa faiblesse extrême, je dirai presque l'humiliation que lui causait la nécessité d'avoir recours à quelqu'nn pour des besoins répugnants, telle fut son agonie pendant une semaine.

Cependant tout cela ne lui a pas arraché une plainte, et sa constance fut inébranlable jusqu'à la fin. Mais il

lui était impossible de se lever, et ses amis durent dès lors le regarder comme perdu. Le 16, vers deux heures, il dicta encore à M. le docteur Lemaire, son secrétaire, une longue lettre en réponse à un Mémoire qui lui avait été soumis par le Conseil de santé, et quelques heures après il avait cessé de vivre.

Le soir de ce même jour, vers neuf heures, il demanda un peu de potage, qui lui fut donné; il en avait mangé, en quelques cuillerées, un peu plus de la moitié, quand tout-à-coup il l'interrompit en jetant des cris très forts : « Ah ! mon Dieu ! quelle douleur je ressens » dans la colonne vertébrale! mais c'est insupportable, » je n'ai jamais rien éprouvé de pareil. » On s'émut autour de lui, on appela; mais cette douleur avait cessé presque aussitôt et bientôt il put se remettre sur son séant. Il demanda le reste de sa soupe, et fit écrire sur son journal : « A neuf heures j'ai mangé une » soupe; » puis il reprit : « Ajoutez : trouvée bonne. » Ce furent là les derniers mots qu'il prononça. A dix heures il fut pris d'un frisson violent ; il se mit à greloter et à gémir, puis il sembla s'assoupir. Vers onze heures, il se leva tout d'un coup sur son séant, ouvrit les bras qu'il éleva en l'air en agitant ses mains comme pour demander du secours. Sa figure avait alors un air d'effroi et d'horreur difficile à peindre: il se sentait mourir. Il retomba sur son lit, éleva de nouveau une de ses mains sur ses paupières qu'il abaissa avec ses doigts; dès lors il ne donna plus aucun signe de sensibilité. On appela le médecin du vil-

lage qui essaya d'ouvrir la veine; les battements très précipités des carotides, l'absence du pouls, la rougeur de la face, lui parurent une indication suffisante pour cette opération. Le sang sortit, quoiqu'avec peine, et la respiration, qui déjà était incomplète et précipitée, sembla se régulariser. Cet espoir dura peu; une demi-heure après Broussais rendit un long et dernier soupir.

Le lendemain 17, à quatre heures après midi, M. le docteur Lemaire et moi nous montâmes dans la voiture qui transporta le corps à Paris. Ce voyage, qui dura près d'une heure et demie, peut être regardé comme la cause de la décomposition si rapide qui s'opéra dans la nuit humide et chaude qui suivit. La putréfaction était telle, qu'il eût été impossible le de constater que c'était là Broussais.

NOTES

SUR L'AUTOPSIE DE F.-J.-V. BROUSSAIS,

RECUEILLIES PAR UN TÉMOIN OCULAIRE,

LE 18 NOVEMBRE, 34 HEURES APRÈS LA MORT.

A six heures du matin, j'étais entré dans la chambre où reposait ce corps dont le visage était hier si calme, si serein, pour dire un dernier adieu à mon maître chéri. Le cadavre était devenu affreux, méconnaissable, au point qu'il fut impossible de mouler sa tête comme on s'était proposé de le faire.

A onze heures, les médecins se trouvaient réunis dans la salle où l'on devait procéder à l'autopsie.

La décomposition putride était déjà commencée. Un développement énorme de gaz avait tellement enflé tout le corps et la face, qu'ils ressemblaient à ceux d'un noyé. Les yeux, les joues étaient distendus; la poitrine, le ventre couverts de larges taches vertes; les bourses semblaient prêtes à éclater; de vastes ecchymoses se faisaient remarquer sur différents points, particulièrement à l'abdomen et sur les cuisses, que des phlyctènes pleines de serosité roussâtre couvraient presque entièrement.

La première incision donna issue à de l'air qui fit jaillir les intestins au dehors, et un liquide sanglant sortit par flots de la bouche et des narines. Les premières recherches portèrent sur l'abdomen, siége de la maladie à laquelle Broussais avait succombé, et où l'on pensait trouver la cause des derniers accidents qui avaient amené sa mort. Les intestins étaient distendus par des gaz ; l'aspect en était rosé et demi transparent, et présentant une coloration un peu plus brune dans les endroits qui contenaient des matières ; la distension qu'ils éprouvaient permettait de voir à travers leurs parois jusqu'aux plus petites ramifications des vaisseaux dont ils étaient sillonnés.

Les deux branches du pubis furent sciées afin de pénétrer plus aisément jusqu'au rectum. Voici quel était l'état des parties contenues dans le bassin : il n'y avait aucun épanchement de liquide, la surface des organes était humide et les rapports étaient ceux de l'état normal ; la rupture à laquelle pouvait faire croire la douleur très vive qu'avait ressentie le malade n'existait donc pas. La vessie contenait six ou huit onces d'une urine trouble; la surface interne en était blanche et lisse, la seule particularité que je crois devoir noter c'est que la luette vésicale était triple, et les espèces de colonnes qui en résultaient avaient près d'une ligne de relief. La prostate était d'un volume ordinaire. Le rectum fut lié et réservé pour l'examen ultérieur.

Les reins étaient d'un volume moyen, et rougeâtres

à l'intérieur. Le foie présentait un assez grand volume; mais une incision profonde qui y fut faite laissa échapper avec bruit des gaz qui avaient déchiré le tissu de l'organe et formaient des loges dans son intérieur. La vésicule du fiel était remarquablement petite. La rate, le pancréas, étaient de volume moyen et sains. L'estomac, à sa surface externe, était parsemé de bulles d'air contenues dans les mailles du tissu cellulaire; fendu par sa face antérieure, il donna issue à une demi-pinte d'un liquide jaunâtre et épais tel que celui qui résulte de la digestion des aliments semi-liquides ingérés depuis une heure ou deux; on n'y trouvait cependant aucune partie qui pût faire reconnaître la nature du léger potage que Broussais avait pris quelque temps avant d'expirer. Sa surface interne était d'un gris pâle, veloutée; cet aspect était général; la petite et la grande courbure n'offraient que peu de différence à cet égard. Le cardia et le pylore, plus blancs que le reste de l'organe, avaient l'aspect normal; cependant cette dernière ouverture semblait un peu épaissie dans son tissu. Broussais s'était plaint depuis plus de trente années d'une douleur souvent très vive répondant à l'épaule droite, dont il rapportait le siége tantôt au cardia, mais plus fréquemment au pylore, et qu'il calmait presque à volonté en buvant une grande quantité d'eau froide, gommeuse, acidulée avec le citron, et en se soumettant pendant plusieurs jours à un régime sévère. Après cet examen, l'estomac et les liquides furent déposés dans un bocal. L'intestin fut fendu dans toute son étendue; il

contenait une petite quantité de matière semi-liquide jaunâtre répandue sur plusieurs points de sa longueur, et jusqu'au cæcum il présentait à peu près cet aspect; le gros intestin contenait des matières fécales, qui étaient plus abondantes à mesure qu'on l'examinait plus près de sa terminaison. La fin de l'S iliaque et la moitié supérieure du rectum étaient remplies de matières fécales assez dures dont l'eau des lavements avait délayé une partie; ces matières se trouvaient dans une sorte d'élargissement opéré aux dépens des deux portions d'intestin dont je viens de parler; quant au tissu de cette partie, il était parfaitement sain. Au-dessous de ces matières et plus près de l'anus, à quatre pouces du sphincter, à la face antérieure du rectum, se trouvait une lésion que je vais décrire. Elle avait, à partir du centre, dix-huit lignes dans tous les sens; ce centre était d'un gris brun-rougeâtre, à surface inégale, granulée, présentant quelques petites anfractuosités. Cet aspect allait en diminuant pour la couleur et l'inégalité jusqu'aux limites du mal qui se fondait insensiblement avec le tissu environnant. Pincée entre les doigts pour en mesurer l'épaisseur, cette partie me sembla avoir le double du volume habituel, mais on ne sentait ni tumeurs ni gonflement partiel qui pussent faire croire que la maladie s'étendait au-delà de la surface de l'organe. Cette surface, d'une consistance et d'une résistance médiocres, divisée par le scalpel, présentait à l'intérieur de petits foyers circonscrits contenant un pus épais et comme caséeux, qui s'écrasait sans peine, et que

M. Bouillaud, présent, désigna par le nom de pus grumeleux. Plusieurs incisions faites au centre du mal offrirent le même aspect; mais à mesure qu'on s'éloignait de ce point, ces petits foyers devenaient de plus en plus rares, et finissaient par ne plus se montrer. Broussais depuis long-temps rendait des selles puriformes dans lesquelles on distinguait des flocons de pus en tout semblables à celui que je viens de décrire. En incisant plus profondément, on ne tardait pas à découvrir une partie blanche rosée, qui correspondait à la prostate ou à la vessie, et y adhérait. Il n'y avait d'induration, de callosités, de tubercules, ni dans le lieu de la maladie ni dans aucune partie de l'abdomen, où l'on ne trouva ni glande ni ganglion qui pût revéler l'existence d'une dégénérescence. Au-dessous de cette partie, et plus près du sphincter, existaient quelques petites végétations flottantes, cédant au moindre effort, fongueuses, mollasses et demi-transparentes, comme gélatineuses, de la nature de celles qui avaient été, pendant sa vie, et à deux ou trois reprises, excisées ou arrachées du rectum. C'est en vain que je cherchai la trace de ces dernières ou les cicatrices de ces petites opérations; il me fut impossible de les trouver. Il y avait aussi à l'ouverture de l'anus quelques hémorroïdes internes du volume d'un pois.

La poitrine était vaste et remplie en entier par les poumons; leur tissu était crépitant et très humide; une adhérence existait au sommet du droit, et une petite concrétion pierreuse, du volume d'un demi-hari-

cot, fut trouvée au sommet de tous deux. Le cœur, du volume du poing, était molasse; les vaisseaux contenaient une médiocre quantité de sang.

Le cerveau était blanc et un peu mou; mais bientôt il devint, par l'exposition à l'air, presque diffluent; les circonvolutions en étaient profondes et fortement dessinées. Il fut ouvert et divisé dans toutes ses parties; il ne présenta aucun épanchement; les vaisseaux en étaient très médiocrement développés, sans aucune injection anormale. Il en fut de même de la moelle épinière, qui fut assez maltraitée quand on ouvrit le rachis.

Tel a été le résultat de l'autopsie du corps de Broussais. J'ai recueilli ces notes avec le soin et l'attention dont un pareil travail était digne. Non seulement je garantis l'exactitude de ce que j'ai écrit, et je me déclare garant d'une pièce qui n'a point de caractère officiel, mais je l'ai communiquée à plusieurs médecins qui ont, comme moi, assisté à l'autopsie, et je pourrais au besoin invoquer ici leur témoignage.

S'il fallait une lésion matérielle, profonde, pour expliquer la mort rapide dont a été frappé Broussais · sans chercher à connaître l'histoire complète de sa maladie, on pourrait être embarrassé; car celle du rectum, et les désordres superficiels qui s'y sont montrés, n'ont pu produire un obstacle physique au passage des matières fécales, capable de déterminer des accidents mortels. En effet, la première réflexion émise par le professeur Bouillaud en voyant ces désordres,

a été que ce n'était point là une maladie essentiellement mortelle; que l'introduction de mèches, de topiques, une médication purement locale et émolliente, devaient en triompher. Le renflement qui se faisait remarquer au-dessus du point malade m'a semblé n'avoir été produit que par le séjour prolongé des matières fécales accumulées, qu'une sensibilité maladive arrêtait au-dessus du point affecté. Tous les assistants ont fait la remarque que rien ne paraissait plus facile que d'atteindre ces matières, et de les forcer à sortir, par un moyen purement physique. D'autre part, les symptômes qui ont précédé la mort sembleraient indiquer une congestion vers le cerveau. Broussais se plaignait depuis plusieurs jours d'un mal de tête, entretenu peut-être aussi par la chaleur extrême de 22° qu'il exigeait dans sa chambre. L'aspect que prit son visage, qui devint rouge et vultueux, et la perte de connaissance, qui précédèrent sa fin, pourraient aussi confirmer cette conjecture; six heures après sa mort, ses joues étaient encore animées, et son visage ressemblait bien plus à celui d'un endormi qu'à celui d'un homme privé de la vie : cependant les organes encéphaliques et rachidiens n'ont point présenté de lésions correspondantes à ces prévisions.

S'il m'est permis d'avoir un avis sur cette grave matière, moi qui l'ai vu avant sa maladie et jusqu'à son dernier moment, voici mon sentiment :

L'amaigrissement était extrême depuis long-temps; c'est de quoi n'ont pu juger ceux qui ne l'avaient pas

vu en état de santé et qui n'ont eu sous les yeux que son cadavre distendu par des gaz; le canal intestinal fonctionnait d'une manière incomplète; l'organisme tout entier avait reçu une atteinte profonde par la souffrance du rectum; la mort est venue ainsi par usure chez un homme d'une vigueur athlétique, mais que le canal intestinal gouvernait despotiquement; il a cessé de vivre dès qu'il a cessé de pouvoir digérer aussi activement. C'a été là l'histoire de toute la vie de Broussais: jamais, à moins de grave maladie, il n'a pu supporter une diète complète. Etant jeune, il eut un jour une faim canine dans une des longues courses qu'il faisait si fréquemment; il tomba en syncope et resta long-temps dans cet état au pied d'un arbre; il reprit enfin ses sens, et se traîna avec des peines inouïes jusque chez ses parents qu'il trouva à table; il se précipita avec une sorte de rage sur une galette de sarrasin que son père avait devant lui et la dévora; revenu à lui, après ce premier mouvement instinctif, il reconnut sa faute, et fut honteux de cette action qu'il venait de commettre à l'égard de son père qu'il aimait et respectait beaucoup. Je l'ai vu, dans l'état le plus parfait de santé, pâlir, être près de défaillir, parce que l'heure de son déjeuner était retardée; il entrait alors dans une sorte de rage dont il passait l'accès en marchant à grands pas dans son jardin et parlant tout seul, mais qu'il réprimait avec beaucoup de peine. Il a succombé avec des accidents nerveux très analogues à ceux qu'il éprouvait fréquemment, sans qu'il

y ait eu aucune altération matérielle du système nerveux ; car jamais il n'eut le moindre accès de fièvre sans avoir aussi le délire; mais il est mort faute de pouvoir assimiler, et cet état a commencé par plusieurs années d'une maladie qu'il a négligée dans les premiers temps. Il avait reconnu l'existence d'une inflammation chronique du rectum, et je lui ai plusieurs fois entendu dire en en parlant : « J'arrêterai » cela quand je voudrai; j'ai de trop bons organes » pour avoir jamais de dégénérescence. » Mais pour que Broussais pût arrêter son mal, il fallait qu'il interrompît ses affaires; il fallait qu'il cessât son travail, ses cours surtout à la Faculté où il venait d'être nommé, ses cours qu'il faisait avec tant de zèle, d'exactitude et avec la passion énergique qu'il portait dans tous ses devoirs; il fallait se condamner au repos, et ce repos seul était pour lui un état de souffrance; car celui auquel il s'est vu condamné pendant les derniers mois de sa vie a certainement hâté sa fin.

En résumé donc, Broussais est mort comme il l'avait lui-même prévu, et comme l'autopsie l'a démontré, d'une *rectite chronique*, accompagnée d'ulcération. Cette altération et le ramollissement de la muqueuse ont été causées du moins en partie, par les cautérisations profondes dont on a cru devoir faire usage dans les derniers temps de la maladie.

Je dois noter ici une coïncidence assez singulière : peu de mois auparavant on avait apporté à Broussais, et soumis à son examen, des pièces pathologiques en

carton-pâte, dont quelques unes représentaient des lésions du rectum. L'autopsie nous a fait reconnaître que l'affection dont est mort Broussais avait la plus frappante analogie avec celles qu'à notre grand regret on avait mises sous ses yeux; le malade du reste n'avait point fait de remarque alarmante.

DISCOURS

PRONONCÉS SUR LA TOMBE DE BROUSSAIS.

Discours de M. Droz, *Président de l'Académie des sciences morales et politiques.*

Messieurs,

L'homme dont nous déplorons la mort prématurée laisse un nom qui depuis trente ans retentit en Europe, et qui ne périra jamais. Né avec de rares talents, que secondait un caractère capable de vaincre tous les obstacles, M. Broussais a vécu au milieu des discussions soulevées par la hardiesse de ses vues; et le nombre de ses antagonistes, autant que celui de ses enthousiastes, constate sa renommée. Dans ce jour de deuil, les divisions cessent, les adversaires et les disciples se rapprochent, s'affligent ensemble de la perte qu'éprouve la science à laquelle ils se consacrent; et c'est

un des spectacles les plus honorables pour l'humanité que celui de la douleur universelle qui éclate alors qu'un homme éminent succombe.

Il était dans la destinée de M. Broussais d'avoir à lutter sans cesse contre de grandes difficultés. C'est au milieu des camps, lorsqu'il avait une vie toute de fatigues, de privations et de dangers, qu'il sut trouver le temps de se livrer aux méditations qui devaient bientôt donner un si grand éclat à son nom. Il ne m'appartient, Messieurs, ni d'exposer ses opinions, ni de prononcer sur l'étendue des services qu'il a rendus. J'admire les hommes qui cultivent avec succès un art si long pour une vie si courte; parmi eux j'ai vu beaucoup de généreux amis du pauvre, j'ai vu des bienfaiteurs de l'humanité, des héros pour qui les plus grands périls personnels n'étaient que de nouveaux sujets d'étude offerts à leur génie ainsi qu'à leur courage; mais leur science m'est inconnue. Je laisse aux pairs de M. Broussais le soin d'apprécier et de faire valoir ses travaux qui donnèrent aux idées un si prodigieux mouvement.

Tout médecin est observateur : l'action et la réaction constantes du physique sur le moral, et du moral sur le physique, frappent ses regards, attirent ses réflexions; mais, parmi les hommes voués à l'art de guérir, quelques uns font des études spéciales sur des sciences qui, pour d'autres, restent toujours accessoires. Ceux-là créent ou propagent des systèmes de philosophie. Les travaux de M. Broussais relatifs à la métaphysique le firent admettre dans l'Académie des sciences morales et politiques, aussitôt qu'une ordonnance royale eut rétabli cette Académie, sans laquelle l'Institut cessait d'être ce qu'il fut dans la pensée de ses fondateurs, une réunion de représentants de toutes les branches des connaissances humaines.

Il existe en métaphysique des opinions divergentes; et la

Section qui s'occupe de leur examen ne fut point composée dans le but de soutenir, de répandre tel système; une idée plus philosophique vint présider à sa formation. On voulut que tous les systèmes fussent représentés; on voulut mettre en présence les hommes les plus capables d'en faire apprécier la justesse et les avantages, ou d'en démontrer les erreurs et les dangers; on pensa que la vérité aurait tout à gagner dans ces discussions que dirigeraient l'amour des lumières, la bonne foi et la franchise.

M. Broussais fut jugé nécessaire dans une Section dont les membres s'étaient distingués les uns sous le nom d'idéologues, d'autres sous le nom de psychologistes, d'autres sous celui de physiologistes. Il a dignement acquitté sa dette par son assiduité aux séances, et par sa coopération toujours active à nos travaux. Un des services que rendent les Académies est d'offrir l'exemple des discussions paisibles, qui seules conviennent à la recherche de la vérité. Il y a peu de jours encore, M. Broussais, que nous espérions long-temps conserver, discutait au milieu de nous; et c'était avec toute la modération que doit inspirer l'intérêt des sciences. L'affection qu'il témoignait à ses confrères, lui assure, ainsi que ses talents, les regrets dont l'Académie honorera toujours sa mémoire.

Discours de M. le baron Larrey, *au nom des Membres du Conseil de santé des armées.*

Messieurs,

Au nom des membres du Conseil de santé des armées, au nom de toute la médecine militaire, et pénétré de la perte

irréparable que nous venons de faire dans la personne de M. Broussais, notre collègue, je viens déposer sur sa tombe l'hommage de notre estime, de notre admiration et de nos regrets. C'est surtout comme médecin militaire que M. Broussais a droit à notre souvenir. Les écrivains éloquents des corps académiques auxquels il appartenait, sauront mieux encore lui payer le tribut de reconnaissance que lui doivent à tant de titres, l'humanité, la science et la patrie.

M. Broussais, professeur à la Faculté, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, naquit en 1772 dans l'un des ports de mer de la Bretagne (Saint-Malo).

Après avoir reçu une excellente éducation, presque sous les yeux de son père, chirurgien distingué de cette ville, et après avoir servi quelques mois comme volontaire dans les armées de la république, il se livra à l'étude de la médecine, et surtout à celle de l'anatomie, sous les auspices de deux hommes célèbres, Duret et Billard, officiers de santé en chef de la marine au port de Brest. Ses progrès furent si rapides, qu'il fut jugé bientôt digne du grade de chirurgien de 3e classe, dont il remplit les fonctions dans les hôpitaux de ce port de mer et dans ceux de Saint-Malo. Peu de temps après, il fut promu, par voie de concours, au grade de 2e classe, et il fut embarqué en cette qualité sur l'un des vaisseaux de l'État. Nous regrettons de n'avoir pu suivre ce jeune chirurgien dans les campagnes pénibles qu'il a dû faire sur mer : elles nous auraient sans doute révélé ce qu'il serait un jour.

De retour de ces premières campagnes en 1800, il se rendit à Paris, où il entendit les leçons des grands médecins et des chirurgiens de cette époque ; tels que Pinel, Corvisart, Hallé, Sabatier, Desault et notre illustre ami Bichat. C'est dans la

clinique de ces praticiens célèbres qu'il puisa les bases de sa dissertation inaugurale sur la *fièvre hectique*, cherchant dès cetté époque à rattacher les maladies aux organes.

En 1804, il fut nommé médecin militaire, et fit en cette qualité plusieurs campagnes en Belgique, en Hollande et en Allemagne. Nous l'avons vu après la mémorable bataille d'Austerlitz (1), prodiguer ses soins aux malades frappés d'une épidémie meurtrière (le typhus nosocomial), qui se déclara principalement parmi les nombreux prisonniers russes et autrichiens. Certes, si le soldat se glorifie de ses services en citant les batailles où il a combattu, le médecin et le chirurgien des camps ne sont-ils pas les soldats de tous les jours et de tous les dangers?

M. Broussais fut envoyé en Italie et chargé spécialement de la direction médicale des hôpit auxd*'Udine*. C'est là qu'il recueillit les matériaux de l'*Histoire des phlegmasies chroniques*. Sa santé s'étant affaiblie pendant ces dernières campagnes, il vint à Paris pour la rétablir, et il profita du séjour qu'il y fit pour publier cet ouvrage si remarquable et qui suffirait seul pour rendre son nom immortel!..... C'est en parlant de ce livre que le célèbre auteur de la Nosographie philosophique, disait : « *Le docteur Broussais a rempli une lacune qui existait en médecine, relativement à l'histoire des phlegmasies.* » Ce livre, en effet, n'est pas seulement d'un homme consciencieux et exact, mais c'est le résultat des faits observés par un médecin profond et pourvu d'une grande expérience. Il est fâcheux que ses sectateurs aient mal compris ses pensées et exagéré ses préceptes. Il a surtout servi à faire proscrire de la pratique médicale une foule de remèdes excitants et pernicieux, dont on faisait, avant lui, un usage abusif.

(1) M. Larrey était alors inspecteur-général du service de santé des armées, et chirurgien en chef de la garde impériale.

En 1809, l'inspection générale du service de santé, appréciant le profond mérite, les talents et les services de M. Broussais, le proposa pour le grade de médecin principal, auquel il fut promu, et envoyé en cette qualité aux armées d'Espagne. Pendant son séjour dans cette contrée, il contribua par ses écrits et son exemple, à simplifier la thérapeutique des maladies qui s'y manifestèrent à plusieurs reprises.

En 1814, le ministre de la guerre, notre illustre maréchal (1) Soult venant d'ériger pour la deuxième fois le Val-de-Grâce en hôpital d'instruction, M. Broussais, désigné par les inspecteurs généraux du service de santé, y fut appelé comme 2e professeur.

En 1820, le baron Desgenettes, réintégré dans sa place de membre du Conseil de santé, céda à son confrère celle de médecin en chef de cet hôpital. C'est dans ces doubles fonctions que sa clinique acquit tant d'importance, et attira la foule des élèves de l'école et des hôpitaux de Paris.

M. Broussais, après avoir illustré pendant de longues années l'enseignement auquel son nom et sa personne auraient dû rester attachés jusqu'à la fin de sa carrière, fut appelé au Conseil de santé, et dépossédé, à son grand regret, des fonctions pénibles, mais honorables et utiles à la science, qu'il remplissait dans cet hôpital.

Depuis son entrée dans ce Conseil supérieur, en 1836, M. Broussais a concouru à la rédaction d'un grand nombre de rapports scientifiques qui ont été faits au ministre de la guerre.

Déjà M. le général Bernard a bien voulu nous manifester le désir de récompenser dans la personne de sa veuve et de ses enfants, les services que notre célèbre collègue a rendus à l'humanité : nous devons exprimer ici à M. le ministre de la guerre, la gratitude du Conseil de santé.

(1) M. le maréchal duc de Dalmatie.

En 1823, lorsque l'Académie royale de médecine fut instituée d'après les instantes démarches du premier médecin du roi, M. le baron Portal, le professeur Broussais fut nommé l'un de ses premiers membres titulaires.

En 1831, il fut créé professeur de pathologie générale à la Faculté.

Enfin, en 1832, lors du rétablissement de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Broussais fut admis à en faire partie.

Parvenu à l'apogée de sa gloire, ce professeur remarquable développa ses principes avec l'éloquence de la conviction. Ses ouvrages, quoique très nombreux, sont trop connus des médecins pour entreprendre de les analyser ici.

Peu d'officiers de santé militaires ont mené une vie aussi active que M. Broussais : dans les armées, au milieu des fracas de la guerre, dans les hôpitaux, en France, et dans les pays étrangers, il a partout observé avec le discernement du génie. Il n'a cessé enfin d'écrire et de professer, et il n'a rien moins fallu qu'une constitution aussi forte que la sienne, pour surmonter tant de fatigues et de vicissitudes. Cependant une lésion profonde des organes de la vie de nutrition, déclarée depuis quelques mois, le minait sourdement, et l'a conduit, presque à son insu, au marasme et à la mort. Il laisse des fils dignes de sa renommée, et le plus jeune, M. Casimir, est aussi le plus sûr garant que le nom de Broussais ne périra jamais

Discours de M. Orfila, *doyen, prononcé au nom de la Faculté de Médecine de Paris.*

Messieurs,

Il appartient à celui qui a l'honneur de diriger en ce moment la Faculté de Médecine de Paris de venir aussi déposer sur la tombe qui renferme à jamais les restes d'une si grande illustration, l'expression de sa douleur et de ses regrets. Ces regrets sont inspirés, cher collègue, par la puissance de ton organisation et de ton génie, par la variété, l'étendue et la solidité de ton savoir, par les éminents services que tu as rendus à la science, par la bonne harmonie qui a constamment régné parmi nous, et par ton assiduité à remplir tes devoirs. Nous t'avons encore vu partager nos travaux lorsque déjà tu luttais cruellement contre la cause meurtrière qui a malheureusement triomphé d'une résistance, hélas! trop faible; nous t'avons vu presque avec effroi, quand tes forces paraissaient épuisées, suivre avec un zèle infatigable les épreuves pénibles et prolongées du dernier concours dont l'issue te semblait, avec raison, devoir influer sur les destinées de l'Ecole.

Pourquoi faut-il que des jours consacrés avec tant d'éclat au perfectionnement d'un art dont ta vaste intelligence savait si bien dévoiler les secrets, aient été impitoyablement tranchés au moment où ils devaient encore en reculer les bornes? Non pas que ta renommée puisse en souffrir, car ta gloire avait atteint ses dernières limites; mais nous, pour la plupart disciples d'un si grand maître, mais tous ces médecins nationaux et étrangers que tu as souvent guidés d'une main si sûre, mais les générations à venir, combien n'aurons-nous pas à déplorer ta fin prématurée!

Repose en paix, cher collègue ; tu as le rare bonheur de quitter cette terre, certain d'avoir imprimé à la science un immense mouvement dont la postérité te tiendra compte. Admirateurs sincères de la réforme médicale que tu as provoquée sur tant de points, et au succès de laquelle tu as si puissamment contribué, nous méditerons religieusement les œuvres que tu nous lègues; nous nous efforcerons de les féconder, et, n'en doute pas, nous transmettrons à nos neveux les belles maximes d'un dépôt précieux qui a rendu ton nom immortel, et qui excitera à jamais les sentiments de la plus vive reconnaissance.

Adieu !

Discours de M. le professeur Bouillaud, *au nom de la Faculté de Médecine de Paris.*

Messieurs,

La médecine française a, depuis le commencement de ce siècle, éprouvé des pertes bien cruelles : elle a vu mourir, dans l'espace de quarante ans, ses Desault, ses Bichat, ses Corvisart, ses Pinel, ses Chaussier, ses Laënnec, ses Gall, ses Dupuytren, ses Desgenettes, et d'autres encore ; mais jamais elle n'avait fait une plus irréparable perte que celle dont elle vient d'être affligée par la mort de l'homme qui est l'objet de cette triste et imposante solennité. Oui, Messieurs, un astre des plus lumineux vient de s'éteindre dans le monde médical : M. Broussais n'est plus, *il s'en est allé* comme tant d'autres grands hommes nés à peu près à la même époque où il naquit lui-même.

Ce n'est pas une chose facile, Messieurs, que l'éloge d'un tel homme. Pour l'oraison funèbre de celui dont nous déplorons la perte, ce ne serait pas trop de la voix d'un Bossuet. Quoi qu'il en soit, Messieurs, ce n'est pas ici le lieu de raconter tous les détails d'une vie si belle et si bien remplie. Vous n'attendez de moi qu'une sorte d'analyse sommaire des principaux faits qui ont illustré la carrière de M. Broussais; permettez-moi, je vous prie, de lui donner au moins assez d'étendue pour qu'elle ne soit pas, sous ce rapport, tout-à-fait indigne de lui, et pour qu'elle vous le fasse connaître sous ses véritables traits.

Que d'autres vous parlent, Messieurs, de ses titres divers (et tous sont des plus honorables); pour moi, je ne veux ici que vous parler de ses ouvrages, de ses services, de ses travaux. M. Broussais est du petit nombre de ces hommes qu'on honore bien plus en disant *ce qu'ils ont fait* qu'en disant *ce qu'ils ont été*.

M. Broussais est né, le 17 décembre 1772, à Saint-Malo, patrie des Chateaubriand et des Lamennais. Son père exerçait lui-même la médecine dans le village de Pleurtuit, tout près de Saint-Malo, et ce n'est pas sans un sentiment de vive émotion que je visitai, il y a deux ans, l'humble maison qu'il habitait, non plus que la modeste église où l'on se rappelle encore que, dans son enfance, l'homme illustre auquel nous venons rendre un dernier hommage chanta plus d'une fois au lutrin.

Élève de Bichat et de Pinel, M. Broussais passa sa première jeunesse dans le service de santé de la marine militaire. Il exerça quelque temps à Paris, à la suite de sa réception; mais il ne tarda pas à quitter la carrière de la médecine civile pour celle de la médecine militaire.

Disons d'abord quelques mots de sa dissertation inaugurale soutenue en l'an XI (1803), elle a pour titre : *Recherches sur*

la fièvre hectique, considérée comme dépendante d'une lésion d'action des différents systèmes, sans vice organique. On y trouve déjà les rudiments de cette logique pressante, vive, serrée, et pour ainsi dire inexorable, dont M. Broussais devait plus tard faire sentir la pointe acérée à ses nombreux adversaires. Mais ce qu'il y a surtout de curieux et de vraiment digne de l'histoire, c'est que l'auteur s'y montre *pyrétologiste* plus *essentialiste* que Pinel lui-même (1). N'est-ce pas, en effet, une chose bien propre à frapper l'esprit du médecin philosophe, que de voir l'homme qui plus tard devait saper jusque dans ses derniers fondements le dogme si long-temps révéré de l'*essentialité* des fièvres, débuter dans la carrière médicale par une sorte de profession de foi *ultra-essentialiste*? Toutefois, si au lieu de s'en tenir à la *lettre* de cette dissertation, on en sonde profondément l'*esprit*,

(1) Pinel avait écrit : « Si la fièvre hectique se rapproche des fièvres *primitives* sous plusieurs rapports, il faut avouer aussi qu'elle est si souvent symptomatique, qu'on ne saurait tout-à-fait la confondre avec elles. » M. Broussais, au contraire, après avoir reconnu que la fièvre hectique pouvait tantôt être indépendante d'aucune maladie, et tantôt être symptomatique d'autres maladies, poursuivait ainsi : « Il est prouvé que des altérations non maladies, et des altérations maladies, produisent une fièvre tout-à-fait semblable, qui est la fièvre hectique : donc la fièvre hectique est maladie *essentielle* et maladie *symptomatique*. C'est comme si l'on disait : donc la fièvre hectique est maladie *essentielle* et n'est pas maladie *essentielle*, ou *vice versâ*. Or, cela est absurde ; car une maladie *essentielle* dans un cas ne peut dans un autre cas n'être pas *essentielle*, si elle est toujours la même : elle serait tout au plus une complication. Puisque nous ne saurions empêcher qu'elle ne soit essentielle, et que, pour le bien de l'art, il importe de ne pas la considérer comme un symptôme, disons que c'est une fièvre essentielle, qui, toujours la même, se présente tantôt seule, tantôt compliquée à certaines maladies dont elle marque une période. »

on entrevoit bientôt dans son auteur un génie impatient de l'état actuel de la pyrétologie, et on peut prédire que quelque jour il changera la face de cette partie alors si confuse de la médecine.

Aussitôt qu'il se vit placé sur le théâtre des hôpitaux militaires, M. Broussais continua les recherches qu'il avait commencées pour la composition de sa dissertation inaugurale, en prenant la résolution d'étudier les maladies chroniques *d'une manière toute particulière*, et de fixer son attention sur *cette foule de maladies pâles, maigres, s'avançant à pas lents vers le tombeau avec une fièvre hectique plus ou moins caractérisée, et quelquefois sans aucune agitation fébrile appréciable.*

C'est le résultat de ce travail qu'il publia, en 1808, sous le titre de : *Histoire des phlegmasies ou inflammations chroniques, fondée sur de nouvelles observations de clinique et d'anatomie pathologique.*

M. Broussais a désigné par le nom un peu *guerrier* de ses premières *campagnes* les recherches cliniques consignées dans l'ouvrage indiqué. Oserai-je, à propos de ce mot de *campagnes*, hasarder un rapprochement que voici ? Les premières campagnes médicales de M. Broussais se firent en partie dans cette Italie, qui avait été aussi le théâtre des immortelles campagnes du jeune général Bonaparte. Or, si le héros de ces dernières campagnes devait un jour devenir premier consul, empereur des Français, et roi de cette Italie qu'il avait miraculeusement conquise, le héros des campagnes médicales devait aussi plus tard être reconnu pour le chef d'un empire d'une autre espèce, et régner intellectuellement sur un territoire plus vaste encore que celui auquel commandait Napoléon. Et pour achever un rapprochement, je l'avoue, un peu forcé, ajouterai-je que c'est à *Udine*, non loin de ce *Campo-Formio*, si célèbre par le traité qui porte son nom, et

dont Bonaparte fut un des signataires, à Udine, dis-je, que M. Broussais recueillit les matériaux de l'un des plus beaux monuments qui aient été élevés à la médecine d'observation?

Cet ouvrage révélait, en effet, un profond et ingénieux obervateur. Il fut admis aux honneurs des prix décennaux décernés par cette même classe de l'Institut qui, plus tard.... Mais pourquoi rappeler un déplorable souvenir?

Je regrette vivement, Messieurs, de ne pouvoir donner ici une idée complète de l'important ouvrage dont il s'agit; mais je ne puis m'empêcher d'en extraire quelques passages qui montreront à quelle bonne école il avait été composé, à quels principes de saine philosophie médicale l'auteur sacrifie, et combien se trompent ceux qui, dans ces derniers temps, n'avaient affecté de voir en lui qu'un systématique de l'ordre des Brown, des Paracelse ou des Thémison.

Voici quelques unes des belles maximes inscrites sur le frontispice même du remarquable monument médical qui porte le titre d'*Histoire des phlegmasies chroniques*.

« Tant que l'art d'exposer les phénomènes des maladies n'aura point acquis la perfection dont il est susceptible, et qui peut-être se lie à celle de la science, celui qui voudra étendre ses idées sur un genre quelconque d'affections pathologiques se verra forcé de remonter à la source première, et de recueillir *lui-même* les faits que la nature, toujours uniforme dans ses opérations, ne cesse jamais de nous représenter. »

« Si les cadavres nous ont quelquefois paru muets, c'est que nous ignorions l'art de les interroger. »

« Lorsqu'on a long-temps observé et rapproché d'après une bonne méthode, il s'agit de procéder aux conclusions; mais il faut le faire avec une extrême sagesse. C'est ici que

se montre la mesure du génie. Celui qui ne généralise pas assez nous fait penser qu'une partie de ce qu'il a observé est perdue pour lui ; celui qui tombe dans l'excès opposé et qui prononce en dernier ressort, montre sa présomption et son orgueil ; l'un et l'autre témoignent qu'ils ont des vues rétrécies : ils ne rendront jamais de grands services à l'art. »

Ecoutez encore ce beau passage.

« Ce n'est pas assez pour le médecin qui veut reculer les limites de la science d'être né avec les plus heureuses dispositions, de beaucoup lire, de beaucoup voir, de beaucoup méditer : si, pendant un certain nombre d'années, il ne suit pas la route que nous venons de tracer ; si, content d'observer, en détail, au moment de ses visites, il ne recueille que des notes générales ; s'il borne sa curiosité anatomique à l'examen des cas extraordinaires, ou de ceux qui lui paraîtront incertains, il n'échappera point à l'erreur. N'ayant jamais envisagé *toutes les formes* des maladies, il ne peut en conserver que des images imparfaites et tout-à-fait dissemblable aux modèles. Par conséquent, chaque fois qu'il voudra faire un rapprochement, il tirera de fausses conséquences. Alors plusieurs écueils également dangereux l'exposeront au plus triste des naufrages : *s'il est fanatique de ses opinions ou de celles d'autrui*, il forcera tous les faits de se plier à sa fausse théorie, et marchera d'erreur en erreur jusqu'à l'extrémité de sa carrière : s'il est naturellement inconstant, ou s'il conserve encore assez de liberté dans le jugement pour apercevoir les nombreuses contradictions que les faits *mal* observés ne manquent jamais de présenter, il abandonnera toute espèce de doctrine, il se livrera à l'empirisme le plus aveugle, ou tombera dans un scepticisme déplorable. »

Après avoir signalé la vicieuse méthode philosophique suivie à l'époque où il écrivait, M. Broussais s'écrie :

« Les observateurs de l'homme seront-ils donc toujours les seuls qui ne sachent pas observer ; ne cesseront-ils point de mériter ce reproche humiliant qui retentit aujourd'hui jusque dans nos Ecoles : *toute théorie devient inutile dans la pratique*. Médecins, qui vous frappez vous-mêmes avec les armes de vos adversaires, condamnez, j'y consens, les vaines hypothèses et les fantômes monstrueux de l'imagination, mais ne les confondez pas avec la véritable théorie ; que la théorie soit pour vous ce qu'elle est pour les autres sciences, *le résultat des faits réduit en principe* ; observez bien, rapprochez avec habileté, concluez avec justesse, et vous aurez une théorie qui ne vous abandonnera point au lit des malades, et que vous respecterez sans doute, puisque chacun de vous aura su l'enrichir et la perfectionner.

» Toutes les circonstances dont nous exigeons le concours pour former un bon observateur ne peuvent se réunir que dans les hôpitaux... C'est donc aux médecins d'hôpitaux qu'est imposée plus particulièrement la tâche pénible de reculer les bornes de l'art de guérir.

» Il fallait, pour que cette matière (l'étude des phlegmasies chroniques) fût présentée dans un jour lumineux, qu'un médecin d'hôpital s'imposât la tâche pénible de recueillir et de rédiger lui-même des histoires de maladies... Ce travail ne devait pas être confié à des élèves, parce que l'art d'observer est difficile, et que chaque auteur porte dans sa rédaction ses vues et ses principes particuliers, et interprète la nature différemment.

» Il me semblait aussi que le médecin le plus heureusement

organisé n'avait pas trop de toutes ses facultés pour interroger tous les symptômes d'une longue maladie.

» Je sentis qu'un travail aussi parfait ne pouvait sortir que des mains d'un professeur de clinique d'une haute capacité, d'un zèle infatigable, et assez dévoué à la science pour lui sacrifier des moments qui sont le plus souvent employés d'une manière toute différente par les praticiens d'une grande réputation.

» Des obstacles si puissants me firent craindre qu'un pareil ouvrage ne fût encore long-temps désiré ; et tout en faisant des vœux pour que la médecine le possédât bientôt, je pris la résolution de faire moi-même, dans ma pratique militaire, une étude clinique des maladies chroniques, pour mon instruction particulière, et pour celle d'un petit nombre de jeunes élèves qui désirèrent étudier avec moi. »

Parmi les vérités capitales qui se trouvent démontrées dans l'ouvrage de M. Broussais, il faut placer en première ligne celle qui se trouve exprimée dans le passage suivant :

« La très grande majorité des infortunés que je trouvai consumés par une maladie chronique étaient tout simplement victimes d'une inflammation qui n'avait pu être guérie dans sa période d'acuité. Il est vrai que bien souvent le défaut de succès dépendait, ou de ce que le malade n'avait pas assez promptement réclamé le secours de l'art, ou de ce que son indocilité les avait rendus inutiles. Mais combien n'en trouvai-je pas aussi dont la maladie, toujours mal traitée, avait été visiblement méconnue ! »

Appuyé sur de nombreuses observations, M. Broussais, par la plus heureuse des théories, rattacha la phthisie pulmonaire aux phlegmasies chroniques de l'appareil respira-

toire, et rallia aux nuances peu exprimées ou obscures de la gastrite de nombreuses affections de l'estomac, avant lui *regardées comme saburrales ou comme asthéniques.* Il disait :

« La gastrite n'étant jamais décrite que dans son plus haut degré d'intensité, toutes les nuances peu exprimées devaient être méconnues et mal traitées... J'ai essayé de remédier à cette calamité publique en disposant dans une série méthodique les gastrites assez obscures pour échapper souvent au diagnostic, et en m'étudiant à les rattacher, d'un côté, avec les variétés les plus inflammatoires, de l'autre, *avec la sensibilité purement nerveuse et la véritable faiblesse de l'estomac.* »

On voit que le grand observateur qui découvrit en quelque sorte le premier la gastrite, n'oubliait point ici d'en distinguer les nuances variées, et qu'il s'efforçait de ne pas les confondre avec ces névroses qui, plus tard, firent un certain bruit sous le nom de *gastralgies.*

Les doctrines professées dans l'*Histoire des phlegmasies chroniques* ne furent pas bien comprises ; elles parurent trop subtiles aux uns ; elles ne pouvaient convenir à ces autres observateurs un peu mystiques, qui se dispensaient de remonter à la lésion pathologique qui présidait à la formation des tubercules, en disant *qu'ils n'avaient jamais su pénétrer des secrets que le Tout-Puissant paraît s'être réservés.*

Même encore aujourd'hui les doctrines dont nous voulous parler sont méconnues ou contestées par une école dont quelques uns des chefs jouissent d'une certaine autorité.

Parmi les reproches qu'on peut adresser *aujourd'hui* à l'*Histoire des phlegmasies chroniques*, domine celui-ci, savoir : que les observations particulières ne sont pas suffisamment détaillées. L'excuse de M. Broussais se trouve dans la manière dont on envisageait alors l'art de recueillir et de rédiger les observations. C'était l'ère où régnait la médecine *aphoristique*;

c'était une époque où tout, jusqu'aux observations particulières, devait être rédigé en style *aphoristique ;* et, chose digne de remarque, c'est que les histoires particulières, que nous trouvons aujourd'hui trop peu détaillées, ne parurent pas alors assez courtes, et pour ainsi dire assez *aphoristiques* à l'illustre Pinel, auquel elles furent soumises avant leur publication. « *Sabrez ! sabrez !* » disait-il à l'auteur, alors son disciple.

Comparez-les d'ailleurs aux observations des prédécesseurs immédiats de l'auteur, à celles de Morgagni lui-même, et vous verrez que, sous le rapport qui nous occupe, elles constituent un véritable progrès dans l'art si difficile de recueillir les faits particuliers. Or, tous les progrès se font ainsi, en général, d'une manière graduelle et comme mesurée.

Il y avait six ans que l'*Histoire des phlegmasies chroniques* avait paru, lorsque, en 1814, par suite de ces grandes catastrophes dont le monde fut bouleversé, M. Broussais revint dans la capitale, où il fut attaché, comme médecin, à cet hôpital du Val-de-Grâce que son nom et ses doctrines devaient tant illustrer. Bientôt, en effet, M. Broussais et sa doctrine portèrent le nom de médecin et de médecine du Val-de-Grâce, et la postérité dira peut-être, l'oracle du Val-de-Grâce, comme elle a dit l'oracle de Cos.

M. Broussais ne songeait guère d'abord à se lancer dans la carrière de l'enseignement, et il ne se doutait pas du rôle magnifique qu'il serait bientôt appelé à jouer sur la scène du monde médical. Encouragé par quelques confrères, au nombre desquels je me plais à citer MM. Orfila et Capuron, il ouvrit un modeste cours particulier de médecine théorique, et sous les auspices de M. Desgenettes, il commença des leçons cliniques au Val-de-Grâce.

Deux ans plus tard, c'est-à-dire en 1816, l'auteur presque oublié du livre des *Phlegmasies chroniques* fulmina, si j'ose

ainsi parler, sous le nom d'*Examen de la docrine médicale généralement adoptée*, un manifeste de guerre tel que le monde médical n'en avait vu depuis long-temps. Réveillés par cette sorte de coup de tonnerre, les médecins se redressèrent, et, prêtant une oreille attentive, ils reconnurent qu'il ne s'agissait rien moins que d'une immense révolution.

De même que le livre des *Phlegmasies chroniques* avait été la suite et le superbe complément des *Recherches sur la fièvre hectique*, ainsi l'*Examen de la nouvelle doctrine médicale généralement adoptée* fut le complément de l'*Histoire des phlegmasies chroniques*. M. Broussais le commence, en effet, dans ces termes :

« Aujourd'hui j'ose avancer que l'on peut faire pour la plupart des affections pathologiques ce que je fis en 1808 pour les inflammations. »

Depuis long-temps, dit-il, cette pensée l'absorbait, lorsque l'ouvrage de M. Hernandez lui tomba par hasard entre les mains. Or, c'est à cette occasion qu'il mit au jour son fameux *Examen des doctrines*. Certes, jamais on ne vit une plus frappante confirmation de cette loi, savoir que les plus petites causes peuvent quelquefois produire les plus grands effets. Ce fut, à ce qu'on raconte, la chute d'une pomme qui fournit à Newton l'occasion de son fameux système de l'attraction, et ce fut la chute du livre de M. Hernandez qui donna naissance au système de l'irritation. Qui connaît aujourd'hui le nom de celui qui fut, sans le savoir, la cause du premier ouvrage où ce système a été exposé ?

Très jeune encore lorsqu'il publia son *Histoire des phlegmasies chroniques*, M. Broussais était arrivé à toute la maturité de l'âge lorsqu'il jeta les premiers fondements de la grande réforme qui porte son nom, et qu'on désigne aussi

sous le titre de *Système de l'irritation* ou de *Doctrine physiologique.* Nouvel exemple qu'en médecine, comme ailleurs, la jeunesse est l'âge privilégié des belles et des grandes choses. Alexandre avait fait la conquête du monde à trente ans : à trente ans, un autre Alexandre, parti de bien plus loin que le Macédonien, avait fait les immortelles campagnes d'Italie et d'Égypte ; il comptait à peine quarante ans lorsqu'il avait conquis un empire plus grand que celui de Charlemagne, et donné son nom à ce code immortel qui constitua pour ainsi dire la société civile de la France. A trente ans aussi, Bichat avait produit le *Traité des membranes*, les *Recherches sur la vie et la mort*, l'*Anatomie générale*, et avait ainsi conquis sa glorieuse immortalité.

Mais quels sont, demandera-t-on, les grands changements qui constituent la nouveauté du système de M. Broussais, et en quoi diffère-t-il et se rapproche-t-il des systèmes adoptés jusque là ?

Les illustres réformateurs, les vrais législateurs des sciences, forment une série continue, une succession *logique* et nécessaire ; de sorte que le dernier n'est réellement que le continuateur de celui qui l'a immédiatement précédé, et ainsi des autres : ils se supposent les uns les autres. Telle est la loi constante à laquelle obéissent tous les événements majeurs dont se compose l'histoire bien entendue des progrès et des réformes scientifiques.

M. Broussais fut donc l'héritier naturel, légitime, j'ai presque dit prédestiné, de Bichat et de Pinel lui-même. Tous deux avaient préparé la révolution dont il fut le promoteur.

Au reste, M. Broussais se glorifie justement lui-même d'avoir marché sur les traces de Bichat ; et c'est à cet immortel auteur qu'il emprunta cette épigraphe de son *Examen* : « Qu'est l'observation, si l'on ignore là où siége le mal ? »

Considéré sous son point de vue le plus général et le plus élevé, le système de M. Broussais consiste surtout à rallier à des lésions déterminées des organes, à *localiser* diverses maladies jusque là étudiées comme des groupes de symptômes qui ne se rattachaient point aux organes, méthode nosologique à laquelle M. Broussais donna le nom d'*ontologie médicale*. Voici d'ailleurs un très beau passage relatif au principe que nous signalons :

« Les traits caractéristiques des maladies doivent être puisés dans la physiologie : formez un tableau aussi vrai qu'animé du malheureux livré aux angoisses de la douleur ; débrouillez-moi, par une savante analyse, les cris souvent confus des organes souffrants ; faites-moi connaître leurs influences réciproques ; dirigez habilement mon attention vers le douloureux mobile du désordre universel qui frappe mes sens, afin que j'aille y porter avec sécurité le baume consolateur qui doit terminer cette scène déchirante ; alors j'avouerai que vous êtes un homme de génie. Mais tant que vous vous bornerez à rassembler quelques traits saillants des désordres pathologiques pour en former des groupes intellectuels qui ne se rattachent point aux organes ; tant que vous me défendrez de vérifier, par des rapprochements physiologiques, la vérité de toutes ces abstractions ; tant que vous n'aurez point rallié les désordres les plus violents aux lésions les moins prononcées, et même au degré d'action de chaque viscère, qui constitue l'état de parfaite santé, je dirai que vous n'avez point compris l'énigme de la nature vivante, et vos déclamations ne me feront pas plus d'effet que les cris de vos aveugles partisans. »

Considéré sous le point de vue *nosologique*, le système de M. Broussais se distingue particulièrement par les deux grands

dogmes suivants : 1° la négation de l'*essentialité* des fièvres essentielles de Pinel, et leur localisation dans le tube digestif, à titre de phlegmasie aiguë de la membrane muqueuse ou folliculeuse de cet appareil ; 2° le *ralliement* aux phlegmasies chroniques d'un bon nombre de lésions dites organiques et de certaines névroses.

Enfin, conformément à cette loi de Bichat, que tout système nosologique reflue sur la thérapeutique, la doctrine de M. Broussais a profondément réagi sur cette dernière. Il a élargi l'application de la méthode antiphlogistique, et a surtout mis en honneur les émissions sanguines locales. Avoir substitué les sangsues et les émollients aux vomitifs, aux purgatifs, aux toniques et aux excitants, dans le traitement des maladies dites fièvres essentielles, c'est assurément là une grande révolution thérapeutique ; c'est avoir rendu à l'humanité un de ces signalés services dont la postérité reconnaissante doit conserver un éternel souvenir.

Si jamais doctrine médicale ne souleva contre son auteur une plus grande masse d'ennemis, jamais aussi, par une juste compensation, doctrine médicale n'excita de plus vif enthousiasme, et ne réunit sous la bannière de son chef une plus nombreuse armée d'élèves et de prosélytes. Telle était l'immense renommée de M. Broussais dans les deux hémisphères que, comme à Boerhaave, on aurait pu lui écrire : *à Broussais, en Europe*. Les serpents de l'envie sifflaient vainement autour de lui ; ces sifflements se perdaient dans le concert d'applaudissements qui retentissaient à ses oreilles, et les traits de la calomnie venaient expirer à ses pieds triomphants.

On s'est beaucoup récrié, comme chacun sait, sur les formes un peu acerbes et tribunitiennes avec lesquelles M. Broussais discuta, dans son *Examen*, la doctrine d'un illustre nosographe qui avait été son premier maître, et plus tard on généralisa ce reproche avec une complaisance sans bornes :

il semblait que, ne pouvant attaquer le *fond*, on voulût se rejeter sur la *forme*. Je ne prétendrai point toutefois que ce reproche ne repose sur aucune espèce de fondement. M. Broussais lui-même déclare, dans la préface de l'*Examen*, que sa critique sera vigoureuse, et il expose les raisons pour lesquelles il n'a pas cru devoir l'adoucir par des éloges accordés à la célébrité. Il ne se dissimula aucun des désagréments que pouvaient attirer sur lui les sanglantes blessures de tant d'amours-propres, et il prévit qu'il allait soulever contre lui les orages et les tempêtes. Je ne veux pas trop insister ici sur le point que nous examinons; mais qu'on n'oublie pas quelles puissantes résistances ont à vaincre les réformateurs en tout genre; qu'on tienne un compte sérieux des persécutions de toute espèce dont ils sont déchirés; qu'on se rappelle bien que, suivant une ingénieuse comparaison, *la vérité est un coin qu'il faut faire entrer par le gros bout;* qu'on pèse justement toutes choses, et l'on sera disposé à se montrer moins sévère envers ceux qui parlent haut et fort pour se faire entendre de la foule, et qui frappent d'une main ferme pour que les coups qu'ils portent à l'erreur ne soient pas entièrement perdus. En tout cas, et au risque d'être appelé tison d'enfer, il vaut mieux, dans l'espèce de guerre qui nous occupe, se servir des armes de Pascal que de celles de ses trop célèbres adversaires. C'est bien ainsi que l'entendit M. Broussais.

Pour ouvrir de nouvelles voies à l'émission de ses doctrines, et pour avoir une tribune où il pût librement répondre à ses nombreux et puissants adversaires, M. Broussais fonda les *Annales de la médecine physiologique*, journal mensuel, qui, pendant dix années, eut un de ces succès auxquels nul autre journal n'a pu depuis atteindre.

C'est dans ce recueil, plus encore que dans ses cours et dans ses ouvrages, qu'il soutint, en athlète d'une vigueur

vraiment héroïque, cette ardente polémique, cette guerre systématique dont on ne cessait de le harceler. Ce n'est pas sur ces cendres à peine refroidies, et pour ainsi dire encore palpitantes, qu'il convient de dérouler le tableau des luttes passionnées dont le monde médical fut alors témoin. Laissons à l'équitable et impassible histoire le soin de juger en dernier ressort tout ce qui pourrait porter encore aujourd'hui le nom de personnalités.

Que les adversaires de M. Broussais soient assez punis de leurs attaques, et par la vue des triomphes qu'il remporta durant sa vie, et par le spectacle de ces pompeuses funérailles, qui, si j'ose le dire, peuvent être considérées elles-mêmes comme un suprême triomphe, triomphe posthume, qui couronne et sanctionne tous les autres.

M. Broussais brillait de toute sa gloire, et régnait en quelque sorte dans toute sa majesté, lorsqu'en 1823, à la suite d'un coup d'Etat tramé depuis long-temps dans l'ombre, plusieurs des plus illustres professeurs de la Faculté furent destitués et comme *fructidorisés*. On fit à M. Broussais l'honneur de ne pas le comprendre dans la fournée des nouveaux élus (1). C'était alors cependant qu'une école de médecine, formée véritablement de l'élite des médecins, se serait empressée d'ouvrir ses portes à ce glorieux et hardi réformateur. Alors, en effet, il était dans toute la plénitude de la plus immense popularité; alors, son école, à lui, s'étendait dans les deux mondes, et il eût été reçu en triomphateur dans une assemblée de professeurs constituée de manière à absor-

(1) Parmi ces élus se trouvait, je m'empresse de le dire, un homme d'un grand talent, et qui, après M. Broussais, fut incontestablement le premier médecin de son époque : on voit que je veux parler de l'immortel auteur du *Traité de l'auscultation médiate*. Heureux s'il eût rendu à M. Broussais toute la justice qui lui était due!

ber incessamment dans son sein les hommes les plus dignes de représenter l'époque médicale où ils vivent. Mais, pour que M. Broussais pût revêtir la robe professorale et porter les palmes de l'Institut, il ne fallait rien moins qu'une nouvelle révolution politique. En effet, quelque temps après celle qui porte le nom de révolution de juillet, une chaire de pathologie et de thérapeutique générales fut créée, et M. Broussais l'occupa : c'était une justice bien tardive. A cette époque, ainsi que ce grand maître l'avait dit dans la troisième édition de son *Examen* publiée en 1829, la *doctrine physiologique avait vaincu.* L'intronisation de M. Broussais à la Faculté de médecine fut donc la consécration de cette éclatante victoire.

Ainsi, bien convaincu du triomphe de sa *doctrine médicale*, M. Broussais, avide d'une gloire nouvelle, et jaloux de cueillir de nouveaux lauriers, s'élança dans la carrière de la philosophie proprement dite, et fit à ce qu'il appelait l'*ontologie philosophique* une guerre non moins vive que celle qu'il avait livrée à l'*ontologie médicale*. C'est alors qu'il mit au jour son *Essai sur l'irritation et la folie*. Dans cet ouvrage, que l'on doit considérer comme une simple *profession de foi*, plutôt que comme un véritable *traité* en matière de psychologie, mais qui est un chef-d'œuvre en son genre, éclatent une chaleur de style, une énergie d'expression, une vigueur de logique, une franchise et une intrépidité de pensée qui n'appartiennent qu'à M. Broussais. Ce même ouvrage abonde, d'ailleurs, en sentiments généreux, en intentions élevées, et plusieurs de ses pages étincellent réellement des feux du génie. Ce n'est pas qu'il soit à l'abri de toute objection, exempt de tout espèce de tache (et quel livre en est exempt!), mais il serait trop long d'en offrir ici l'analyse. Nous ajouterons seulement que depuis long-temps la première édition du *Traité de l'irritation et de la folie* était

épuisée, et que M. Broussais travaillait encore sans relâche à une seconde édition beaucoup plus étendue que la première, lorsque la mort est venue le frapper. C'était là en quelque sorte son dernier mot, son véritable testament médico-philosophique ; et s'il eût pu prévoir une fin aussi prochaine, son plus grand regret, en quittant la vie, eût été, sans doute, de le laisser inachevé ; car il attachait un grand prix à la publication d'un ouvrage où devaient être largement exposées les études phrénologiques auxquelles il s'était livré avec toute l'ardeur qui le caractérisait, et qui avaient presque entièrement occupé les dernières années de sa laborieuse vie.

Dans tous ses ouvrages, comme aussi dans ses cours, M. Broussais, je ne saurais trop le redire, fit toujours preuve d'une indépendance et d'une intrépidité parfaites. L'agitation était pour ainsi dire son élément, et l'on pourrait le considérer comme l'O'Connell de notre époque médicale. Sans doute ce grand agitateur médical possédait à un haut degré l'esprit d'organisation ; néanmoins il possédait encore à un plus haut degré peut-être le génie révolutionnaire proprement dit, ce génie de *combativité* qui se plaît à renverser les mauvais systèmes, à faire justice des doctrines erronées. Homme politique, il eût marché sur les traces de Mirabeau, plutôt que sur celles de Napoléon ; et puisque je trouve ici une occasion favorable de toucher un mot de ses opinions politiques, je dirai que le pays ne comptait pas un citoyen plus dévoué, plus jaloux de toutes ses libertés, plus fier de toutes ses gloires. Ceux qui ne l'ont pas connu sous ce nouveau rapport n'auront pas de peine à me croire, quand ils sauront que M. Broussais fut l'un des meilleurs amis de cet illustre général Foy, avec lequel il s'était lié pendant la trop funeste guerre d'Espagne.

Fondateur d'une ère médicale nouvelle, M. Broussais fut

à la fois grand et profond observateur, grand philosophe, grand écrivain, professeur plein de feu, de mouvement et d'énergie. Assemblage extraordinaire et privilégié de tant et de si puissantes facultés morales et intellectuelles, M. Broussais avait été doué par la nature d'une organisation vigoureuse et fortement trempée. Ainsi, sous le double rapport du moral et du physique, il appartenait à cette race d'hommes qui semblent nés pour changer la face du monde. D'autres vous apprendront, Messieurs, quels rapports existaient entre les facultés dont je viens de parler, et le développement des diverses parties de ce noble organe, à l'empire duquel la nature a soumis leur manifestation. Mais ce que tous ceux qui ont vu M. Broussais reconnaîtront avec moi, c'est que le sceau du génie le plus mâle et le plus hardi n'était pas moins empreint sur sa physionomie que sur son large front. Son œil était vif, perçant comme celui de l'aigle. Que si l'expression de la physionomie de M. Broussais était belle, sévère, imposante dans l'état de calme, elle devenait vraiment magnifique lorsqu'il était agité d'un de ces emportements qu'excitaient dans son âme irritable et fière les injustes attaques de quelques uns de ses adversaires. C'est alors qu'il y avait dans M. Broussais quelque chose qui rappelait la grande figure de Mirabeau; son regard étincelait, lançait en quelque sorte la foudre, et possédait je ne sais quel pouvoir *fascinateur*.

Il ne fallait à M. Broussais rien moins qu'une robuste organisation pour résister aux immenses travaux qu'il a accomplis, et aux secousses morales qu'il a essuyées. Toutefois, il est mort avant d'avoir atteint l'âge auquel il aurait pu parvenir, si, comptant trop sur la vigueur de sa constitution, il n'eût, dans les premiers temps, négligé au dernier point la fatale et douloureuse maladie qui l'a conduit au tombeau. Il n'avait pas encore, en effet, terminé sa soixante-sixième année, et, jusqu'au dernier moment, il a conservé l'intelligence la plus virile.

Sa mort ne nous semblait pas devoir être aussi prochaine lorsque , le 5 novembre, nous le vîmes assister à l'ouverture de notre École. C'est qu'effectivement il a été rapidement emporté par des accidents cérébraux qu'il n'était pas facile de prévoir.

Ce grand homme a sans doute assez vécu pour sa gloire ; mais, hélas! il n'a pas assez long-temps vécu pour ses amis et ses admirateurs.

C'est par l'expression de ce profond regret que nous mettrons fin à ce discours. Recevez donc, illustre Broussais, les derniers adieux de cette Faculté dont vous étiez l'orgueil et la gloire, et au sein de laquelle vous laissez un vide si difficile à combler ; recevez-les par la voix de celui de vos élèves qui vous fut dévoué pendant votre vie, et qui ne devait pas l'être moins sur votre tombe. Hélas ! pourquoi cette voix n'a-t-elle pas des accents assez forts et des termes assez éloquents pour pleurer dignement une si grande perte !

Adieu donc, ô collègue, ô maître à jamais vénéré ; reposez-vous dans cette tombe des immenses et longues fatigues d'une vie non moins agitée que glorieuse ! Adieu ! votre personne nous est à jamais ravie, mais votre immortalité nous reste et nous console.

Je ne puis cependant me séparer de vous avant de former un dernier vœu : puissent vos précieux restes, recevant les honneurs qui leur sont dus, être un jour transportés dans ce monument qui porte pour inscription : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante,* et sur le fronton duquel la patriotique main du moderne Phidias, rassemblant heureusement les grands modèles de nos gloires diverses, sculpta, non loin des Mirabeau, des Manuel, des Bonaparte, Bichat expirant sur son champ de bataille, et le front couronné de l'immortel laurier du génie !

Discours prononcé par le docteur Gasc, *médecin en chef du Val-de-Grâce.*

Messieurs,

Une grande lumière vient de s'éteindre! Broussais dont la renommée remplit le monde, Broussais, ancien médecin en chef du Val-de-Grâce, inspecteur-général du service de santé des armées, professeur à la Faculté, membre de l'Académie des sciences morales, de l'Académie de médecine, commandeur de la Légion-d'Honneur, Broussais a cessé de vivre! Devant cette tombe qui va se fermer à jamais sur ses restes inanimés, le cœur se sent brisé de douleur, l'âme s'exhale en regrets amers. Depuis la mort de Bichat, de glorieuse mémoire, la science médicale n'avait pas fait de perte plus cruelle; l'un et l'autre avaient brillé du plus grand éclat, l'un et l'autre ont acquis une gloire immortelle. Digne élève et successeur de ce grand homme, Broussais par la hardiesse et l'impétuosité de son vaste génie avait su se frayer une route nouvelle, et par ses travaux s'élever au premier rang des plus grands écrivains. L'*Histoire des phlegmasies chroniques*, l'*Examen des doctrines médicales*, le *Traité de l'irritation et de la folie*, sont parmi ses nombreux ouvrages ceux qui lui font le plus d'honneur.

Ce n'est pas seulement à ses écrits que Broussais doit sa grande célébrité; c'est surtout à l'exposition de sa doctrine de l'irritation, et aux leçons cliniques qu'il a faites pendant plusieurs années à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. C'est là qu'en présence d'une multitude d'élèves et de praticiens accourus de tous les pays pour l'entendre, il développait sa doctrine avec cette éloquence entraînante qui lui fit tant de partisans. Qui ne se rappelle cette époque d'enthousiasme?

Broussais était alors dans la force de l'âge, et poursuivait son œuvre avec l'inspiration d'un réformateur et la logique d'un talent supérieur. Il bouleversa le sol médical, et se trouva tout-à-coup à la tête d'une immense révolution.

Cet homme extraordinaire a été calomnié quand on a dit que sa thérapeutique était bornée, et qu'il n'avait qu'une arme à la main, les sangsues ; mais nous qui l'avons suivi au lit des malades et dans la pratique, nous avons vu combien il savait varier ses moyens. Il est vrai qu'il faisait une guerre acharnée à ces remèdes incendiaires dont la médecine brownienne, en vogue alors, faisait un si grand abus. Personne n'avait un coup d'œil plus juste, un diagnostic plus rapide et plus sûr, et ne traçait d'une manière plus lucide l'histoire d'une maladie ; c'est ainsi que le grand praticien ne le cédait en rien au grand écrivain.

Le Val-de-Grâce est la citadelle d'où Broussais dirigeait ses armes contre les ennemis de sa doctrine. C'est de là que sont partis ses coups les plus redoutables et les plus vigoureux. C'est ainsi que le nom du professeur et celui de l'hôpital d'où il combattait sans relâche l'ontologie et les préjugés de la vieille médecine, sont tellement identifiés l'un à l'autre que désormais ils sont inséparables. On a dit et l'on dira long-temps encore, en parlant de la doctrine physiologique, *la doctrine du Val-de-Grace*, comme pour désigner son auteur, l'on dit le médecin du Val-de-Grâce. C'est ainsi qu'en parlant d'Hippocrate, on dit le vieillard de Cos.

Messieurs, des voix plus éloquentes que la nôtre vous ont déjà dépeint Broussais mieux que nous n'aurions pu le faire nous-même, soit comme écrivain, soit comme philosophe ou médecin ; mais il nous appartient d'apprécier son caractère et les excellentes qualités de son cœur. Broussais, ayant passé les premières années de sa jeunesse sur les mers et la plus grande partie de sa vie au milieu des camps, avait pu

contracter dans ses manières une certaine rudesse qui se fit remarquer dans les attaques qu'il eut à soutenir contre des adversaires qui ne le ménageaient point et envers lesquels il se montra si irritable, si incisif, si âpre et si violent quelquefois. Ces défauts mêmes contribuèrent peut-être au succès de sa doctrine; car, Messieurs, il ne s'agit pas toujours de frapper juste, il faut encore frapper fort. Mais Broussais, dans le commerce ordinaire de la vie, était plein de bonté, d'aménité; il oubliait facilement les querelles qu'il avait soutenues à l'époque de son ardente polémique dans laquelle la haine ne se mêla jamais. Personne n'était plus facile à vivre, sa facilité même à cet égard allait même jusqu'à la bonhomie, et cet excès de condescendance a porté plus d'une atteinte à son bonheur intérieur.

Quoi qu'il en soit, messieurs, la science médicale, la philosophie, la médecine militaire qui le revendique pour elle avec orgueil, et l'humanité, ont fait, par la mort de Broussais, une perte irréparable. Sans la cruelle maladie qui nous l'a enlevé dans un âge où un homme laborieux et de sa trempe peut encore être utile, Broussais eût terminé bien des travaux qu'il avait entrepris, et dont, malgré ses souffrances, il n'a cessé de s'occuper jusqu'à son dernier jour; que dis-je? jusqu'à sa dernière heure! Espérons que son digne fils, Casimir, qui a déjà pris rang parmi les notabilités contemporaines, nous fera jouir de ses œuvres posthumes, et qu'il saura soutenir un nom qu'il porte lui même avec éclat.

ÉCRITS DE F.-J.-V. BROUSSAIS.

RECHERCHE SUR LA FIÈVRE HECTIQUE, considérée comme dépendante d'une lésion d'action des différents systèmes sans vice organique. — Paris, an XI. — In-8 de 130 pages.

C'est sa thèse dans laquelle il se montre plus pinéliste que Pinel. — On y trouve pourtant le germe de l'*Histoire des phlegmasies chroniques* qu'il publia cinq ans après.

HISTOIRE DES PHLEGMASIES, ou inflammations chroniques, fondée sur de nouvelles observations de clinique et d'anatomie pathologique ; ouvrage présentant un tableau raisonné des variétés et des combinaisons diverses de ces maladies, avec leurs différentes méthodes de traitement. Paris, 1808, 2 vol. in-8. — Deuxième édition, 1816, 2 vol. — Troisième édition, revue et augmentée de notes, 1822, 3 vol. — Quatrième édition, 1826, 3 vol. — Cinquième édition, 1838, 3 vol. — Traduit en espagnol par D. P. Suarez Pantigo. Madrid, 1828, 4 vol. in 8. — Traduit en anglais par I. Hays et R. Eglesfeld Griffith. Philadelphie, 1831, 2 vol. in-8.

Cet ouvrage a pour but de rattacher à la série des inflammations, des maladies que l'auteur regardait comme peu connues. On y trouve les caractères et la marche des pleurésies chroniques présentés d'une manière nouvelle, et un grand nombre de faits et de réflexions tendant à faire mieux connaître les inflammations chroniques du canal digestif. Toutes les éditions nouvelles contiennent des notes de l'auteur, destinées à mettre son ouvrage au niveau des progrès de la science.

MÉMOIRE SUR LA CIRCULATION CAPILLAIRE, tendant à faire mieux connaître les fonctions du foie, de la rate et des glandes lymphatiques. (Mémoires de la Société médicale d'émulation. Paris, 1811, t. VII, pages 1 à 29.)

Il envoya ce mémoire d'Espagne, où il était alors.

LETTRE SUR LE SERVICE DE SANTÉ INTÉRIEUR DES CORPS D'ARMÉE, etc. —Xeres de la Frontera, 1811, in-4.—50 pages.— Cette lettre, faite en commun avec M. Mocquot, chirurgien principal, a été adressée aux chirurgiens majors des corps.

Les exemplaires en sont devenus si rares que l'auteur n'en possédait qu'un seul qui lui avait été donné il y a peu de temps par M. J.-B. Baillière. Il appelle l'attention des chefs de corps particulièrement sur la gastrite, que développaient la chaleur du climat et les excès auxquels se livraient les soldats; il les prémunit contre les indications incendiaires du brownisme.

MÉMOIRE SUR LES PARTICULARITÉS DE LA CIRCULATION avant et après la naissance, dans lequel on essaie de déterminer les fonctions de plusieurs organes dont on n'avait pas encore assigné les usages, faisant suite au *Mémoire sur la circulation capillaire*.

(Mémoires de la Société médicale d'émulation, t. VIII. Paris, 1817. — Pages 90 à 102. — C'est un des premiers travaux de physiologie de l'auteur.

EXAMEN DE LA DOCTRINE MÉDICALE généralement adoptée et des systèmes modernes de nosologie, etc., suivi d'un plan d'études fondé sur l'anatomie et la physiologie, etc. Paris, 1816.—In-8, 470 pages. — Traduit en espagnol par Hurtado de Mendoza,— traduit en allemand par F. Reulin. Berne, 1820. In-8.

Cet ouvrage contient une critique des doctrines médicales du jour, et offre en abrégé les documents les plus essentiels à l'intelligence de la doctrine physiologique; l'auteur y prend pour texte d'une critique de l'essentialité des fièvres, *l'essai sur le typhus* de M. Hernandez qui défendait cette théorie. Cet ouvrage de Broussais, devenu fort rare, est un des plus curieux dans le genre critique dans lequel Broussais excella.

RÉPONSES AUX RÉFLEXIONS D'UN ANONYME SUR LA NOUVELLE DOCTRINE MÉDICALE. (Journal universel des sciences médicales, t. VIII; X.)

Cet anonyme était F.-G. Boisseau, élève du Val-de-Grâce; ses articles eurent un grand succès; M. Broussais y répondit parce qu'ils lui parurent remarquables. Cette polémique dura quelque temps, puis M. Broussais déclara qu'il ne répondrait plus avant de connaître le nom de l'anonyme.

RÉFLEXIONS SUR LES FONCTIONS DU SYSTÈME NERVEUX EN GÉNÉRAL, sur celles du grand sympathique en particulier, et sur quelques points de physiologie. (Journal universel des sciences médicales, 1818, t. XII, pages 5 à 45, 129 à 167.)

Ce recueil contient encore un grand nombre d'articles critiques de Broussais dans les t. II, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX, XX.

EXAMEN DES DOCTRINES MÉDICALES et des systèmes de nosologie précédé de propositions renfermant la substance de la médecine physiologique. —Deuxième édition, Paris, 1821, 2 vol. in-8, —Troisième édition, Paris, 1829. —1834, 4 vol. in-8, traduit en espagnol par Hurtado.

Cet ouvrage diffère essentiellement de la première édition. Il est bien plus général et il est fait sur un tout autre plan. L'auteur passe en revue les principaux systèmes de médecine, et les compare avec la doctrine qu'il professe et qui est fondée sur les travaux des physiologistes et des médecins les plus modernes vivants ou morts. Son objet est de prouver que la médecine pratique ne doit pas être purement empirique, mais qu'elle peut et qu'elle doit reposer sur les modifications de la vitalité des organes, modifications qui selon lui sont faciles à constater. Cet ouvrage est précédé de 468 propositions qui contiennent la substance de la médecine physiologique.

ANNALES DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE, journal publié par M. Broussais, paraissant tous les mois par cahier de 7 feuilles, depuis le 1er janvier 1822 jusqu'en décembre 1834. — 13 années formant 26 volumes de 700 pages chacun.

M. Broussais avait besoin d'une tribune d'où il pût exposer ses opinions et les défendre librement contre les attaques multipliées qui étaient de toutes parts dirigées contre elles. C'est dans ce but qu'il fonda ce journal qui eut un succès que peu d'autres journaux ont pu réaliser depuis On y trouve un grand nombre d'articles critiques, des mémoires originaux, et une polémique très vive soutenue à l'occasion des publications du jour; enfin de nombreux articles de doctrine. — Hurtado a reproduit dans son journal espagnol un grand nombre d'articles de ce recueil.

Principaux articles de Broussais insérés dans les Annales.

TOME I.

P. 1. Discours préliminaire. — P. 29, 32, 41, 231, 233, 250. Notes. — P. 45, 55, 56, 398, 307, 312, 343, 389, 482, 494, 498. Réflexions sur des observations. — P. 131, 261. Réclamations contre un faux. — P. 284, 457, 477. Clinique médico-chirurgicale. — P. 351, 356, 370, 384, 510, 514. Sur les fièvres intermittentes.

TOME II.

P. 5, 12, 18, 61, 73, 79, 95, 150, 183, 187, 244, 269, 385. Réflexions sur diverses observations. — P. 153. Clinique médicale. — P. 171. Observation de péritonite. — P. 368 et suiv. Réponses à des observations.

TOME III.

P. 1. Discours préliminaire. — P. 42, 54, 106, 114, 119, 126, 139, 176, 181, 185, 191, 198, 267, 277, 285, 346, 350, 355, 363, 417, 428. 436, 461, 478. Réflexions sur des observations. — P. 55. Sur le Dictionnaire abrégé des sciences médicales. — P. 79. Polémique. — P. 93, 253, 341, 421. Clinique médico-chirurgicale. —

P. 164. Notice nécrologique sur Gérard Girardot. — P. 337. Notice nécrologique sur Hallé. — P. 311. Sur la médecine éclectique.

TOME IV.

P. 1, 113, 213, 321, 441, 449, 493. Clinique médico-chirurgicale. — P. 22, 26, 36, 40, 57, 61, 62, 116, 126, 136, 139, 144, 242, 245, 248, 250, 258, 263, 339, 451, 457, 460. Réflexions sur des observations. — P. 111. Sur la médecine des Anglais. — P. 197. Polémique. — P. 315. Id. sur l'opium. — P. 374. Id. sur le calomel.

TOME V.

P. 1. Discours préliminaires, résumant les travaux de l'année 1823. — P. 85, 209, 309, 509. Clinique médico-chirurgicale. — P. 12. Consultation pour une hypocondrie. — P. 15, 20, 29, 99, 121, 237, 314, 328, 337, 354, 463, 471, 483, 525, 529, 535. Réflexions sur diverses observations. — P. 47. Id. sur Hufeland. — P. 402. Sur le catéchisme de la médecine physiologique.

TOME VI.

P. 1, 113, 237, 349, 465, 609. Clinique médico-chirurgicale. — P. 37, 122, 245, 269, 359, 375, 384, 392, 404, 421, 469, 479, 625. Réflexions sur une observation. — P. 43, 50. Observation de folie. — P. 227. Médecine physiologique en Espagne. — P. 538. Réflexions sur un rapport.

TOME VII.

P. 1. Avertissement pour l'année 1825. — P. 1, 125, 253, 385, 445, 545. Clinique médico-chirurgicale. — P. 54. Sur un ouvrage de M. Andral. — P. 144, 161, 261, 267, 274, 451, 458, 468, 579. Sur diverses observations. — P. 232. Réflexions sur une maladie cancéreuse.

TOME VIII.

P. 1, 212, 301, 401. Clinique médico-chirurgicale. — P. 1. Observation. — P. 160. Article nécrologique sur M. Boudet. — P. 224, 291, 417. Réflexions sur une observation. — P. 245, 349, 432, 539, 574, 600. Réflexions sur l'ouvrage de M. Prus (6 articles).

TOME IX.

P. 1. Discours préliminaire pour 1826. — P. 29, 121, 213, 309, 421, 533. Clinique médico-chirurgicale. — P. 33. Maladie et mort du général Foy. — P. 56, 73, 126, 142, 228, 314, 319, 325, 439, 443, 448, 470, 541. Réflexions sur des observations.

TOME X.

P. 1, 105, 329, 445, 549. Clinique médico-chirurgicale. — P. 24, 217, 223, 234, 473, 531, 567, 588. Réflexions sur diverses observations. — P. 109, 123. Observation et réflexions.

TOME XI.

P. 1. Discours préliminaire. — P. 17, 129, 221, 365, 625. Clinique médico-chirurgicale. — P. 29, 37, 148, 161, 198, 244, 383, 393, 635, 641. Réflexions sur diverses observations. — P. 42, 370, 384. Observations.

TOME XII.

P. 1, 113, 209, 325, 497, 525. Clinique médico-chirurgicale. — P. 12, 18, 23, 27, 231, 450, 461, 442, 549, 555, 580. Réflexions sur diverses observations. — P. 309. Variétés médicales. — P. 326, 527. Sur les affections du cœur et des gros vaisseaux. — P. 441. Observations.

TOME XIII.

P. 1. Discours préliminaire. — P. 25, 131, 259, 479, 690. Clinique médico-chirurgicale. — P. 35, 40, 157, 402, 698. Réflexions sur des observations. — P. 96. Sur la médecine étrangère. — P. 553. Notice sur Chaussier.

TOME XIV.

P. 1, 129. Constitution médicale. — P. 75. Réponse à la critique de l'Irritation et de la Folie. — P. 104. Note sur une observation.

TOME XV.

P. 1. Discours préliminaire. — P. 51, 138, 253, 501, 389, 629. Clinique médico-chirurgicale. — P. 59. Réponse au docteur Virey

sur l'irritation et la folie. — P. 176. Réflexions sur l'hypérémie. — P. 583. Notice nécrologique sur Lasserre, docteur-médecin. — P. 386. *id.* Fabre, *id.* — P. 447. Examen critique des opinions médicales du jour.

TOME XVI.

P. 1, 121, 269, 395, 529, 641. Clinique médico-chirurgicale. — P. 12. Thérapeutique; sur les pointes d'asperges. — P. 274. Observation. — P. 333, 738. Examen critique des opinions du jour.

TOME XVII.

P. 1. Discours préliminaire. — P. 19, 121, 257, 351, 447, 577. Constitution médicale. — P. 278. Réflexion sur sa maladie. — P. 454. Trois observations et réflexions. — P. 640. Réflexions sur la monomanie homicide, etc.

TOME XVIII.

P. 5, 127, 269, 389, 509, 611. Constitution médicale. — P. 11. Observations. — P. 25. Sur l'envahissement de l'École de médecine, etc. — P. 203. Sur la réorganisation de l'Ecole de médecine. — P. 273 Sur les fautes des médecins éclectiques, etc. (1er article.) — P. 422, 561. Réflexions sur la monomanie homicide, etc. — P. 510. Sur les convalescences. — P. 615. Sur les causes de la mort dans les phlegmasies des membranes.

TOME XIX.

P. 17, 107, 271, 409, 541, 685. Constitution médicale. — P. 168. Médecine étrangère. — P. 278. Observation. — P. 409, 541. Un mot sur le choléra-morbus. — P. 619. Examen de la doctrine des anatomo-pathologistes modernes. — P. 685. Sur la grippe et les maladies épidémiques.

TOME XX.

P. 5, 137. 253, 373, 533, 649. Constitution médicale. — P. 5. Typhus; dothinentérite. — P. 60. Examen de la doctrine des anatomo-pathologistes. — P. 249. 297, 483, 656. Observations. — P. 649. Polémique sur les systèmes.

TOME XXI.

P. 1. Discours préliminaire. — P. 53, 113, 225, 233, 557. Clinique médico-chirurgicale. — P. 53. Observation. — P. 62. Nécrologie. — P. 266, 404. Maladies des pays chauds. — P. 461. Sur le choléra. — P. 651. Mémoire sur les travaux des médecins physiologistes.

TOME XXII.

P. 1, 105, 201, 305, 245. Clinique médico-chirurgicale. — P. 8, 204, 549, 559, 562. Observations. — P. 305. Polémique sur la phthisie. — P. 331. Mémoire sur la philosophie médicale. — P. 401. Sur l'anatomo-pathologisme, etc.

TOME XXIII.

P. 1. Discours préliminaire.

TOME XXIV.

P. 474. Discours d'ouverture du cours de pathologie.

TOME XXV.

P. 130, 143. Réponse à une consultation.

TOME XXVI.

P. 382. Nécessité d'une théorie (3 articles).

TRAITÉ DE PHYSIOLOGIE appliquée à la pathologie. — Paris, 1822, 2 vol. in-8. — Deuxième édition. Paris, 1834, 2 vol., 940 pages. — Traduit en espagnol par Hurtado de Mendoza, Madrid, 1827, 2 vol. in-4. — Traduit en anglais par R. Bell et R. Laroche. Philadelphie, 1826, 1 vol. in-8.

Ce traité est remarquable par la clarté, la concision avec laquelle les faits sont exposés, et surtout par la profondeur des déductions. On reconnaît, comme il le dit lui-même, l'héritier des idées de Bichat, fécondées par leur application à la pathologie.

DE LA THÉORIE MÉDICALE, dite pathologique, ou Jugement de l'ouvrage de M. Pruss, Paris, 1823. — In-8, 174 pages.

Ce travail, publié séparément, a été inséré par articles détachés dans les Annales de la médecine physiologique. — t. VIII. — 6 articles.

CATÉCHISME DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE, ou Dialogue entre un savant et un jeune médecin, élève du professeur Broussais, etc. — Paris, 1824, in-8, de 468 pages. — Traduit en espagnol par Hurtado. — Traduit en anglais. Londres, 1825, in-8.

Cet ouvrage, auquel l'auteur n'a pas mis son nom, est un exposé simple de ses doctrines mis à la portée des gens du monde; il est divisé par lettres, et remarquable par la gaieté, le piquant et le sarcasme qu'autorise la forme qu'il a prise.

L'IRRITATION CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT PHYSIOLOGIQUE ET PATHOLOGIQUE, mémoire publié dans l'Encyclopédie progressive, 1826. — 60 pages.

Ce mémoire est le prélude de l'ouvrage plus complet de l'Irritation et de la Folie qu'il publia deux ans après, et dans lequel celui-ci est fondu.

DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE, ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral de l'homme sont considérés d'après les bases de la doctrine physiologique. — Paris, 1828. — 600 pages. — Traduit en espagnol par D. M. Hurtado de Mendoza, Madrid, 1828, 1 vol. in-4. — Traduit en anglais par Th. Cooper, Columbia, 1831, in-8.

L'auteur y discute fort au long les bases de la doctrine des kanto-platoniciens modernes et cherche à prouver que la physiologie seule peut donner l'explication des phénomènes de conscience dont les spiritualistes prétendent trouver la révélation dans le moi.

RÉPONSE AUX CRITIQUES DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE, in 8. — Paris, 1829. — Deux éditions. — 200 pages.

Ces réponses ont été publiées à part, et sont en partie reproduites dans les t. XIV et XV des Annales de la médecine physiologique.

COMMENTAIRES DES PROPOSITIONS DE PATHOLOGIE consignées dans l'Examen des doctrines médicales. — Paris, 1829. — 2 vol. in-8, 792 pages. — Traduit en espagnol, par D. M. Hurtado de Mendoza, Madrid, 1829, 2 vol. in-4.

L'auteur commente 261 propositions de pathologie qu'il présente d'abord d'une manière aphoristique. Cet ouvrage est une mine dans laquelle ont puisé un grand nombre d'auteurs qui ont rendu le service de populariser ces idées. Broussais disait quelquefois ; Une vérité oubliée dont on tire partie, est une vérité nouvelle.

LE CHOLÉRA-MORBUS ÉPIDÉMIQUE, observé et traité selon les principes de la médecine physiologique, avec notes et supplément. — Paris, 1832. — In-8, 211 pages. — Traduit en espagnol, par Gonzalez. Barcelone, 1833, in-8.

Les leçons que le professeur Broussais fit au Val-de-Grâce furent sténographiées et publiées dans différents journaux et répandues dans toute la France par ordre du ministre de l'intérieur d'alors, Casimir Périer. Cet écrit est le développement de ses leçons.

MÉMOIRE SUR L'INFLUENCE QUE LES TRAVAUX DES MÉDECINS PHYSIOLOGISTES ONT EXERCÉE SUR L'ÉTAT DE LA MÉDECINE EN FRANCE, lu le 30 juillet 1832 à l'Académie des sciences de Paris par le professeur Broussais. — Paris, 1832. — Brochure de 23 pages.

M. Broussais se présentait avec ce travail à l'Académie des sciences.

MÉMOIRE SUR LA PHILOSOPHIE DE LA MÉDECINE, lu à l'Académie des sciences, le lundi 8 octobre 1832, par F.-J.-V. Broussais. — Brochure de 23 pages.

Ce fut l'objet d'une seconde lecture pour la présentation à l'Académie des sciences, où il échoua.

MÉMOIRE SUR L'ASSOCIATION DU PHYSIQUE ET DU MORAL, lu à l'Académie des sciences morales et politiques, les 16 et 23 août 1834. — 60 pages in-4.

Ce discours, ainsi que celui qui a été lu en octobre 1838, devaient faire partie de la seconde édition *de l'Irritation et de la Folie.* On y trouve exposé une partie de ce que l'auteur lui-même appelait la *philosophie physiologique*, qu'il voulait opposer au spiritualisme et au rationalisme modernes. Il reprend la question des rapports du physique et du moral de l'homme au point où Cabanis l'avait laissée et lui donne des développements.

COURS DE PATHOLOGIE ET DE THERAPEUTIQUE GÉNÉRALES, professé à la Faculté de médecine de Paris. — Composé de 129 leçons. Commencé le 7 novembre 1831 et fini le 2 février 1835. — Paris, 1833-1835, 5 vol. in-8°.

Ce cours a été sténographié sous les yeux de l'auteur, qui corrigeait les épreuves lui-même et ajoutait parfois des développements et des réflexions que la chaleur du débit ne lui avaient pas permis d'énoncer pendant la leçon.

DISCOURS prononcé aux obsèques de M. le baron Desgenettes, le 6 février 1837, in-8° de 12 pages.

DISCOURS prononcé à la séance annuelle de la Société phrénologique du 22 août 1835, en qualité de président, *sur la fausse philosophie et l'abus des abstractions.* — 25 pages.

Il a inséré plusieurs articles dans le journal que publie la Société phrénologique de Paris.

COURS DE PHRÉNOLOGIE fait à la Faculté de médecine de Paris, commencé le 11 avril et fini le 8 juillet 1836. — Paris, 1836, 1 vol. de 850 pages.

Ce cours, composé de 20 leçons, a été sténographié sous les yeux de l'auteur, et publié par lui avec des développements aux propositions qu'il n'avait fait qu'énoncer verbalement.

DISCOURS d'ouverture des travaux de la Société phrénologique de Paris, comme président, 15 novembre 1837. — 25 pages.

MÉMOIRE sur le moi, le sentiment personnel, etc., lu à l'Institut, en octobre 1838, 80 pages.

Une première lecture de ce mémoire a été faite par l'auteur en octobre 1838; une seconde était nécessaire pour que ce travail fût imprimé dans les Mémoires de l'Institut : la mort l'a empêchée, l'auteur a fait à la séance suivante *une exposition* improvisée où il résuma la philosophie du XVIIIe, du XIXe siècle et les travaux des philosophes phrénologistes. Cette partie devait être imprimée et servir d'introduction au mémoire lui-même.

En outre des articles écrits par Broussais lui-même, et publiés dans divers recueils, ou dans ses ouvrages *ex-professo*, de nombreux élèves ont répandu ses doctrines avec plus ou moins d'éclat et l'ont soutenue avec vigueur. Parmi eux se trouvent des noms chers à la science; voici les principaux :

L.-J. Begin, Mongellaz, F.-G. Boisseau, L.-Ch. Roche, A.-J.-L. Jourdan, P. Rayer, Bouillaud, Gaultier de Claubry, Lallemand, Th. Ducamp, Goupil, Derheims, Scoutetten, Imbert, L. Chauffart, L.-J. Sanson, Desruelles, Gaubert. Fournier, Monfalcon, Treille, Richond, De Caignou. A. Quemont, Coutanceau.

A côté de ces noms dont plusieurs sont illustres, et dont un assez grand nombre appartient à des hommes sortis des rangs de la médecine militaire, il sera peut-être curieux de mettre ceux des hommes qui ont combattu la doctrine à son début, et dont les noms sont presque aussi oubliés que les écrits qu'ils ont publiés à cette époque.

N.-J.-B. Jacquet Leroux (de Rennes), J.-F. Caffin, Dardonville, J.-B.-G. Barbier. J.-B. Mege, Michel Fodera, S.-P. Authenac, A.-L. Lesage, Pinel de Saint-Quentin, L. Castel, Miquel, Prus, J.-B. Bousquet, Martin d'Aubagne, Brice de Laroque, J.-R. Poullain, Fiévé, Michu, Sanadou, quelques anonymes.

Ouvrages publiés à l'étranger sur la doctrine physiologique.

H.-L. Spitta, Gœttingue, 1822. — F.-A. Ammon, Leipsick, 1823. — J.-L. Casper, Leipsick, 1822. — J.-M.-H. Conradi, Heidelberg, 1823. — J. Samson, Berlin, 1826. — Otto, Hambourg, 1825. — Ch.-Fr. Harless, Coblentz, 1824. — Naumann, Berlin, 1826. — Rasevi, Livourne, 1825. — G.-G. Amoretti, Milan, 1824. — Hurtado, dans son journal, a traduit une grande partie des Annales de la médecine physiologique.

TABLE DES MATIÈRES.



NOUVEAUX ÉLÉMENTS D'HYGIÈNE; par CH. LONDE, membre de l'Académie royale de médecine. *Deuxième édition* entièrement refondue. Paris, 1838, 2 vol. in-8. 12 fr.

CLINIQUE MÉDICALE DE L'HOPITAL DE LA CHARITÉ, ou Exposition statistique des diverses maladies traitées à la clinique de cet hôpital; par J. BOUILLAUD, professeur de clinique médicale à la Faculté de médecine de Paris, médecin de l'hôpital de la Charité. Paris, 1837, 3 vol. in-8. 21 fr.

TRAITÉ DE PHYSIOLOGIE considérée comme science d'observation; par C.-F. BURDACH, professeur de l'université de Kœnigsberg; avec des additions par MM. les professeurs Baer, Meyer, Moser, J. Muller, Rathke, Siebold, Valentin, Wagner. Traduit de l'allemand par A.-J.-L. Jourdan. Paris, 1837-1839. — 8 forts vol. in-8°, avec figures. Prix de chaque volume : 7 fr.

OEUVRES COMPLÈTES D'HIPPOCRATE, traduction nouvelle, avec le texte grec en regard, collationné sur les manuscrits et toutes les éditions; accompagnée d'une Introduction, de Commentaires médicaux, de Variantes, de Notes philologiques, et suivie d'une Table générale des matières; par E. LITTRÉ. Paris, 1839. — 7 vol. in-8°, imprimés sur papier fin des Vosges. Prix de chaque volume: 10 fr. Il y a quelques exemplaires imprimés sur jésus vélin. Prix de chaque volume : 20 fr. Le tome Ier est publié depuis le 1er janvier. — Les autres volumes de 4 mois en 4 mois.

ANATOMIE COMPARÉE DU SYSTÈME NERVEUX, considéré dans ses rapports avec l'intelligence, comprenant la description de l'encéphale et de la moelle rachidienne; des recherches sur le développement, le volume, le poids, la structure de ces organes chez l'homme et les animaux vertébrés; l'histoire du système ganglionnaire des animaux articulés et des mollusques, et l'exposé de la relation graduelle qui existe entre la perfection progressive de ces centres nerveux et l'état des facultés instinctives, intellectuelles et morales; par FRANÇOIS LEURET, médecin de l'hospice de Bicêtre. Ce bel ouvrage sera composé de 2 forts volumes in-8°, accompagnés d'un magnifique atlas de 33 planches in-folio dessinées d'après nature et gravées avec le plus grand soin. — Il sera publié en 4 livraisons, chacune d'un demi-volume de texte et d'un cahier de huit planches. — Il paraîtra une livraison tous les trois mois. La première est en vente. Prix de chaque livraison, fig. noires, 12 fr. — Fig. coloriées, 24 fr.







